

ÉMILE VERHAEREN

VC  
18

HELENE DE SPARTE





Helene de Sparte

Evocation Dramatique  
en 14 actes

2550

ACTE I.



Belgique

nos jours  
nos rives

S. Verhaeren 5 rue Mouchelout 5 (Louvain) 1899.

HELENE de SPARTE.

-----

Quatre actes. Personnages: Hélène, Electra, Pollux, Ménélas, Castor, notables, /Simonide, Euphoras/ bergers, vigneron, laboureurs, vieillards, femmes, jeunes filles, enfants.

@@@@@@@@@@@@@@@@

La scène est à Sparte. Même décor pour les 4 actes.

-----

ACTE I.

(à l'avant de la scène)

A droite la demeure du roi Ménélas, avec portique et terrasse. Devant le seuil un large espace. A gauche un petit bois: des roses, des lierres, des oliviers, un banc. Entre les branches, une figure de faune.

(à l'arrière de la scène)

Des bois des montagnes et ci et là un bout de chemin qu'on aperçoit.

(entre l'avant et l'arrière de la scène)

La vallée de l'Eurotas qu'on ne voit pas, mais que domine une rampe bordant le large espace qui s'étend, devant le seuil du palais. Un escalier monumental monte du fond de la vallée et aboutit à cette rampe.



*Étude*

*des grecs  
nos rives*

Quatre autres Personnes: Hélène, Electra, Polix, Ménélas,  
Castor, notables, \ Simonide, Eu-  
phoras \ bergers, vigneron, labou-  
reux, vieillards, femmes, jeunes  
filles, enfants.

~~~~~

scène est à Sparte. Même décor pour les 4 actes.

A C T E I .

(à l'avant de la scène)

droite la demeure du roi Ménélas, avec portique et terrasses.  
vant le seul un large espace. A gauche un petit bois: des  
des, des lierres, des oliviers, un banc. Entre les branches  
une figure de femme.

(à l'arrière de la scène)

à bois des montagnes et ci et là un bout de chemin qu'on aper-  
çoit.

(entre l'avant et l'arrière de la scène)

vallée de l'Électra qu'on ne voit pas, mais que domine une  
que bordant le large espace qui s'étend, devant le seul de  
laine. Un escalier monumental monte du fond de la vallée et  
aboutit à cette rampe.

~~~~~

-----

Pollux, bergers, vigneron, notables (Simonide, Euphoras)

Un berger:

Ainsi, c'est donc bien vrai:  
Ils arrivent!  
Ils ont passé déjà <sup>nos</sup> les monts et <sup>nos</sup> les forêts  
~~Et par nos chemins et par nos rivières~~  
Dont la Grèce illumine et décore ses rives.  
Ils respirent ~~notre~~ notre air doux et léger  
Et chaque pas qui les écarte  
Des périls ténébreux et des mouvants dangers  
Les ramène, dans leur gloire, vers Sparte.

Un vigneron:

On dit qu'ils ont erré pendant combien d'hivers  
Ballotés par les vents et les brusques tempêtes  
Et tant vers l'Égypte, et tantôt vers la Crête  
Immensément, de mer en mer;  
On dit qu'ils ont connu des cités grandioses  
Où de grands dieux rayonnants et vermeils  
Portaient sur leur front d'or, la lune et le soleil.  
Il est vrai que <sup>l'on</sup> dit tant de choses.

Un berger:

Mais est-on sûr enfin  
Que ceux que nous ramène le destin  
Et qu'on acclame au loin de plaine en plaine  
Sur les routes là bas  
Sont bien la reine Hélène  
Et le roi Ménélas?

Un vigneron:

Pollux en a douté, certes, plus que personne

Un berger:

On affirme, on discute, on hésite, on soupçonne

*Et voir que leur chat longe nos rivières  
Ils ont franchi les chemins des forêts  
Et ainsi que leur chat longe déjà nos rivières*

(Pollux, bergers, vigneron, notables, Simonide, Euphoras)

Un berger:

Ainsi, c'est donc bien vrai:  
Ils arrivent!  
Ils ont passé déjà les monts et les forêts  
Dont la Grèce illumine et décore ses rives.  
Ils respirent enfin notre air doux et léger  
Et chaque pas qui les écarte  
Des périls ténébreux et des dangers dangereux  
Les ramène, dans leur gloire, vers Sparte.

Un vigneron:

On dit qu'ils ont erré pendant combien d'hivers  
Ballottés par les vents et les brusques tempêtes  
Et tantôt vers l'Égypte et tantôt vers la Crète  
L'ennemi, de mer en mer;  
On dit qu'ils ont connu des cités grandioses  
Où de grands dieux rayonnants et vermeils  
Portaient sur leur front d'or, la lune et le soleil.  
Il est vrai qu'on dit tant de choses.

Un berger:

Mais est-on sûr enfin  
Que ceux que nous ramène le destin  
Et qu'on accueille au loin de plaines en plaines  
Sur les routes à pas  
Sont bien la reine Hélène  
Et le roi Ménélas?

Un vigneron:

Pollux en a doute, certes, plus que personne

Un berger:

On affirme, on discute, on hésite, on soupçonne

Simonide (un notable):

Leur retour doit troubler et assombrir Pollux

Euphoras (autre notable):

Si Ménélas est roi, lui, Pollux ne l'est plus.

Simonide:

La guerre et Troie, et l'ombre, et la mort, et la gloire  
Tout est si loin déjà au fond de la mémoire

Euphoras:

Voici vingt ans bientôt  
Que Pollux règne à Sparte et durement nous traite.  
Zeus lui même le mit à notre tête  
Quand Ménélas partit vers les hasards des flots.

Un berger:

Il fut un maître sage et plus juste qu'un autre.

Simonide:

Il défendit vos droits, mais négligea les nôtres  
Les plus justes sont injustes, sans le savoir.

Un berger:

Grâce à lui, les querelles se sont éteintes  
On n'entend plus les cris, les colères, les plaintes  
Naître dès le matin et grandir jusqu'au soir

Simonide:

Nous nous taisions et laissions faire  
Pour éviter  
Alors que rugissait dans Ilion la guerre,  
L'autre guerre dans nos cités.

Euphoras:

Mais aujourd'hui qu'Hélène et Ménélas reviennent  
Qui donc voudrait encor qu'on entretienne  
Fût-ce un seul jour, au fond des coeurs,  
Les ressentiments sourds et les mornes rancœurs.

Un autre notable (qui est entré depuis q.q. temps):

C'est m'a-t-on dit, un pêcheur de la côte  
Qui sur la mer vit le premier  
Rames longues et voiles hautes

Le navire du roi comme un géant ramier  
Cingler, dans le vent clair, vers la patrie.  
Toutes les eaux de l'ouest à l'Est, semblaient fleuries  
Tellement le soleil y rependait ses feux.  
Ménélas débarqua, laissant à bord, Hélène  
Et les gens accourus des bourgs et de la plaine  
Le reçurent d'abord avec des <sup>cris</sup> hargneux:  
Nul ne pouvait penser qu'il revenait de guerre.  
Soudain, quelqu'un s'en vint qui reconnut le roi  
En regardant ses yeux, en écoutant sa voix,  
Tandis que survenaient sur la grève, les mères  
Qui désignaient leurs fils parmi les passagers.  
La reine alors parut: ses yeux semblaient songer,  
Quand tout à coup, la foule <sup>à voix rapide et pleine</sup> ~~se leva~~ mais incertaine  
Frappa les airs de ce seul cri: Hélène! Hélène!  
Et ce grand bruit qui venait de là bas  
Était si doux et s'épandait si fort  
Que les échos d'Hellas  
Et la mer et ses bords  
Et l'autre de la nymphe, et le bois du satyre  
Longtemps, jusqu'au soir, en retentirent!  
Voilà ce que m'a dit quelqu'un venu d'Argos.

Simonide:

Nul ne peut plus douter que les vents et les flots  
Nous aient rendu vraiment, l'Atride et sa compagne  
Et les voici qui s'avancent vers nos montagnes  
Acclamés par les uns, mais reconnus par tous  
Et qu'à les voir passer, on se jette à genoux.

Euphoras:

Les dieux leur sont acquis: ces fêtes le démontrent  
Et Pollux dépêcha Castor à leur rencontre.

Pollux:

(Survenant avec une troupe d'esclaves portant  
des fleurs, des fruits, des branches).

"Vous suspendrez ces fleurs  
Et leurs guirlandes de lueurs  
A la terrasse;  
Et ces roses lourdes et grasses  
A ce linteau;  
Et tresserez autour des blancs poteaux  
Et des hampes guerrières  
Libérant son feuillage, mais serrant ses rameaux,

Simonide (un notable)  
leur retour doit troubler et assombrir Pollux  
(autre notable)  
Si Ménélas est roi lui, Pollux ne l'est plus  
Simonide:  
la guerre et Troie, et l'ombre, et la mort, et la gloire  
Tout est si loin déjà au fond de la mémoire  
Euphoras:  
Voici vingt ans bientôt  
Que Pollux règne à Sparte et durement nous traite.  
Sans lui même le mit à notre tête  
Quand Ménélas partit vers les hazards des flots.  
Un berger:  
Il fut un maître sage et plus juste qu'un autre.  
Simonide:  
Il défendit nos droits, mes négliges les nôtres  
Les plus justes sont injustes, sans le savoir.  
Un berger:  
Grâce à lui, les querelles se sont éteintes  
On entend plus les cris, les colères, les plaintes  
Maître dès le matin et grandir jusqu'au soir  
Simonide:  
Nous nous taisions et laissons faire  
Pour éviter  
Alors que rugissait dans l'ion la guerre,  
L'autre guerre dans nos cités.  
Euphoras:  
Mais aujourd'hui du Hélène et Ménélas reviennent  
Qui donc voudrait encore du on entretenne  
Rit-ce un seul jour, au fond des coeurs,  
Les ressentiments sourds et les moines rancœurs.  
Un autre notable (qui est entré depuis d.p. temps)  
C'est m'a-t-on dit, un pêcheur de la côte  
Qui sur la mer vit le premier  
Rames longues et voiles hautes

Le lierre

(aux bouviers)

Vous choisirez dans le bétail nombreux  
Les plus grands <sup>bœufs</sup> ~~boeufs~~  
Pour orner d'or resplendissant leurs cornes;  
Vous cuillèrez la menthe et la vioerne  
Pour en joncher les carrefours, partout,  
Vous répandrez au long des routes blanches  
Des branches,  
Du sable lumineux et de brillants cailloux;  
Je veux  
Qu'il ne soit pas jusqu'au chemin poudreux  
De la ville et des plaines  
Qui ne fêtent, par un accueil joyeux,  
Hélène.

Un messager (survenant)

Le roi est <sup>acclamé</sup> ~~rayonnant~~ et s'attarde là bas.

Pollux.

Mais avant lui, Castor, me rejoindra, sans doute?

Le messager:

Il vient; il a quitté Hélène et Ménélas  
Et je l'ai rencontré au détour de la route.

Pollux (rapidement aux bergers).

Menez et maintenez tout au long des pacages  
Chèvres, béliers, brebis aux superbes toisons  
Pour que le roi les voie autour de sa maison  
Et les admire à son passage.

(Les bergers sortent).

Les prés sont gras, les selliers pleins.  
J' ai travaillé pour lui, autant que pour moi-même  
Le pays tout entier est débordant de gains;  
Et plus aucun chemin  
Ne voit errer la faim,  
De bourg en bourg, par les champs blêmes.

(Un laboureur /à Pollux/

Bien qu'aujourd'hui on acclame le roi  
Chacun de nous, au fond de sa pensée  
Se souviendra de vous qui fûtes juste et droit  
Et de raison valide et avisée.

Pollux.

Le lierre  
(aux bouviers)  
Vous choisissez dans le détail nombreux  
Les plus grands arbres  
Pour orner d'or resplendissant leurs cornes;  
Vous cueillez la menthe et la violette  
Pour en joncher les carrefours, partout,  
Vous répandez au long des routes blanches  
Des branches,  
Du sable lumineux et de brillants cailloux;  
Le vent  
Qu'il ne soit pas perdu, au chemin poudreux  
De la ville et des plaines  
Qui ne lâche, par un accueil joyeux,  
Hélène.  
Un message (survenant)  
Le roi est rassuré et s'attarde là bas.  
Pollux.  
Mais avant lui, Castor, me rejoindra, sans doute?  
Le message:  
Il vient; il a quitté Hélène et Ménélas  
Et je l'ai rencontré au détour de la route.  
Pollux (rapidement aux bergers).  
Menez et maintenez tout au long des passages  
Gévrés, bédiers, près aux superbes toisons  
Pour que le roi les voie autour de sa maison  
Et les admire à son passage.  
(Les bergers sortent).  
Les prés sont gras, les semailles pleines.  
J'ai travaillé pour lui, autant que pour moi-même  
Le pays tout entier est débordant de gains;  
Et plus aucun chemin  
Ne voit errer la laine,  
De boue en boue, par les champs blêmes.  
(Un laboureur à Pollux)  
Bien qu'aujourd'hui on acclame le roi  
Chacun de nous, au fond de sa pensée  
Se souviendra de vous qui l'êtes juste et droit  
Et de raison valide et avisée.

Pollux:  
Vous parlez <sup>ex</sup> ainsi pour me complaire, un jour,  
Et peut-être bientôt, devant ma soeur, la reine.  
(un silence)  
Et maintenant, fêtez le maître et son retour  
Mais avant tout, fêtez et acclamez Hélène!  
(La foule se disperse et Pollux reste seul  
sur le devant de la scène).  
Je m'efface aujourd'hui devant un roi très vieux.  
Mais qu'importe, bientôt, je régnerai dans Sparte:  
Ma soeur, je la conquiers, mon frère je l'écarte  
Le sort toujours, me fut propice et radieux.  
La victoire est docile au toucher de mes mains  
Quand je <sup>ex</sup> veux, je dresse ou j'évite les pièges  
Et les événements me font comme un cortège  
De muets serviteurs qui m'ouvrent les chemins.

SCENE II.

Pollux - Electra.

Electra:

Prince, je pars, Hélès! puisque revient Hélène,  
Chaque heure qui s'écoule augmente en moi les peines  
Et les mornes <sup>berbers</sup> ~~remords~~ et les sombres ennuis.  
J'ai senti mes fureurs me reprendre la nuit  
Et je tremble, et je <sup>vague</sup> ~~vais~~, et mon âme est en flam<sup>m</sup>e.

Pollux:

Hélène apaisera elle-même votre âme  
Elle ne vous hait point, toutes deux vous oublierez  
Et les deuils passagers et les maux endurés  
Et les meurtres anciens que recouvre la terre.

Electre:

Jamais! je porte en moi une âme trop austère  
Et trop haute pour avoir peur des souvenirs.

Pollux:

Oh! le malheur qui vous attend dans l'avenir!  
Le sort change, le deuil s'efface et l'homme oublie;  
Ton front <sup>voit</sup> ~~jeune~~ est trop clair pour la mélancolie:  
Les Dieux ont seuls le droit de n'oublier jamais.

(?)

Pollux:  
Vous parlez ainsi pour me complaire, un jour  
Et peut-être bientôt, devant ma sœur, la reine.  
(un silence)  
Et maintenant, faites le maître et son retour  
Mais avant tout, faites et acclamez Hélène!  
(La foule se disperse et Pollux reste seul  
sur le devant de la scène).

Je m'efface aujourd'hui devant un roi très vieux.  
Mais d'importance, bientôt, je régnerai dans Sparte;  
Ma sœur, je la conduis, mon frère je l'écarte.  
Le sort toujours, me fut propice et radieux.  
La victoire est docile au toucher de ses mains  
Quand je veux, je dressé ou j'évite les pièges  
Et les événements me font comme un cortège  
De musts serviteurs qui m'ouvrent les chemins.

SCENE II.

Pollux - Electre.

Electre:

Prince, je pars, Hélène! puis-je reviens Hélène,  
Chaque heure qui s'écoule augmente en moi les peines  
Et les moines regards et les sombres ennuis.  
J'ai senti mes larmes me reprendre la nuit  
Et je tremble, et je vais, et mon âme est en liame.

Pollux:

Hélène apaisera elle-même votre âme  
Elle ne vous fait point, toutes deux vous oubliez  
Et les deuil passagers et les maux endurés  
Et les martyres anciens que recouvre la terre.

Electre:

Jamais! je porte en moi une âme trop austère  
Et trop haute pour avoir peur des souvenirs.

Pollux:

Où le malheur qui vous attend dans l'avenir!  
Le sort change, le deuil s'efface et l'homme oublie;  
Ton front jeune est trop clair pour la mélancolie:  
Les Dieux ont seuls le droit de n'oublier jamais.

Electre:

Je suis celle qui doit haïr, je hais, je hais.  
On instruisit mes yeux à ne voir que des crimes  
Se draper dans la pourpre et rouler aux abîmes.  
Mes bras, mes mains, mes doigts n'ont touché que la mort:  
Je n'ai jamais connu que la rage du sort  
S'acharnant sur Atrée et me tuant mon père;  
Je vois des mains en sang dans le sang de ma mère  
Et mon frère assassin qui vers l'ombre s'enfuit,  
Portant toute sa race ensanglantée en lui!

Pollux:

Vous étiez une enfant quand éclata la guerre;  
Hélène était partie et ne soupçonnait guère  
Les maux que son départ déchaînerait sur tous;  
Elle revient heureuse et l'accueil sera doux  
Que lui fera la ville où je commande encore.

Electre:

J'ai vu Sparte aujourd'hui s'éveiller dans l'aurore,  
Et les gardiens des tours se faire des signaux  
Et dans l'air vierge et dur s'agiter des rameaux  
Et des arcs s'élever faits de fleurs et de flammes;  
Et j'ai senti la mort jusqu'au fond de mon âme.

Pollux:

J'aime à vous rappeler - les dieux sont mes témoins -  
Combien j'ai mis d'ardeur, et de zèle et de soins  
A vous défendre, aux temps fatals, contre vous-même,  
A peine sentiez-vous ma puissance suprême  
Comme une ombre d'être passer sur votre front.  
Si Ménélas était resté là bas, mon nom,  
Un jour peut-être, aurait uni sa gloire au vôtre;  
Tout ce pays, Argos et Sparte, eût été nôtre  
Et nous eussions régné sur nos peuples en paix;  
Mais le retour d'Hélène a changé mes projets  
Et les Dieux me diront ce qu'il ~~il~~ faudra faire *que j'ôte*

Electre

Vous n'eussiez rencontré que rage et que misère  
En ce cœur ~~triste~~ <sup>égaré</sup> qui de lui-même a peur  
Et qui jamais encore n'a ressenti d'ardeur  
Pour l'homme qui mourra seul et scellé dans l'ombre.

*Et dans la main des Dieux nous sort se reconnaître  
Et nous sort de nouveau chargé de se reconnaître*

*Helene de Menelas pour deux ans...  
Pollux (voyant entrer le messager)  
Helene de Menelas pour deux ans...  
Pollux (voyant entrer le messager)  
Helene de Menelas pour deux ans...  
Pollux (voyant entrer le messager)*

Electre:  
Le seul celle qui doit être, je hais,  
On instruit ses yeux à ne voir que crimes,  
Se draper dans la pourpre et rouler aux aïeux.  
Mes bras, ses mains, mes doigts n'ont touché que la mort;  
Je n'ai jamais connu que la rage du sort  
S'acharnant sur Atreïde et me tuant mon père;  
Je vois des mains en sang dans le sang de sa mère  
Et son frère assassin qui vers l'ombre s'enfuit,  
Portant toute sa race ensanglantée en lui!

Pollux:  
Vous êtes une enfant quand éclata la guerre;  
Hélène était partie et ne soupçonnait guère  
Les maux que son départ déchaînerait sur tous;  
Elle revient heurtée et l'oeil sera doux  
Que lui fera la ville où je commande encore.

Electre:  
L'ai vu Sparte aujourd'hui s'éveiller dans l'aurore,  
Et les gardiens des tours se faire des signaux  
Et dans l'air vierge et dur s'élever des flamme;  
Et des arcs s'élever faits de fleurs et de flammes;  
Et j'ai senti la mort jusqu'au fond de mon âme.

Pollux:  
L'aine à vous rappeler - les dieux sont mes témoins -  
Combien j'ai mis d'ardeur, et de zèle et de soins  
A vous défendre, aux temps fatals, contre vous-même,  
A peine sentiez-vous sa puissance suprême  
Comme une ombre d'être passer sur votre front.  
Si Ménélas était resté là bas, mon non,  
Un jour peut-être, aurait uni sa gloire au vôtre;  
Tout ce pays, Argos et Sparte, eût été nôtre  
Et nous eussions régné sur nos peuples en paix;  
Mais le retour d'Hélène a changé mes projets  
Et les Dieux ne disent ce qu'il ne faut faire.

Electre:  
Vous n'avez épousé que rage et que misère  
Un cœur violent et sauvage et têt  
Qui n'a jamais tremblé, qui n'a jamais battu  
Pour l'homme et qui mourra seul et scellé, dans l'ombre.

Pollux:  
O Vierge trop rebelle, o paroles trop sombres,  
Pour enfermer au fond d'elles la vérité!  
Ma sœur dissipera, avec calme et bonté,  
Vos funestes erreurs et vos ~~contraintes~~ fausses.

Electre:  
Mais ignorez-vous donc, <sup>qu'elle seule est</sup> que c'est elle la cause  
De cette ardente mort que je nourris en moi?  
C'est elle ma fureur, ma crainte et mon effroi;  
Elle qui me ravage, ainsi qu'un incendie  
Quand la peur dans la nuit, tient sa torche brandie.  
Si Ménélas, vers elle, un jour n'était allé  
Jamais aucun orage en deuil n'aurait brûlé  
De sa foudre, mon cœur tranquille et solitaire.  
J'écouterais encore et mon père et ma mère  
Me parler doucement, près du foyer, le soir.  
Le sol ne serait point trempé de leur sang noir,  
Clytemnestre jamais, n'aurait connu Egiste,  
La vision d'horreur qui dans mes yeux persiste  
Ne me poursuivrait point avec des gestes fous  
Et je ne craindrais pas d'aller vers n'importe où,  
Hagarde et torturée, et démente et funeste,  
Comme erre au loin et crie et se déchire Oreste.

Pollux:  
Oh! que le calme, enfant, est loin de votre esprit  
Et comme un conseil sage et vous trouble et vous nuit.  
Je ne commande plus, et libres sont les routes;  
Mais le roi Ménélas vous convaincra sans doute  
Trouvant vers votre cœur quelque chemin secret,  
Revoyez-le d'abord, et vous fuirez après.  
(Electre sort).

SCENE III.

Un messager. - Le peuple. - Pollux.  
~~Le messager (dépêché par Castor vers Pollux)  
Votre frère Castor vous cherche et vous demande.  
Pollux (sans prendre garde d'abord continue à donner  
des ordres aux esclaves et à les interroger).  
A-t-on orné de feuilles et de branches  
Le temple où se rendra vers le soir, Ménélas?  
A-t-on orné de thym d'achante et de branches~~

*Electre  
Et qui importe un conseil quand l'apollon vertige...  
Pollux (voyant entrer le messager)  
Helene de Menelas pour deux ans...  
Pollux (voyant entrer le messager)  
Helene de Menelas pour deux ans...  
Pollux (voyant entrer le messager)  
Helene de Menelas pour deux ans...  
Pollux (voyant entrer le messager)*

*Handwritten notes in the left margin of the right page, including "C'est un homme du peuple" and "Pollux".*

*Handwritten notes in the left margin of the left page, including "C'est un homme du peuple" and "Pollux".*

Comme erre au loin et crie et se déchire Oreste.  
Hagarde et torturée, et démente et funeste,  
Et je ne craindrais pas d'aller vers n'importe où,  
Me me poursuivrait point avec des gestes fous  
La vision d'horreur qui dans mes yeux perçait  
Clytemnestre jamais, n'aurait connu Egiste,  
Le sol ne serait point trempé de leur sang noir,  
Me parler doucement, près du foyer, le soir.  
L'écouterais encore et mon père et ma mère  
De sa foudre, son cœur tranquille et solitaire.  
Jamais aucun orage en deuil n'aurait brisé  
Si Ménélas, vers elle, un jour n'était allé  
Quand la peur dans la nuit, tient sa torche brandie.  
Elle qui me ravage, ainsi qu'un incendie  
C'est elle ma fureur, ma crainte et mon effort;  
De cette argente mort que je nourris en moi?  
Mais ignorez-vous donc, que c'est elle la cause  
Pollux:

Qui que le crime, enfant, est loin de votre esprit  
Et comme un conseil sage et vous trouble et vous nuit.  
Mais le roi Ménélas vous conviendrait sans doute  
Trouvant vers votre cœur quelque chemin secret,  
Revenez-le d'accord, et vous lirez après.  
(Electra sort.)  
Pollux:

SCENE III.

Un messager. - Le peuple. - Pollux.  
Le messager (déposé par Castor vers Pollux)

Votre frère Castor vous cherche et vous tendra.  
Pollux (sans prendre garde d'accord continue à donner  
des ordres aux esclaves et à les interroger).  
A-t-on orné de feuilles et de branches  
le temple où se rendra vers le soir, Ménélas?  
8.-

( à un serviteur )  
N'oubliez point ce terme et ce fronton, là bas.  
( il désigne ces objets dans la plaine )  
( à d'autres serviteurs )  
Et que les ponts et leurs traverses neuves  
Laissent pendre des fleurs jusque dans l'eau du fleuve.  
Hélène aimait, jadis, les bords de l'Eurotas.

Le messager (insistant)

Seigneur, c'est seul à seul que Castor, votre frère  
Qui s'en revient de loin, désire vous parlez.

*(Electra sort)*

Pollux:

Quoi? dites! Qu'y a-t-il? Quelles nouvelles contraires.....

Le messager:

Seigneur, je ne sais pas.

Pollux:

J'attends ici, allez.

(Le Messager sort)

Que va-t-il m'annoncer de sombre et de funeste?  
Et quel méfait nouveau devrai-je apprendre encor  
De cet homme plus fou et dangereux qu'Oreste?

(Il songe, à l'écart)

Un notable (au milieu de la foule au fond de  
la scène)

Regardez tous: voici le char de pourpre et d'or  
Qui traverse la plaine  
Et Ménélas qui tient les rênes  
Et les chevaux plus noirs que l'ébène  
Et la foule qui suit  
Avec les bras levés et les rameaux brandis  
Et qui acclame, au cœur de son pays,  
Hélène!

Un Autre notable:

Ils sont si grands et clairs que l'on dirait des Dieux.

Un homme du peuple:

Descendons <sup>tous jusques au fleuve</sup> vers la ville, on verra mieux.

(La foule s'écoule par le fond de la  
scène).

*Je reviens ébloui  
de mes yeux*

SCENE VI.

Castor et Pollux

Castor:

Je m'en reviens d'un clair et triomphal voyage,  
N'ayant rien vu que la beauté de notre soeur  
Heureux de mes <sup>yeux</sup> yeux, mais avec quelle rage  
Et quel tourment tenace et quelle fièvre au coeur.

Pollux:

Ménélas aurait-il outragé dans mon frère  
Le pouvoir souverain que je détiens encor?

Castor:

Oh! l'avoir vue ainsi dans la pleine lumière  
Avec tout le soleil sur ses épaules d'or,  
Elle, l'orgueil d'Hellas; elle, la grande Hélène,  
Et songer que ces yeux, et ces bras, et ces mains,  
Et ce front comme armé de force souveraine  
Et ce torse dardant les brasiers de ses seins  
Echouent au vieillard Ménélas comme une épave.

Pollux:

Mon coeur en a souci tout autant que le tien,  
Car c'est <sup>comme butin de guerre, comme esclave</sup> vraiment comme un butin, comme une esclave,  
Qu'Hélène fut donnée au roi et lui revient.

Castor:

Que n'ai-je pénétré dans Iliou croulante  
Quand ses femmes hurlaient autour de leurs foyers  
Et que ses murs tombaient en des mares sanglantes  
Mêlant leurs blocs fendus à des guerriers broyés!  
Quand tout n'était là bas que de la mort qui brûle!  
J'eusse arraché Hélène à son palais détruit  
Et par les sentiers noirs que les bois dissimulent  
J'eusse emporté ma proie au travers de la nuit  
Ainsi ont fait Enée et Créuse et Anchise.

Pollux (~~presque avec ironie~~)

Certes les dieux amis auraient guidé tes pas.

Castor:

Oh! combien ce regret en mon âme s'attise  
De n'avoir point suivi les Achéens, là bas!

(à un serviteur)  
N'oubliez point de fermer et de fermer la porte.  
(il désigne ces objets dans la pièce)  
(à d'autres serviteurs)  
Et que les ponts et leurs traverses ne  
Laisent pendre des fleurs dans l'eau de l'écume.  
Hélène ainsi, jadis, les bords de l'Étolie.  
Le messager (insistant)  
Seigneur, c'est moi seul à venir de Castor, votre frère  
Qui s'en revient de loin, désire vous parler.  
Pollux:  
Quoi? dites! Qu'y a-t-il? Quelles nouvelles contraires...  
Le messager:  
Seigneur, je ne sais pas.  
Pollux:  
L'attendez ici, allez.  
(Le Messager sort)  
Que va-t-il m'annoncer, de sombre et de lugubre?  
Et quel méfait nouveau devrais-je apprendre encore  
De cet homme plus fou et dangereux qu'Orésos?  
(Il songe, à l'écart)  
Un notable (au milieu de la foule au fond de  
la scène)  
Regardez tous: voici le char de pourpre et d'or  
Qui traverse la plaine  
Et Ménélas qui tient les rênes  
Et les chevaux plus noirs que l'ébène  
Et la foule qui suit  
Avec les bras levés et les rameaux brandis  
Et qui s'acclame, au coeur de son pays,  
Hélène!  
Un autre notable:  
Ils sont si grands et clairs que l'on dirait des Dieux.  
Un homme du peuple:  
Descendons vers la ville, on verra mieux.  
(La foule s'écoule par le fond de la  
scène).

Castor et Pollux

Castor:

Je m'en reviens d'un clair et triomphal voyage,  
N'ayant rien vu que la beauté de notre soeur  
Heureux de ses yeux, mais avec quelle rage  
Et quel tourment fêta et quelle fièvre au coeur.

Pollux:

Ménélas aurait-il outragé dans son frère  
Le pouvoir souverain que je détiens encore?

Castor:

Où l'avoit vue ainsi dans la pleine lumière  
Avec tout le soleil sur ses épaules d'or,  
Elle, l'orgueilleuse Hélène; elle, la grande Hélène,  
Et songer que ces yeux, et ces bras, et ces mains,  
Et ce front comme armé de force souveraine  
Et ce torse gardant les brasiers de ses seins  
Échouent au vieillard Ménélas comme une épave.

Pollux:

Mon coeur en a sougé tout autant que le tien,  
Car c'est vraiment comme un dieu, comme un esclave,  
Qu'Hélène fut donnée au roi et lui revint.

Castor:

Que n'ai-je pénétré dans l'Ilion croulante  
Quand ses femmes hurlaient autour de leurs foyers  
Et que ses murs tombaient en des arcs sanglants  
Mélant leurs blocs fendus à des quartiers projetés!  
Quand tout n'était là pas que de la mort qui brûle!  
J'eusse arraché Hélène à son palais détruit  
Et par les sentiers noirs que les bois dissimulent  
J'eusse emporté sa proie au travers de la nuit  
Ainsi ont fait Enée et Créuse et Anchise.

Pollux (presque avec ironie)

Certes les dieux amis auraient guidé tes pas.

Castor:

Où combien ce regret en mon âme a'ttise  
De n'avoir point suivi les Achéens, là bas!

Et que m'eût importé la vengeance et la haine  
Et la soif et la faim, et l'affre et le danger  
Dans ma fuite, de mer en mer, avec Hélène!  
Nous eussions vécu seuls, sous un ciel étranger,  
Loin des hommes, loin des cités, loin des patries,  
Ivres tous deux d'un large et violent amour.

Pollux:

Hélas, le ciel, la terre et toutes les furies  
Vous auraient châtiés et poursuivis toujours!  
Si votre père est Zeus, ton fol esprit s'égare  
A méconnaître un lien qu'avaient formé les cieux.

Castor:

Non, non, je suis mortel, et mon père est Tyndare;  
L'amour qui tient mon coeur n'outrage point les dieux.  
D'ailleurs, qu'importe et qui je suis et qui nous sommes  
Et que plus tard je règne au fond du firmament!  
Je n'aurai été dieu que pour être plus homme  
Et pour aimer ou pour haïr plus fortement.  
Hélène est à mes yeux, non ma soeur, mais la femme  
Dont l'Europe et l'Asie ont respiré la chair  
Celle qui dominait et les villes en flamme  
Et les orages noirs qui dévastaient la mer,  
Celle que j'aime avec dévotion et avec rage  
Et d'un amour si brusque, et si rouge, et si fort  
Que j'exulte à sentir le feu qui me ravage  
Jusqu'en ses os et ses moëllles, brûler mon corps.  
Ah! vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre  
Le sursaut de mon coeur, rien qu'à la voir passer  
Rien qu'à voir ses mains vers les miennes descendre  
Et lentement ses yeux vers les miens s'abaisser  
Et son souffle rapide et chaud frôler ma bouche.  
Non, vous ne savez pas, vous ne saurez jamais.

Pollux:

Je sais qu'Hélène est belle et Ménélas farouche  
Et qu'elle est sa captive et son bien désormais.

Castor:

Elle appartient au monde avant d'être à personne:  
Sa gloire et sa beauté sont le terrible enjeu  
Sur la terre qui bat, sous le ciel qui frissonne,  
Des batailles des rois et des hommes entre eux.  
Elle est à qui l'enlève et la possède et l'aime;

Et que m'eût importé la vengeance et la haine  
Et la soif et la laim, et l'affre et le danger  
Dans sa fuite, de mer en mer, avec Héléne!  
Nous enissions vécus seuls, sous un ciel étranger,  
Join des hommes, join des cités, join des patries,  
Ivres tous deux d'un large et vicieux amour.

Pollux:

Hélas, le ciel, la terre et toutes les forêts  
Vous auraient châtés et poursuivis toujours!  
Si votre père est Zeus, son loi esprit s'égare  
A reconnaître un lieu qu'avait forcé les cieux.

Castor:

Non, non, je suis mortel, et mon père est Tyndare;  
L'amour qui t'as mon coeur a outragé point les dieux.  
D'ailleurs, qu'importe et qui je suis et qui nous sommes  
Et que plus tard je régné au fond du firmament  
Je n'aurais été dieu que pour être plus homme  
Et pour aimer ou pour haïr plus fortement.

Hélène est à mes yeux, non sa soeur, mais la femme  
Dont l'Europe et l'Asie ont respiré la chair  
Celle qui dominait et les villes en flamme  
Et les orages noirs qui dévastaient la mer,  
Celle que j'aime avec dévotion et avec rage  
Et d'un amour si brusque et si rouge, et si fort  
Que j'exulte à sentir le feu qui me ravage  
L'adieu, en ses os et ses moëllies, brûler mon corps.  
Ah! vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre  
Le suraît de mon coeur, rien du à la voir passer  
Rien qu'à voir ses mains vers les miennes descendre  
Et lentement ses yeux vers les miens s'abaïsser  
Et son souffle rapide et chaud frôler ma bouche.  
Non, vous ne savez pas, vous ne savez jamais.

Pollux:

Je sais du Héléne est belle et ménélas farouche  
Et qu'elle est sa captive et son bien désormais.

Castor:

Elle appartient au monde avant d'être à personne;  
Sa gloire et sa beauté sont le terrible enjeu  
Sur la terre qui bat, sous le ciel qui frissonne,  
Des batailles des rois et des hommes entre eux.  
Elle est à qui l'enlève et la possède et l'aime;

Surtout à qui la garde et peut la protéger  
Fût-ce contre le rapt des ouraniens eux-mêmes  
Dont rôde le désir comme un soudain danger;  
Ménélas est trop faible et succombe sous l'âge.

Pollux:

Il vit!

Castor:

Non pas, il traîne avec peine son corps  
Et la vieillesse pâle et morne est son partage,  
Et ses gestes déjà semblent frôler la mort;  
Ses pas sont lents sur les routes

Pollux:

Il vit, vous dis-je!

Castor:

Vraiment, que n'est-il mort dans l'horreur de la nuit,  
Quand le carnage ameutait l'air de ses vertiges  
Et qu'il lion brûlait...

Pollux: *te dis-je*

Il vit, vous dis-je! il vit! / 07

Castor: *AKI/AKAI/KBHGE/DESSSEAA/KAHKE/BBBAAAI/AABH/AAA*

Ah! quel rouge dessein hante soudain mon âme!  
Et qu'importe la vie ou la mort d'un vieillard...

Pollux:

L'homme qui se sent fort, n'a souci d'aucun blâme  
Et va, droit devant soi, sous les grands cieux hagards,  
Avec sa volonté implacable pour guide:  
Ton bonheur te regarde et tu devrais savoir...

Castor:

Je sais, je sais; mon coeur comprend et s'élucide  
Et ce que je redoute est peut-être un devoir;  
D'ailleurs, si ce n'est moi, qui sauverait Héléne  
Des étreintes d'un roi qui ne peut plus aimer  
Et dont les mornes bras se nouent comme des chaînes  
Autour de son corps triste et de ses flancs fermés?  
Un tel amour n'est plus qu'erreur et qu'impostare;  
Il outrage, il flétrit, il insulte les Dieux.  
Héléne en doit sentir la honte et la souillure  
Marquer sa chair entière et sa bouche et ses yeux.  
Oh! les nuits d'épouvante et d'effroi sous *les astres*  
Oh! la nocturne horreur de ces embrassements  
Qui appelle sur eux la mort et les désastres.....

Pollux:

Oh! l'effroyable cri de ton esprit dément!

Ménélas est trop faible et succombe sous l'âge.  
Dont rôt le désir comme un soudain danger;  
Partout contre le fait des courants eux-mêmes  
Partout à qui la garde et peut la protéger

Castor:  
Non pas, il traîne avec peine son corps  
Et la vieillesse pâle et morte est son partage,  
Et ses gestes déjà semblent frôler la mort;  
Ses pas sont lents sur les routes

Pollux:  
Vraiment, que n'est-il mort dans l'horreur de la nuit,  
Quand le carnage ameutait l'air de ses vertiges  
Et qu'il lion brôlait...

Castor:  
Ah! quel rouge bésail hante soudain mon âme!  
Et qu'importe la vie ou la mort d'un vieillard...

Pollux:  
L'homme qui se sent fort, n'a souci d'aucun danger  
Et va, droit devant soi, sous les grands cieux regards,  
Avec sa volonté implacable pour guide;  
Ton bonheur te regarde et tu devrais savoir...

Castor:  
Je sais, je sais; mon cœur comprend et s'éclaire  
Et ce que je reboute est peut-être un devoir;  
D'ailleurs, si ce n'est moi, qui sauverais Hélène  
Des étreintes d'un roi qui ne peut plus aimer  
Et dont les mornes bras se nouent comme des chaînes  
Autour de son corps triste et de ses flancs fermés?  
Un tel amour n'est plus qu'un erreur et qu'un porteur;  
Il outrage, il lésiste, il insulte les Dieux.  
Hélène en doit sentir la honte et la souffrance  
Vainqueur sa chair entière et sa bouche et ses yeux.  
Où les nuits d'épouvante et d'effroi sous ses regards  
Où la nocturne horreur de ces embrassements  
Qui appelle sur sa mort et les désastres.....

Pollux:  
Où l'effroyable cri de ton esprit dément!

Castor (continuant sans prendre garde)  
~~Le châtiment prendra le pas sur la~~  
~~La vengeance fait place à la stricte justice;~~  
Qu'il se tait aujourd'hui pour mieux crier demain.  
Je choisirai mon heure avec joie et délice  
Et rien ne tremblera quand j'abattraï ma main.

*J'arriverai* (Il sort)

Pollux:

~~Va, va, et marche aveugle et seurd en ta nuit blême  
Ignorant de quel pays, vers ton destin tu cours!  
Va-t-en stupide et fou et ne sachant pas même  
Combien me servira ton monstrueux amour.~~

SCENE V.

Pollux, Citoyens, Bergers, Gardes, Jeunes filles, Jeunes gens, Vieillards, Electre, Hélène, Ménélas.

Pollux <sup>ouvre</sup> (au fond de la scène et rappelant la foule autour du palais - aux jeunes filles):

Venez, c'est par ici qu'il faut semer les roses;  
Ici, sur l'escalier; là, devant la maison;  
Et jusque sur le seuil pour qu'Hélène repose  
Ses beaux regards sur l'or coupé des floraisons.

Toute la foule envahit le fond de la scène et des jeunes filles sèment des roses.

Un vieillard:

Que Ménélas est lent et alourdi par l'âge  
Et que blanche est sa barbe et ridé son visage!

Un berger:

Comment peux-tu, vieillard, regarder Ménélas  
Quand <sup>s'avance</sup> ~~il~~ passe devant tes yeux, Hélène?

Un jeune homme (au berger)

Mon père, un vigneron, qui la connut ~~à~~ là bas  
Pleurait quand il parlait de sa beauté sereine.

Et rien ne tremblait quand j'espérais ma main.  
Le choisis-je mon heure avec joie et délice  
Qui se fait aujourd'hui pour mieux orner demain.  
La vengeance fait place à la stricte justice  
Castor (contournant sans prendre garde)

Pollux:  
Va, va, et marche aveugle et sourd en la nuit digne  
Ignorant de quel pays, vers ton destin tu cours!  
Va-t-en stupide et fou et ne sachant pas même  
Combien me servira ton monstrueux amour.

SCENE V.

Pollux, Cléopâtre, Bergers, Gardes, Jeunes filles, Jeunes  
gens, Vieillards, Electre, Hélène, Ménélas.

Pollux (au fond de la scène et rappelant la  
foule autour du palais - aux jeunes  
filles):

« Venez, c'est par ici qu'il faut semer les roses;  
Ici, sur l'escalier, là devant la maison  
Et jusque sur la seuil pour du Hélène repose  
Ses beaux regards sur l'or coupé des lirassons. »

Toute la foule envahit le fond de la  
scène et des jeunes filles sèment des  
roses.

Un vieillard:

« Que Ménélas est lent et alourdi par l'âge  
Et que blanche est sa barbe et ridé son visage! »

Un berger:

« Comment peux-tu, vieillard, regarder Ménélas  
Quand passe devant les yeux, Hélène? »

Un jeune homme (au berger)

« Non père, un vigneron, qui la connaît à la pas  
Pleurait quand il parlait de sa beauté seraine. »

Avec la rayonnante et douce vision  
De celle qui revient à cette heure, d'Asie  
Il éclaira pendant des ans, son humble vie  
Puis il mourut, un soir, en prononçant son nom.

Un notable:

Jamais femme n'a ~~offert~~<sup>apporté</sup> tant d'homme!

Un jeune homme:

C'est à genoux qu'on la désire et qu'on la nomme!

Un autre:

Ses yeux n'ont qu'à s'ouvrir pour créer des héros,  
Ses cheveux sont de flamme et couvrent d'or sa tête.

Un berger (qui regarde le fond de la vallée)

Venez voir, venez voir! Les chevaux noirs s'arrêtent.

Une jeune femme (penchée sur la balustrade)

Elle porte sur ses épaules, le manteau  
Qu'Agamemnon, jadis, lui offrit à Mycènes.

Une autre femme (poussant devant elle ses enfants)

Laisser passer les enfants tout petits;  
Il faut que leurs regards ravis  
Se souviennent un jour d'avoir touché Hélène.

(Les gardes font ranger la foule devant  
Hélène et Ménélas qui débouchent sur la  
scène par l'escalier monumental et se  
tiennent au fond)

Pollux (à Ménélas)

Seigneur, voici le jour qu'ont appelé mes vœux:  
Après vingt ans de deuil de guerre et de tueries  
Vainqueurs, enfin, de Troie et de la mer, tous deux  
Vous revenez en reine et roi dans la patrie.  
Je ne serai plus rien qu'un serviteur demain,  
J'abdique en cet instant ma puissance royale  
Et je demande aux dieux qu'ils fassent de mes mains  
Deux fidèles soutiens et deux forces loyales.

(On apporte les attributs des rois)

Voici le sceptre et le bandeau. Reprenez-les.

Un notable (à Ménélas en désignant Pollux)

Et je veux ajouter que durant tant d'années

Avec la rayonnante et douce vision  
De celle qui revient à cette heure, d'Asie  
Il éclaircit pendant des ans, son humble vie  
Puis il mourut, un soir, en prononçant son nom.

Un notable:

Jamais femme n'a été tant d'honneur!

Un jeune homme:

C'est à genoux qu'on la désire et qu'on la nomme!

Un autre:

Ses yeux n'ont pu s'ouvrir pour créer des héros,  
Ses cheveux sont de flamme et couvrent d'or sa tête.

Un berger (qui regarde le fond de la vallée)

Venez voir, venez voir! Les chevaux noirs s'arrêtent.

Une jeune femme (penchée sur la balustrade)

Elle porte sur ses épaules, le manteau  
Qu'Agamemnon, jadis, lui offrit à Mycènes.

Une autre femme (passant devant elle ses enfants)

Laisser passer les enfants tout petits;

Il faut que leurs regards ravis

Se souviennent un jour d'avoir touché Hélène.

(Les gardes font ranger la foule devant

Hélène et Ménélas qui débouchent sur la

scène par l'escalier monumental et se

tiennent au fond)

Polix (à Ménélas)

Seigneur, voici le jour qu'ont appelé mes vœux:

Après vingt ans de deuil de guerre et de tueries

Vainqueurs, enfin, de Troie et de la mer, tous deux

Vous revenez en reine et roi dans la patrie.

Je ne serai plus rien qu'un serviteur demain,

L'abdique en cet instant ma puissance royale

Et je demande aux dieux qu'ils fassent de mes mains

Deux libelles soutiens et deux forces joyales.

(On apporte les attributs des rois)

Voici le sceptre et la bandeau. Reprenez-les.

Un notable (à Ménélas en désignant Polix)

Et je veux ajouter que durant tant d'années

Roi Ménélas, ni vos jardins, ni vos palais,  
Ni vos ruches par leur miel d'or illuminées,  
Ni vos agneaux, ni vos brebis, ni vos bœliers,  
Ni le pesant bétail de vos chaudes étables,  
Rien n'échappa jamais à ses soins réguliers.  
Il fut de conseil ferme et d'avis équitable  
Il ne heurtait jamais les obstacles de front,  
Il calmait à son gré les plus vieilles querelles,  
Par dessus l'Eurotas, il a construit cinq ponts  
Et les rives d'aval se rejoignent entre elles  
Avec leur près, leurs clos et leurs hameaux, là bas.  
Il a régné, d'ailleurs, sur la ville et la plaine.  
Mais qu'importe, puisqu'aujourd'hui, roi Ménélas  
Vous revenez vainqueur et nous rendez Hélène!

Une jeune fille (se détachant d'un groupe  
et s'adressant à Hélène)

Nos mères nous disaient, le soir, autour <sup>des</sup> feux,  
En songeant aux splendeurs que votre corps déploie:  
"Jamais vous ne verrez ce que virent nos yeux  
Puisque l'Asie est loin, et qu'Hélène est à Troie."  
Vous voici revenue, ô reine, et nous voyons  
Cette beauté dont nos mères gardaient mémoire  
Vivre, marcher, sourire, et verser ses rayons  
~~Cette beauté dont nos mères gardaient mémoire~~  
Sur Sparte, et nous <sup>exalter</sup> réveiller l'âme, avec sa gloire.  
Et nos yeux sont comblés et certes à notre tour  
Maintenant que nos yeux ont vu votre lumière  
Nous parlerons de vous à nos filles, un jour,  
Comme en parlaient, le soir, autour <sup>des</sup> feux, nos mères.  
(Elle donne des fleurs à Hélène).

Ménélas (au milieu de la scène du fond)

~~J'oublie~~  
~~Qu'importe en cet instant la vie et tous ses maux~~  
Et la <sup>u</sup> terre féroce et les trépas funestes  
Et l'orage planant <sup>sur l'orgueil des</sup> sur les vaisseaux  
Puisque Sparte m'accueille et qu'Hélène me reste!  
~~Men~~ <sup>bonheur</sup> me défend de trop me souvenir.  
~~La clémence me sied et l'égalité sagesse~~  
~~Et l'oubli qui peut seul apaiser l'avenir.~~  
~~La bonté me requiert si l'ardeur me délaisse;~~  
J'ai confiance en tous et m'abandonne aux Dieux.  
(A Polix)

Roi Ménélas, ni vos jardins, ni vos palais,  
Ni vos ruches par leur miel d'or illuminées,  
Ni vos agneaux, ni vos bœufs, ni vos bœliers,  
Ni le pesant détail de vos charges étalées,  
Rien n'échappa jamais à ses soins réguliers.  
Il fut de conseil ferme et d'avis équilibré  
Il ne heurtait jamais les obstacles de front,  
Il calmait à son gré les plus vieilles querelles;  
Par dessus l'Étolas, il a construit cinq ponts  
Et les rives d'aval se rejoignent entre elles  
Avec leur prés, leurs clos et leurs hameaux, là bas.  
Il a réglé, d'égale main, sur la ville et la plaine,  
Mais de l'importer, puis d'aujourd'hui, roi Ménélas  
Vous revenez vainqueur et nous rendez Héléne!

Une jeune fille (se détachant d'un groupe  
et s'adressant à Héléne)

Nos mères nous disaient, le soir, autour du feu,  
En songeant aux époux que votre corps déploie:  
"Jamais vous ne verrez ce que vivent nos yeux  
Puisque l'Asie est loin, et qu'Héléne est à Troie."  
Vous voici revenues à reine, et nous voyons  
Cette beauté dont nos mères gardaient mémoire  
Vivre, marcher, sourire, et verser ses rayons  
Sur Sparte, et nous réveiller l'âme avec sa gloire.  
Et nos yeux sont comblés et certes à notre tour  
Maintenant que nos yeux ont vu votre lumière  
Nous parlerons de vous à nos filles, un jour,  
Comme on parlait, le soir, autour du feu, nos mères.  
(Elle donne des fleurs à Héléne.)

Ménélas (au milieu de la scène du fond)  
Qu'importe en cet instant la vie et tous ses maux  
Et la terre lépreuse et les trépas funestes  
Et l'orage planant au-dessus des vaisseaux  
Puisque Sparte m'accueille et qu'Héléne me restitue  
Mon âme ne dément de trop ce souvenir  
La science se tient et l'égalité s'apprête  
Et l'oubli qui fait seul régner l'avenir  
La doute ne respire et l'air ne se délassé  
J'ai confiance en tous et m'abandonne aux Dieux.  
(A Pollux)

Pollux, que Zeus choisit pour occuper ma place  
Le jour que je partis sur les floes hasardeux,  
Je te sais gré d'avoir avec tes mains tenaces,  
Pendant vingt ans, maintenu Sparte en mon pouvoir,  
*Grâce à toi, mes troupeaux sont nombreux et*  
~~Mes nombreux troupeaux sont, grâce à toi, prospères:~~  
J'ai vu passer, là bas, mes bœufs vers l'abreuvoir  
Et mes agneaux grimper aux berges des rivières;  
J'ai regardé aussi mes champs, mes prés, mes bois,  
Et j'ai surpris partout ta vigilance sûre  
Et ta main attentive et ton travail adroit.  
Merci.- Tu sus régner avec force et mesure  
Dans la paix nécessaire et le calme profond.

(A la foule des citoyens)

Et vous les vigneron, les semeurs et les pâtres  
Dont les gestes sont clairs et les labours féconds  
Au long des eaux, au pied des monts, autour des âtres  
Vous avez repandu l'abondance, partout.  
Et tandis que là bas, la terre était sanglante  
Et que le meurtre noir nous sollicitait tous,  
Vous n'occupiez vos mains qu'aux laines et qu'aux plantes,  
Qu'aux grappes de vos ceps et qu'aux fruits de vos clos.  
Chacun de vous, en ne peinant que pour soi-même  
A travaillé pour tous, d'un cœur ferme et dispos.  
Il a rendu meilleur le sol que chacun aime  
Et Sparte plus fertile, et le pays plus doux.  
Vous avez lentement apaisé vos querelles  
Qui vous dressaient, jadis, comme un troupeau de loups  
Et je vous sais heureux et je vous sais fidèles  
Et mon cœur se détend et s'en revient ici,  
Sauvé enfin des carnages et des tempêtes  
Loin des mornes douleurs et des âpres soucis,  
Vers ma maison en joie et ma patrie en fête.

(Ménélas prenant la main d'Héléne  
fait le tour de la scène. La foule  
est rangée en cercle autour du  
seuil du palais)

En ce moment, derrière la foule,  
mais tout à l'avant de la scène  
Electre paraît. Elle se traîne, com-  
me si c'était malgré elle qu'elle  
arrivait là)

Electre (A gauche de la scène, au premier rang)

Mes yeux, je ne veux pas que vous la gardiez!  
Elle est la mort qui rôde et qui revient à Sparte  
Et si nul ne s'en doute et nul ne s'en écarte,

S'est qu'aucun d'eux ne voit ce que vous, vous voyez.  
Je ne veux pas, mes yeux, que vous alliez vers elle,  
Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas!

(Toute en disant ces mots, lenement,  
les yeux d'Electre se tournent vers  
Hélène qui s'avance et passe, sans  
l'apercevoir.)

Oh! qu'elle est donc encor majestueuse et belle!  
Et que sur nos chemins sont tranquilles ses pas.  
O beauté! O splendeur que tu nous es fatale  
Et comme au fond de moi, je te sens pénétrer  
Avec ta force étrange et ta lueur totale  
Et conquérir ce coeur dont tu veux t'emparer!

(Hélène est arrivée au seuil du palais  
Au moment où elle monte les marches,  
Electre comme affolée:

"Hélène! Hélène! Hélène!"

(La foule répétant les mots d'Electre,  
mais sur un mode d'exaltation)

Hélène! Hélène! Hélène!

(L'angoisse d'Electre est absorbée  
ainsi par l'enthousiasme de tous.  
Hélène et Ménélas se retournent et  
rentrent dans le palais)

Le Rideau tombe.

C'est du regard d'eux ne voit ce que vous, vous voyez.  
Je ne veux pas, mes yeux, que vous aillez vers elle,

Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas!

(Toute en pleurant, ses yeux, larmoyants,

les yeux d'Éléonore se tournent vers

l'abbé qui s'avance et lève, sans

l'apercevoir.

Elle qu'elle est donc encore étonnée et effrayée!

Et que sur son visage sont franchies ses larmes.

Et quand il s'approche que sa main se lève

Et qu'il se lève de son lit, je le sens pénétrer

avec sa force étrange et sa lueur lointaine

Et comprendre ce qu'il veut et ce qu'il fait!

(Éléonore est arrivée au seuil de la porte)

À l'instant où elle voit les regards

Électriques comme elle!

"Néanmoins, Éléonore!"

(Les larmes coulent sur ses joues d'Éléonore,

mais sur son visage d'excitation)

Néanmoins, Éléonore!

(L'angoisse d'Éléonore est absorbée

ainsi par l'enthousiasme de l'abbé.

Éléonore et Médée se retournent et

regardent dans la porte.)

Le Rituel

Acte II

ACTE II.

Acte II

*Handwritten note in the right margin:* Dans cette scène, Éléonore est seule.

ACTE II.

Hélène et Ménélas.

Hélène (à Ménélas):

Ainsi donc, j'ai dormi pour la première fois  
 Depuis vingt ans, calme et douce, en ma demeure,  
 Sans la peur de la nuit, sans l'angoisse de l'heure,  
 Gardant mon triste corps pour toi seul et pour moi.  
 Je n'~~ai~~ pas demandé si j'étais encor belle  
 Ni à tes yeux, ni à tes mains, ni à tes bras,  
 Et mon coeur, apaisé d'être à nouveau fidèle  
 Goûtait l'ample douceur d'être tranquille et las.  
 Je suis tienne toujours, et je te remercie  
 D'être venu, là-bas, au travers de la mer,  
 Arracher ma beauté aux villes de l'Asie  
 Pour lui rendre l'éclat d'un nom royal et cher.

Ménélas:

La Grâce entière a fait que la cause d'Hélène  
 Trop grande pour moi seul, fût celle d'un pays,  
 Et que du flanc des monts, jusques au fond des plaines  
 D'un seul sursaut, d'un seul élan vaste et hardi,  
 Tout d'un ~~peuple~~ <sup>un peuple</sup> ~~debout nous dédiait sa force.~~ <sup>vous dédiait tout son courage</sup>  
 Vous étiez sa splendeur exilée au lointain,  
 Le nom qui suscitait le courage en son torse,  
 Le feu où s'allumaient les yeux de son ~~destin~~,  
 Vous étiez le ferment de sa fièvre et sa rage,  
 Son souvenir superbe et clair, son orgueil fou  
 Et les vaisseaux vainqueurs des vents et des orages  
 Que les vagues portaient, se soulevaient vrs vous.

Hélène:

Laisse s'éteindre, ami, cette gloire funèbre  
 Dont mon coeur tremble encor, sitôt qu'il s'en souvient,  
 Ma chair se meurt, hélas! sous de lourdes ténèbres  
 Dont l'hôte est le silence et la nuit le gardien.  
 Si mon ~~oeil~~ <sup>oeil</sup> s'ouvre encor et s'offre à la lumière  
 Je veux que ce soit, <sup>vous</sup> vous seul, grand ciel natal  
 Qui l'exaltiez parfois de vos clartés plénières.  
 Oh! cet air frémissant et clair comme un cristal  
 Vais-je y plonger mon corps, pour qu'il se rasserène!

*Vous étiez sa splendeur ~~debout~~ <sup>vous</sup> debout*

Hélène et Ménélas.

Hélène (à Ménélas):

Ainsi donc, j'ai dormi pour la première fois  
Depuis vingt ans, calme et douce, en me berçant,  
Sans la peur de la nuit, sans l'angoisse de l'heure,  
Gardant mon triste corps pour toi seul et pour moi.  
Je n'ai pas demandé si j'étais encore belle  
Ni à tes yeux, ni à tes mains, ni à tes bras,  
Et mon cœur, paisible et sûr à nouveau fidèle  
Goûtait l'ample douceur d'être à nouveau libéré.  
Je suis tiède toujours, et je te remercie  
D'être venu, là-bas, au travers de la mer,  
Archer au hasard aux villes de l'Asie  
Pour rendre l'éclat d'un nom royal et cher.

Ménélas:

La Grâce entière a fait que la coupe d'Hélène  
Trop grande pour moi seul, fut celle d'un pays,  
Et que du flanc des monts, jusques au fond des plaines  
D'un seul sautoir, d'un seul élan vaste et hardi,  
Tout d'un peuple debout nous défilât sa force.  
Vous étiez sa splendeur exilée au loin,  
Le nom qui saoulait le courage en son tour,  
Le feu qui illuminait les yeux de son destin.  
Vous étiez le ferment de sa lieure et sa rage,  
Son souvenir superbe et clair, son orgueil fier  
Et les vaisseaux vainqueurs des vents et des orages  
Que les vagues portaient, se soulevaient vers vous.

Hélène:

Laisse s'éteindre, ami, cette gloire lumineuse  
Dont mon cœur tremble encore, si tôt qu'il a souvenir,  
Ma chair se meurtrit hélas sous de lourdes ténèbres  
Dont l'égoutte est le silence et la nuit le gardien.  
Si mon oeil s'ouvre encore et s'ouvre à la lumière  
Je veux que ce soit, vous seul, grand ciel natal  
Qui l'exaltiez parfois de vos claires plénitudes.  
Où cet air frémissant et clair comme un cristal  
Vais-je y plonger mon corps, pour qu'il se rassérène!

Ménélas:

Vous y recueillerez les douceurs d'autrefois  
Par les soirs bienveillants et les aubes sereines  
Près des sources dont l'eau fait sangloter nos bois.

Hélène:

<sup>Lorsque</sup> <sup>Sauf le ciel</sup>  
Quand les vents s'en venaient d'Argolide et de Thrace  
En Troade, j'en ai rêvé le long des mers.  
Je revoyais, soudain, le seuil et la terrasse,  
Et le portique et le jardin du palais clair  
Où tu m'avais, aux jours de ma splendeur, reçue.  
Mon oreille entendait et les abois du chien  
Et les pas du berger sur les dalles moussues  
Et le chant familier des esclaves lydiens  
Qui poussaient les troupeaux vers les étables chaudes.  
J'écoutais tout cela, le soir, revivre en moi  
Et y rôder, secrètement, comme en maraude  
Et mon cœur retrouvé se souvenait de toi.

Ménélas:

Vous ne fûtes jamais étrangère et troyenne.  
Hélène/ Elle entraîne Ménélas vers un rosier,  
puis vers un faune /

Vois-tu, c'est le rosier que mes mains ont planté  
Le jour qu'Agamemnon eut rebâti Mycènes;  
Rosier d'orgueil, il vit dans l'ardente clarté,  
Mais son feuillage est doux et ses roses paisibles  
Et ce lierre là-bas, certes me reconnaît,  
C'est moi qui l'ai tordu <sup>comme un faucillon</sup> autour d'un mât flexible,  
Aux pieds de ce vieux faune énorme et contrefait:  
Le faune est envahi par les feuilles rapides  
Et je n'aperçois plus que sa flûte et son front.

Ménélas:

Tout se souvient de vous, et la nature heureuse  
A retenu en ses échos vos cris profonds,  
Quand vous luttiez, aux bords des eaux, vaillante et nue  
Avec ceux qui domptaient mes chevaux orageux.

Hélène:

Oh! que d'heures en deuil sont depuis survenues,  
Et comme, hélas! est loin l'orgueil de ces beaux jeux;  
Je ne veux plus songer qu'à la tranquille vie  
D'une <sup>ferme qui garde</sup> <sup>et qui soigne</sup> <sup>un foyer</sup>  
~~qui se repose et qui garde un foyer,~~  
Avec de lentes mains doucement asservies:  
J'ai vu tant d'autres feux terribles flamboyer  
Que j'adore la lampe, et que j'aime les âtres!  
Nous vivrons loin de tous, en nous aimant un peu  
Acceptant sans fléchir l'existence grisâtre

Et le poids, jour à jour, plus lourd des ans nombreux.

Ménélas:

Pour moi, vous resterez toujours la reine ardente  
Dont rien n'a pu flétrir le front ferme et vermeil.

Hélène:

Oh! le déclin du corps, les <sup>angustes</sup> détresses mordantes.  
Mes yeux n'ont que trop vu se coucher de soleils!  
Mais aujourd'hui, je te reviens, l'âme meilleure  
Sachant quel bonheur sûr mon coeur a négligé,  
En arrachant sa vie aux soins de ta demeure;  
Je t'apporte mon être étrangement changé  
Et pour vivre avec toi, une femme nouvelle.

Ménélas:

Les Dieux sont attentifs à de tels vœux, toujours!

Hélène:

Jadis quand je m'en vins comme épouse fidèle  
Une première fois vers ton tranquille amour  
Voulant n'être qu'à toi, et de toute mon âme  
Tu me disais - sur ce banc même où je m'assieds -  
(Elle s'assied sur un banc à gauche).

"Les raisins de ma vigne ont des grappes de flamme,  
Mes troupeaux sont pesants, et larges mes celliers;  
Je ne sens pas en moi la volupté guerrière  
De me ruer vers la conquête ou vers la mort,  
Mon coeur ne brûlera que d'une ample lumière  
Qui veillera sur ta jeunesse et sur ton sort,  
Mais ma tendresse au moins, sera tenace et sûre  
Je t'aimerai toujours, si tu m'aimes parfois."  
Je ne t'ai point, alors, écouté sans murmure;  
Pourtant, j'ai retenu le son vrai de ta voix.

Ménélas:

Il ne changera pas, jusqu'au soir de ma vie;  
Ce que j'ai dit, je vous le dit, plus que jamais,  
Avec mon âme heureuse et fièrement ravie...

Hélène:

Ce que me dit ton coeur, me donne au coeur la paix.  
Ton coeur est haut, tranquille et sûr et ton coeur m'aime  
Au point qu'il <sup>apaise</sup> étouffe mes trop justes remords,

Mais je veux aujourd'hui, me sauver de moi-même  
Et de la crainte, et du danger d'avoir un corps.  
Voici <sup>à l'heure</sup> le jour qui s'avance; <sup>le temps</sup> l'heure te presse,  
Et l'ombre diminue au seuil de ta maison.

Ménélas:

Tu la gouverneras comme reine et maîtresse,  
La conduisant, avec ta force et ta raison,  
Vers une claire et simple et sûre destinée.

Hélène:

~~Avant que <sup>ne s'achève</sup> sur ton toit au couchant le soleil  
Avant qu'au plein soleil ne rayonne midi~~

Les servantes auront leurs tâches terminées.  
~~Pour toi, l'instant est là de te rendre au conseil  
Pour le moment, qu'il soit ferme et clair ton esprit  
Où tout d'abord, l'accepteront pour guide.  
Car l'assemblée attend son roi pour qu'il la guide.~~

~~Adieu. Je songe à ma grandeur et à mon devoir,  
J'ai bien compris ma tâche et mon devoir.~~  
Et je te rejoindrai, quand les heures rapides  
Ramèneront les troupeaux blancs vers l'abreuvoir.

(Ménélas s'éloigne vers l'assemblée qui  
se tient derrière le palais).

Scène 2.

Castor paraît. Il est accompagné de citoyens et  
se rend à l'assemblée. Soudain il s'arrête en  
apercevant Hélène qui se prépare à rentrer dans  
sa demeure. Il se sépare des notables et se di-  
rige <sup>il vient vers elle</sup> en suite vers Hélène.

Castor (à ceux qui l'accompagnent)

Allez. Je vous rejoins bientôt à l'assemblée  
(à Hélène)

Hélène, écoute-moi. Mon cœur est violent  
Et ton nom retentit dans mon âme affolée  
Et met l'affre et l'orage et la mort en mon sang.  
Quand hier je t'ai revue et que toute la foule  
Comme une ample forêt tendait vers toi ses bras,  
J'aurais voulu dompter et repousser ses houles  
Et t'emporter moi seul je ne sais où, là bas.  
Toute la nuit tu as peuplé l'ombre et mes rêves;  
Mon souffle brusque et chaud frôla ton front vermeil

Et le poids, jour à jour, plus lourd des ans nombreux.

Ménélas:

Pour moi, vous resterez toujours la reine ardente  
Dont rien n'a pu flétrir le front vermeil.

Hélène:

Où le déclin du corps, les détresses mortelles.  
Mes yeux n'ont que trop vu se coucher de soleils!  
Mais aujourd'hui, je te reviens, l'âme meilleure  
Sachant quel bonheur sur mon cœur a négligé,  
En attachant sa vie aux soins de ta demeure;

Et pour vivre avec toi, une femme nouvelle.  
Je t'apporte mon être étrangement changé

Ménélas:

Les Dieux sont attentifs à de tels vœux, toujours!

Hélène:

Jadis quand je m'en vins comme épouse fidèle  
Une première fois vers ton tranquille amour  
Volant n'être qu'à toi, et de toute mon âme  
Tu me disais - sur ce banc même où je m'assis -  
(Elle s'assied sur un banc à gauche)..

"Les raisins de ma vigne ont des grappes de flamme,  
Mes troupeaux sont dressés, et larges nos celliers;  
Je ne sens pas en moi la volubilité guerrière  
De me truer vers la conquête ou vers la mort,  
Mon cœur ne brûle que d'une simple lumière  
Qui veille sur ta jeunesse et sur ton sort,  
Mais ma tendresse au moins, sera ténace et sûre  
Je t'aimerai toujours, si tu m'aimes parfois."  
Je ne t'ai point, alors, écouté sans murmure;  
Pourtant, j'ai retenu le son vrai de ta voix.

Ménélas:

Il ne changera pas, jusqu'au soir de sa vie;  
Ce que j'ai dit, je vous le dit, plus que jamais,  
Avec mon âme heureuse et librement ravie...

Hélène:

Ce que me dit ton cœur, me donne au cœur la paix.  
Ton cœur est haut, tranquille et sûr et ton cœur m'aime  
Au point qu'il étouffe mes trop justes remords.

Mais je veux aujourd'hui, me sauver de moi-même  
Et de la crainte, et du danger d'avoir un ords.  
Voici le jour qui s'avance, l'heure le presse,  
Et l'ombre diminue au seuil de ta maison.

Ménélas:

Tu le gouverneras comme reine et maîtresse,  
La conduisant, avec ta force et ta raison,  
Vers une claire et simple et sere destinée.

Hélène:

Avant que ces dieux soient ne rayonne midi  
Les servantes auront leurs tâches terminées.  
Pour le moment, qu'il soit ferme et clair ton esprit  
Car l'assemblée attend son roi pour qu'il la guide.  
Adieu. Je salue à ma grandeur et à mon devoir.  
Et je te rejoindrai, quand les heures rapides  
Ramenont les troupeaux blancs vers l'étable.  
(Ménélas s'éloigne vers l'assemblée qui  
se tient derrière le palais).

Scène 3.

Castor paraît. Il est accompagné de citoyens et  
se rend à l'assemblée. Soudain il s'arrête en  
apercevant Hélène qui se prépare à rentrer dans  
sa demeure. Il se sépare des notables et se di-  
rige en cette vers Hélène.

Castor (à ceux qui l'accompagnent)

Allez. Je vous rejoins bientôt à l'assemblée  
(à Hélène)

Hélène, écoute-moi. Mon cœur est violent  
Et ton nom résonne dans mon âme affolée  
Et met l'effroi et l'orage et la mort en mon sang.  
Quand hier je t'ai revue et que toute la foule  
Comme une ample forêt tendait vers toi ses bras,  
J'aurais voulu compter et répondre ses boules  
Et t'emporter moi seul je ne sais où, là bas.  
Toute la nuit tu as peuplé l'ombre et mes rêves;  
Mon souffle brusque et chaud frôla ton front vermeil

Je te marquai de mes rages, hélas trop brèves,  
Puisque tout disparut quand survint le réveil

Hélène:

Toi! toi!!! Castor mon frère! O Dieux!

Castor:

Je te désire  
Sans hésiter, violemment et tout à coup;  
Je ne suis pas celui qui feint et qui sait dire  
Ce qu'il ne pense pas quand son cœur est jaloux;  
J'aime, je hais avec fureur, avec rancune,  
Et je passe, en criant vers ton cœur effaré  
Qu'il sera libre un jour et suivra ma fortune!

Hélène:

Jamais!

Castor (en s'en allant)

Je te désire, Hélène, et te prendrai.

Scène 3.

Hélène. Electre.

Hélène:

O la honte à nouveau couvrant ma destinée  
Comme une sombre écume envahissant la mer!  
O Dieux! vers quels dangers suis-je encor entraînée  
Et pour quelles <sup>amours</sup> douleurs est donc faite ma chair!  
J'étais <sup>pourtant</sup> ~~entrée~~ <sup>entrée</sup> en paix au pays des Atrides  
Serrant, contre mes seins, les plis de mon manteau;  
O ces <sup>désirs</sup> ~~amours~~ toujours rayonnants et torrides  
Et ces aveux pareils à des coups de couteau!  
(à Electre qui s'avance)

Dis, toi, dont je mérite et dont j'attends la haine  
Toi, dont le père est mort en exécrant Hélène  
Dont le frère me nomme avec des cris d'horreur  
Accable-moi des mots les plus durs pour mon cœur.

Electre:

Je ne puis te haïr, quand tes yeux me regardent

Comme pour <sup>Habiter</sup> la candeur & la foi.  
~~qui vivait~~

Et je me sens vaincue en m'approchant de toi.

Hélène:

J'ai <sup>devasté</sup> déchiré ta vie avec mes mains hagardes  
~~Et tout sous mes pieds et les pleurs et ta voix~~  
Je suis celle qui traîne après elle les crimes  
Les attentats soudains, les lentes trahisons.  
Je suis toute ta nuit et toute ta ruine  
Et tout le deuil qui rôde autour de ta maison;  
Et je règne, et je vais, et je vis, et j'existe.  
Sans moi, sans moi, ta mère eût repoussé Egisthe  
Agamemnon vivrait, à Mycènes, en roi;  
Oreste errant serait resté auprès de toi  
Je suis toute ta mort.

Electre:

Tu es toute ma vie  
Je ne me souviens plus de ce que fut jadis  
La vengeance ~~et~~ l'orgueil et le meurtre et l'envie,  
Je ne sais rien. Je t'aime, et t'aime, et te le dis.

Hélène: (épouvantée)

*Encor! Encor!  
Encor! Encor!  
Coi! Coi! Electre!*

Electre:

<sup>Oh que</sup> Combien mon être a faim de toi!  
<sup>Combien</sup> Et comme avec ardeur j'aime écouter ta voix  
Même quand elle blâme et peut-être repousse!

Hélène:

Va-t-en, va-t-en!

Electre:

Ah! sa brûlure âpre mais douce!  
Oh! la fièvre, sa crainte et sa belle fureur!  
Oh! <sup>le</sup> ~~l'~~ <sup>brave</sup> ~~orage~~ <sup>bon</sup> ~~fougueux~~ dont <sup>elle empuit</sup> ~~s'agit~~ mon cœur  
Rien qu'à l'entendre, alors qu'elle est ta voix, Hélène!  
Oh! la brise qui souffle <sup>en cet instant</sup> ~~autour de moi~~: la plaine,  
Le mont, les bois sont pleins de notre amour.

Hélène:

Va-t-en

Je te regardai de mes yeux, hélas trop brèves,  
Puisque tout disparaît quand survient le réveil!

Hélène:

Toi! toi! Castor mon frère! O Dieux!

Castor:

Je te désire  
Sans hésiter, violemment et tout à coup;  
Je ne suis pas celui qui feint et qui sait dire  
Ce qu'il ne pense pas quand son cœur est jaloux;  
J'aime, je hais avec fureur, avec rage,  
Et je passe en criant vers ton cœur effaré  
Qu'il sera libre un jour et suivra sa fortune!

Hélène:

Jamais!

Castor (en s'éloignant)

Je te désire, Hélène, et te prendrai.

Scène 3.

Hélène. Electre.

Hélène:

O la honte à nouveau couvrant ma destinée  
Comme une sombre éponge envahissant la mer!  
O Dieux! vers quels dangers suis-je encore entraînée  
Et pour quelles douleurs est donc faite ma chair!  
J'étais revenue en paix au pays des étranges  
Serrant, contre mes seins, les pis de mon manteau;  
O ces sautes toujours rayonnants et torrides  
Et ces vœux pareils à des coups de couteau!  
(à Electre qui s'avance)  
Dis, toi, dont je mérite et dont j'attends la haine  
Toi, dont le père est mort en exécrant Hélène  
Dont le frère me nomme avec des cris d'horreur  
Accable-moi des mots les plus durs pour mon cœur.

Electre:

Je ne puis te haïr, quand tes yeux me regardent

Va-t-en, le ciel frémit d'horreur en t'écoutant!

Electre:

Non! non! Le ciel ne connaît rien de nos querelles  
Ses flammes sont des coeurs et ses grands vents, des ailes  
Qui se frôlent et se brûlent à travers l'air;  
Les fleurs larges sont des baisers faits chair,  
Tous les flots de la mer que l'orage secoue  
En un spasme cruel, s'enflent et s'entreouent  
Et même, il n'est là-haut, parmi les vastes cieus,  
D'étoiles d'or qui ne s'aiment comme des Dieux.

Hélène:

Oh! l'horreur des retours dans la patrie!

Electre:

Ecoute,  
Tu es belle toujours, et je t'appartiens toute.  
Hier, je te haïssais encor, mais aujourd'hui  
Tu es le seul feu d'or qui traverse ma nuit  
Tu m'es, en ces temps noirs, la soudaine embellie  
Et celle qui accorde, et celle qui supplie,  
Et qui a trop souffert pour n'avoir point pitié.

Hélène:

Malheureuse!

Electre:

Je sens mon sort au tien lié.  
Hélas! depuis quels jours, suis-je celle qui erre,  
Morne, fatale, et sombre et seule sur la terre!  
Avec quel poids alourdissant de souvenirs  
Dois-je traîner ce corps brisé vers l'avenir.  
Avec quels yeux grandis par l'angoisse et la crainte  
Ai-je appris à souffrir dans Mycènes et Tyrinthe  
Et qu'ai-je pu aimer sous l'or des vastes cieus  
Si ce n'est la vengeance et la haine des Dieux!

Hélène:

Oh pauvre âme effrayante et jour à jour déçue  
Tout comme Hélène, hélas! pourquoi fus-tu conçue?

Electre:

C'est mon destin, à moi, de ne sentir mon coeur

Et je me sens vaincu en m'approchant de toi.

Hélène:

L'ai décrite ta vie avec mes mains hagarées  
Éprouvant sous mes doigts et tes pleurs et ta voix  
Je suis celle qui traîne après elle les crimes  
Les attentats soudains, les lantes trahisons.  
Je suis toute ta nuit et toute ta ruine  
Et tout le deuil qui rôde autour de ta maison;  
Et je régne, et je vis, et j'existe.  
Sans moi, sans moi, ta mère est repoussée  
Agrammon vivrait, à Mycènes, en roi;  
Orste errant serait resté après de toi  
Je suis toute ta mort.

Electre:

Tu es toute ma vie  
Je ne me souviens plus de ce que fut jadis  
La vengeance et l'orgueil et le meurtre et l'envie.  
Je ne sais rien. Je t'aime, et t'aime, et te le dis.

Hélène: (épouvantée)

Electre:

Comptien mon être a fait de toi!  
Et comme avec ardeur j'aime écouter ta voix  
Même quand elle bête et peut-être repoussée!

Hélène:

Va-t-en, va-t-en!

Electre:

Ah! sa pitié après mais docel  
Oh! la fièvre, sa crainte et sa belle fièvre!  
Oh! l'orgueil fougueux dont s'écrit mon coeur  
Rien qu'à l'entendre, alors qu'elle est ta voix, Hélène!  
Oh! la prise qui souffle autour de moi: la pitié,  
Le mont, les bois sont pleins de notre amour.

Hélène:

Va-t-en

...et en, le ciel frémit d'horreur en l'écouant!  
Electre:  
Non! non! le ciel ne connaît rien de nos querelles  
Ses flammes sont des coeurs et ses grands vents, des âmes  
Qui se brûlent et se brûlent à travers l'air;  
Les fleurs larges sont des baisers laits chair,  
Tous les flets de la mer que l'orange secoue  
En un spasme cruel, s'enlèvent et s'entraînent  
Et même, il n'est là-haut, parmi les vastes cieux,  
D'étoiles d'or qui ne s'aiment comme des Dieux.  
Hélène:  
Où l'orreur des retours dans la patrie!  
Electre:  
Écoute,  
Tu es belle toujours, et je t'appartiens toute.  
Hier, je te baisais encor, mais aujourd'hui  
Tu es le seul feu d'or qui traverse ma nuit  
Tu m'es, en ces temps noirs, la soudaine embellie  
Et celle qui accorde, et celle qui supplie,  
Et qui a trop souffert pour n'avoir point pitié.  
Hélène:  
Malheureux!  
Electre:  
Le sens non sort au tien lié.  
Hélas! depuis quels jours, suis-je celle qui erre,  
Morne, fatale, et sombre et seule sur la terre!  
Avec quel poids étouffant de souvenirs  
Dois-je traîner ce corps prisé vers l'avenir.  
Avec quels yeux grands par l'angoisse et la crainte  
Ai-je appris à souffrir dans Mécènes et Tyrinthe  
Et du, si-je pu aimer sous l'or des vastes cieux  
Si ce n'est la vengeance et la haine des Dieux!  
Hélène:  
Oh pauvre âme effrayante et jour à jour déçue  
Tout comme Hélène, hélas! pourquoi fus-tu conçue?  
Electre:  
C'est mon destin, à moi, de ne sentir mon coeur

Que comme un feu qui brûle et mord et dont j'ai peur.  
Oh! ce pas saccadé des nocturnes Furies  
Qui retentit jusqu'en ma chair pâle et meurtrie  
Et me foule, et m'entraîne et m'affole toujours!  
Et voici que je sens rugir en moi l'amour  
Et que je pleure et crie et que je meure et t'aime.

Hélène:

Tu repousseras loin, bien loin, hors de toi même  
Comme une meute ardente et sauvage de loups  
Comme la peste et la mort, ces désirs fous  
Qui jusqu'au fond de nous, t'outragent et m'outragent.

Electre:

Non! non! je ne puis plus, je ne puis plus! Ma rage  
Passe, vole et bondit, plus loin que ma raison  
Je bois avec délice un étrange poison  
Qui coule et se répand en ma chair torturée;  
L'ombre circule en moi: je suis fille d'Atrée.  
Pour venir, sous tes yeux, te crier mes transports,  
J'ai <sup>rejeté</sup> ~~refoulé~~ <sup>ma honte</sup> mes pleurs et <sup>renie</sup> ~~marché~~ sur mes morts;  
Je n'ai pas écouté ce qu'ils disaient sous terre  
J'ai <sup>jeu le</sup> ~~mené~~ <sup>malgré moi</sup> leur force et mon deuil solitaire  
Et leur orgueil, et <sup>leur</sup> ~~ma~~ vengeance, et leur douleur;  
Et me voici, soudain, qui me rue en ton coeur  
Prends et ~~subjugue-moi~~ plains-moi et me pardonne:  
~~Je suis vierge, je t'appartiens et ne me donne.~~  
*c'est tout mon corps que je te donne*

Hélène:

Jamais! tant que les Dieux tiendront en mains mon sort,  
Jamais tu ne franchiras le seuil de mon corps!

(Electre s'éloigne et, brisée, s'affaisse  
sur le banc où Ménélas et Hélène se sont  
assis. Elle ne voit pas Pollux qui entre  
et Pollux ne l'aperçoit pas).

Scène 4.

Pollux, Electre, Hélène

Pollux (à Hélène)

Je sais de quelle flamme effrayante, mon frère

*L'austère Electre est séduite & s'abandonne  
à la virginité que je suis est marquée by Se Souza  
C'est tout mon corps de virginité belay. que je te donne  
Je suis la vierge  
L'aveugle que est Electre & Pollux & Se Souza  
est marquée by Se Souza  
à la virginité que je suis la supprime & Se Souza*

Et que je pleure et crie et que je meure et t'aime.  
Et voici que je sens rugir en moi l'amour  
Et me foule, et m'entraîne et m'alloie toujours!  
Qui retentit jusqu'en ma chair pâle et meurtrie  
Oh! ce pas saccadé des nocturnes furies  
Que comme un feu qui brûle et mord j'ai peur.

Hélène:

Qui jusqu'au fond de nous, t'entraînent et m'entraînent.  
Comme la peste et la mort, ces désirs fous  
Comme une peste ardente et sauvage de loups  
Tu repousseras loin, bien loin, hors de toi même

Electre:

Je suis vierge, je t'appartiens et je ne donne.  
Prends et siffle-moi, plains-moi et me pardonne:  
Et me voici, soudain, qui me rue en ton cœur  
Et leur orgueil, et sa vengeance, et leur douleur;  
L'ai senti leur force et mon deuil solitaire  
Le n'ai pas écouté ce qu'ils disaient sous terre  
L'ai refoulé mes pleurs et marché sur mes morts;  
Pour venir, sous les yeux, te crier mes transports,  
L'ombre circule en moi: je suis fille d'Atreïde.  
Qui coule et se répare en sa chair torturée;  
Je bois avec délice un étrange poison  
Passe, vole et bondit, plus loin que sa raison  
Non! non! je ne puis plus, je ne puis plus! Ma rage

Hélène:

et Pollux ne l'aperçoit pas).  
assistée ne voit pas Pollux qui entre  
sur le banc où Médée et Hélène se sont  
(Electre s'éloigne et, prise, s'affaisse  
Jamais tu ne franchiras le seuil de mon corps!  
Jamais tant que les Dieux tiendront en mains mon sort.

Scène 4.

Pollux, Electre, Hélène

Pollux (à Hélène)

Je sais de quelle flamme effrayante, mon frère

Brûle pour toi, ma soeur, et peut-être a-t-il dit,  
Méprisant à la fois ta gloire et ma colère,  
La rage et la fureur de ses transports maudits.

Electre (surgissant)

Oh feux plus monstrueux que mes aveux funestes.  
(à Hélène)

Etait-ce donc pour eux que vous me repoussiez?  
Et ne recherchez-vous que le crime et l'inceste  
Et les chocs des amours brutaux et meurtriers?

Pollux:

Electre!

Hélène (à Pollux)

Ecoutez-la, écoutez-la, vous dis-je,  
Elle m'accable enfin, des mots que j'attendais.

Electre:

Bras des hommes, étaux d'orgueil et de vertige  
Broyant terriblement nos corps vierges et frais,  
~~Voilà~~ des hommes, brasiers de crime et de folie,  
Gestes qui violez, bouches qui embrassez,  
~~Et vous, sœurs, rales et cais de notre âme avilie~~  
~~Et vous, orage rougeur des dents et des baisers;~~  
Sous l'orage rougeur des dents et des baisers;

Et vous, mains des hommes dont nous sommes les proies  
Dans la guerre et le sang, le meurtre et la terreur  
Et qui n'avez brûlé les murailles de Troie  
Que pour que nos yeux nus en reflètent l'horreur;  
Je vous hais, je vous hais, de m'avoir pris Hélène  
~~Et sa lèvre rose avante et son amour~~  
~~Dans votre étreinte sombre et votre rouge amour~~  
Et d'avoir fatigué de douleur et de haine,  
Ce cœur qui ~~se méprend~~ <sup>me repousse</sup> mais que j'aime toujours.  
<sup>va</sup> (Elle quitte la scène, violemment).

Hélène:

Comprenez-vous, Pollux, ~~mon~~ <sup>ma</sup> angoisse et ma crainte  
Et sous quel faix je vais rentrer en ma maison;  
O ~~toi~~ <sup>vous</sup>, l'ainé des miens, dont les conseils sans feinte  
Affermissaient jadis ma naissante raison,  
Des yeux fixés sur moi tout à coup me convoitent,  
La bouche qui m'approche est brûlante soudain,  
La simple main tendue est attirante et moite

J'ai mes qui ~~font~~ <sup>font</sup> de mes chairs asphix  
Sous l'orage rougeur des dents et des baisers

<sup>puis/aut</sup>  
~~le geste~~

Pour me donner sa ve & la puisie ardente

Et l'on dirait que les lèvres du vent ont faim  
En descendant, le soir, sur ma gorge qu'il frôle.  
Quand la foule m'entoure ou me suit pas à pas  
Je n'ose prononcer les plus simples paroles  
De peur qu'un sourd désir n'y réponde tout bas;  
Enfin, pour que mon sang même me soit contraire  
Voici tout à coup, les plus sombres ardeurs  
Ont affolé, brûlé et ravagé mon frère

~~Et qu'une Vierge, Electra, a meurt son cœur  
Et le dévot d'ait elle était l'après servante  
On l'immolait des mains que l'ai sacrifier  
On terrible beauté qui n'est plus qu'effrayante  
Et pleurs de yeux de deuil dans la nuit de ma chair.~~

Pollux:

Que ton âme, ma soeur, est donc déseparée!

Hélène:

Dire que j'espérais revivre, ici, en paix  
En revenant vers toi, douce et simple contrée  
Grèce natale où tout mon cœur me précédait!  
N'étais-tu pas pour moi, la pure et calme enfance  
Et tes fleuves, tes bois, ton ombre et ton soleil  
Ne me semblaient-ils point ligués pour ma défense  
Quand j'aurais eu besoin de force et de conseil.  
Mon âme était chantante en abordant tes rives,  
Mes pieds, mes mains, mon corps entier a tressailli  
Rien qu'à fouler ton sol rempli de sources vives  
De fleuves, sinueux et de torrents jaillis.  
Je suis ~~chez moi~~ <sup>ici</sup> depuis un jour et les blocs tombent  
Du haut du fronton d'or que mon rêve a construit.  
Oh! qui me rendra Troie et la rouge hécatombe  
Des guerriers s'engorgeant en luttant dans la nuit?  
Qui me rendra, de mer en mer, ma vie errante  
Et le lit parfumé d'affolantes odeurs  
Où ma coupable chair passait indifférente  
Sans cris passionnés, mais du moins sans horreur;  
Car c'est ici, dans ma patrie et dans ma race,

~~Chez une vierge & chez un frère, ici, chez eux,  
Que j'ai compris jusqu'au point d'aller l'aider  
Et le crime & l'effroi des amours monstrueux.~~

ceux  
d'ait

On l'immolait des mains que l'ai sacrifier  
On terrible beauté qui n'est plus qu'effrayante  
Et pleurs de yeux de deuil dans la nuit de ma chair

Superieur Cousin.  
19

*[Faint mirrored text from the reverse side of the page, including names like 'Hélène', 'Pollux', and 'Electra'.]*

*[Vertical handwritten notes in the left margin.]*

Et l'on dirait que les lèvres du vent ont l'air  
En descendant, le soir, sur sa gorge d'air frétille.  
Quand la foule m'entoure ou me suit par à pas  
Je n'ose prononcer les plus simples paroles  
De peur qu'un sourd désir n'y répond tout bas;  
Et pour que mon sang même ne soit contrasté  
Voici tout à coup, les plus sombres ardeurs  
Ont effolé, brûlé et lavé mon frère  
Et d'une vierge, Hécate, a rompu son cœur  
Car je jeter vers moi comme une flamme ardente;  
Oh! ces coups de destin toujours plus durs et plus  
Mieux mes pieds d'orgueil et mes cris d'épouvante  
Tronquent-ils donc ma chair, l'usage, le mort, toujours.

Pollux:  
Que ton âme, ma sœur, est donc désemparée!

Hélène:  
Dire que j'espérais revivre, ici, en paix  
En revenant vers toi, douce et simple contrée  
Grâce natale où tout mon cœur me précéderait!  
N'étais-tu pas pour moi, la pure et calme enfance  
Et tes fleuves, tes bois, ton ombre et ton soleil  
Ne me semblaient-ils point livrés pour ma défense  
Quand j'aurais eu besoin de force et de conseil.  
Mon âme était chantante en abordant tes rives,  
Mes pieds, mes mains, mon corps entier à tressaillir  
Rien qu'à fouler ton sol rempli de sources vives  
De fleuves sinueux et de torrents jaillir.  
Je suis chez moi depuis un jour et les blocs tombent  
Du haut du fronton d'or que mon rêve a construit.  
Oh! qui me rendra Troie et la tour de Néstor  
Des guerriers s'égorgeant en luttant dans la nuit?  
Qui me rendra, de mer en mer, ma vie errante  
Et le lit parfumé d'effluves odorés  
Où ma coupable chair passait indifférente  
Sans cris passionnés, mais du moins sans horreur;  
Car c'est toi, dans ma patrie et dans ma race  
Où une femme et non frère, que j'ai connu  
Un roi exilé de crime en l'épave amoncelée  
Des des monstres entre eux, s'en seraient abstenus.

Pollux:  
*Le vois*  
Certes, ma sœur, l'effroi, l'horreur et la surprise  
Ont dû mordre et troubler ton âme tour à tour;  
N'importe quand, le jour, la nuit, je t'autorise  
A demander chez moi et conseil et secours.  
Mais pourquoi Ménélas ne te vient-il en aide?

Hélène:  
Oh! qu'il ignore tout, même cet entretien:  
Il se fait vieux; il a souffert; sa force cède;  
Quand sa nef approcha des pays doriens  
Et que ses yeux mouillés regardaient ces montagnes  
Je me jurai de ne le plus troubler jamais.  
Je veux qu'un amour sûr désormais l'accompagne  
Et qu'il m'ignore, afin que sa vie ait la paix.  
C'est vous vers qui s'en vient dans la détresse, Hélène,  
Vous qui m'avez connue, et qui ne m'aimez pas.

Pollux:  
Certes, j'ai mes desseins: je sais quel chemin mène  
Jusques au but marqué vers où tendent mes pas;  
Néanmoins, ne crois pas que mon âme soit morte;  
Je ne puis regarder en silence tes yeux;  
Mais j'ai la volonté si allègrement forte  
Que tout mon cœur se tait, quand mon orgueil le veut.

Hélène:  
J'ai confiance en vous; d'ailleurs, en qui l'aurais-je?  
En qui puis-je l'avoir si vous m'abandonnez,  
Si les mots que j'entends ne sont que leurre et piège.  
Je vivrai loin de vous, sans vous importuner  
Sachant que votre bras garde ma solitude;  
J'ai trop d'orgueil encor pour me plaindre toujours  
Et vous ne saurez pas ma sombre lassitude  
D'avoir ployé, depuis vingt ans, sous tant d'amour

Scène 5.  
A cet instant, une foule entourant Ménélas et lui  
parlant, s'avance en tumulte sur la scène. *Il sortent de la salle de l'assemblée*

Un notable à Ménélas:  
Je vous assure, ô roi, qu'il ne se doutait guère

Combien étaient cruels les mots qu'il prononçait.

Un autre:

Il était comme en proie aux démentes colères  
Et les cris dans sa gorge enflaient et s'étouffaient.

Un autre:

Ceux qui sentaient leur cause à la sienne mêlée  
Avaient honte de tant d'exès?

Pollux (au Notable)

~~Quoi? Qu'y a-t-il?~~

*Qui? Qu'y a-t-il?*

Le Notable (à Pollux)

Castor vient d'insulter le roi dans l'assemblée:  
Ses cris soudains, ses cris rauques, hargneux et vils, ...  
Ses cris lâches ont éclaté comme un orage,  
J'ai vu son poing s'abattre et se relever droit  
Et rien n'a pu barrer le torrent de sa rage  
Ni la voix de nous tous, ni le calme du roi!

Ménélas

L'outrage de Castor n'a point troublé mon âme  
Et je ne permets pas que ces jours de bonheur  
Soient ravagés, par sa folie et par les flammes  
Qu'il recelait, comme un brasier, au fond du cœur.

Pollux:

O roi, votre bonté passe votre justice;  
Mais Castor est coupable et les temps ne sont plus  
Où j'excusais sa fougue et ses brusques caprices.

Ménélas:

Il est frère d'Hélène et frère de Pollux.

Pollux:

Certes, Leda nous enfanta tous trois et celle  
Qui mourut de mort rouge, à Mycènes, jadis.  
Mais seuls Hélène, et moi, fûmes conçus sous l'aile  
Du cygne éblouissant et pur qui descendit  
Du mont Olympe, un jour, pour féconder ma mère;  
C'est lui qui met en moi l'orgueil et le désir  
D'être toujours d'un zèle et d'un esprit sincères.  
Il m'a aidé à régner, il m'a aidé à obéir.

*Castor parait à son tour*

*Il apparaît dans le fond de la scène entouré de quelques gens  
tigres. Il parle rapidement et violemment, avec menace. Il  
s'agit de l'entraîner.*

*Ne le craignez pas; ils mentent tous, Hélène.  
Moi seul je dis ce que je dis, ce que je fais.  
Je ne suis qu'un domestique de chez eux dans les plaines  
Mais mon cœur est trop fier pour qu'il flatte jamais*

*Pollux*

*Castor! Castor!*

*Castor*

*Je vous laisse le soin mon père  
Vous m'avez dit les mots les plus durs  
Et je m'en souviens, votre adresse à forfaire  
Et lorsque l'heure est propice et que les rois sont vains  
(il quitte la scène violemment)  
Se parlant avec l'entraînement*

*Le rideau tombe*

*Pollux:  
Certes, au cœur, l'effroi, l'horreur et la surprise  
Ont de mort et de trouble et de trouble et de trouble  
M'importe quand, le jour, la nuit, je t'aborde  
A demander chez moi et conseil et secours.  
Mais pourquoi Ménélas ne te vient-il en aide?*

*Hélène:  
Où tu, si tu n'es tout, même cet entretien:  
Il se fait vieux; il a souffert; sa force cède;  
Quand se sont approchés des pays dorés  
Et que ses yeux mouillés regardaient ces montagnes  
Je ne jurai de ne le plus troubler jamais.  
Je veux qu'un amour, au désespoir, l'accablant  
Et qu'il m'ignore, afin que sa vie ait la paix.  
C'est vous vers qui, en vain, dans la détresse, Hélène,  
Vous qui m'avez connue, et qui ne m'aimez pas.*

*Pollux:  
Certes, j'ai mes devoirs; je suis quel chemin même  
L'usage au but m'entraîne; on tend vers son but;  
Ménémone, ne crois pas que mon âme soit morte;  
Je ne puis regarder en silence les yeux;  
Mais j'ai la volonté et l'aisance forte  
Que tout mon cœur se fait, quand mon orgueil le veut.*

*Hélène:  
L'âme confiante en vous; d'ailleurs, en qui l'entraîne-je?  
En qui puis-je avoir si vous m'abandonnez,  
Si les mots que j'entends ne sont que leurre et ruse,  
Je vivrai loin de vous, sans vous importuner  
Sachant que votre bras garde ma solitude;  
L'ai trop d'orgueil encore pour me plaindre toujours  
Et vous ne saurez pas me rendre lassitude  
D'avoir pleuré, depuis vingt ans, sous tant d'amour.*

*Scène 5.  
A cet instant, une foule entourant Ménélas et lui  
parlant, s'avance en foule sur la scène.  
Un notable à Ménélas:  
Je vous assure, ô roi, qu'il ne se doutait guère*

*Je l'aurais.  
Exemple. Castor n'a pu*

Castor n'a pu d'un poing ~~brusque~~ courber sa force  
Comme on plie un rameau jeune et clair dans les bois?  
Trop de fougue sauvage est captive en son torse;  
Jamais il n'a compris ni respecté les droits  
Et son coeur fut formé par son père Tyndare.

Ménélas:

Il apprendra la vie à son heure, à son tour,  
Et le malheur prodigue et le bonheur avare,  
Et les brusques sursauts de la haine à l'amour,  
Et pourquoi, simplement, je pardonne et j'oublie.

Hélène:

Je sais, hélas, combien Castor est dangereux  
Et quel vent bondissant souffle sur ses folies.  
Fassent les Dieux, ô roi, que son coeur ténébreux  
Laisse filtrer en lui votre douce lumière  
Et vous témoigne enfin, la crainte et le respect.  
Mais quel que soit l'obscur dessein de notre frère  
Cherchez à le savoir, Pollux.

Pollux:

~~Je le promets.~~

*Je le promets.*

Le Rideau tombe.

*Quand donc parviendra t'il à <sup>incliner</sup> ~~surmonter~~ sa force*

Combien étaient cruels les mots qu'il prononçait.  
Un autre:  
Il était comme en proie aux démentes colères  
Et les cris dans sa gorge enflaient et s'étouffaient.

Un autre:

Ceux qui sentaient leur cause à la sienne mêlée  
Avaient honte de tant d'exès?

Pollux (au Notable)

Le Notable (à Pollux)

Castor vient d'insulter le roi dans l'assemblée:  
Ses cris soubains, ses cris rauques, barreaux et vilis...  
Ses cris lâches ont éclaté comme un orage.  
L'air en son poing s'abattra et se relèvera droit  
Et rien n'a pu barrer le torrent de sa rage  
Ni la voix de nos rois, ni le calme du roi!

Ménélas:

L'outrage de Castor n'a point troublé mon âme.  
Et je ne permets pas que ces jours de bonheur  
Soient ravagés, par sa folie et par les flammes  
Qu'il recelait, comme un prêtre, au fond du coeur.

Pollux:

O roi, votre bonté passe votre justice:  
Mais Castor est coupable et les temps ne sont plus  
Où l'excusais sa fougue et ses brusques caprices.

Ménélas:

Il est frère d'Hélène et frère de Pollux.

Pollux:

Certes, beds nous enfants tous trois et celle  
Qui mourut de mort rouge, à Mycènes, jadis.  
Mais seule Hélène, et moi, fûmes conçus sous l'aile  
De cygne éblouissant et par qui descendit  
Du mont Olympe, un jour, pour féconder sa mère:  
C'est lui qui met en moi l'orgueil et le désir  
D'être toujours d'un rôle et d'un esprit sincères.  
Il m'aide à régner, il m'aide à obéir.

*Castor n'a pu à un point d'arriver courir sa force  
Comme on pise un rameau jeune et clair dans les bois,  
Trop de longue saignée est captive en son torse,  
Jamais il n'a compris ni respecté les droits  
Et son cœur fut formé par son père Tyndare.*

Ménélas:

Il apprendra la vie à son heure, à son tour,  
Et le malheur prodigue et le bonheur avare,  
Et les brusques surcuits de la haine à l'amour,  
Et pourquoï, simplement, je pardonne et j'oublie.

Hélène:

Je sais, hélas, combien Castor est dangereux  
Et quel vent bondissant soufflé sur ses folles.  
Fassent les Dieux, ô roi, que son cœur ténébreux  
Laisse filtrer en lui votre douce lumière  
Et vous témoina enfin, la crainte et le respect.  
Mais quel que soit l'obscur dessein de notre frère  
Cherchez à le savoir, Polix.

Polix:

Je le promets.

Le Rideau tombe.

*Opéra de l'Académie de la Comédie Française*

Castor:

Il me semble que vous avez une connaissance de  
quelque chose de tel que ce que j'ai dit  
à propos de la mort de votre père et de  
ce que vous avez dit à propos de la mort de  
votre père.

Ménélas:

Je ne sais rien de ce que vous dites, mais  
je suis sûr que vous avez une connaissance de  
quelque chose de tel que ce que j'ai dit  
à propos de la mort de votre père et de  
ce que vous avez dit à propos de la mort de  
votre père.

ACTE 3

Castor:

Il me semble que vous avez une connaissance de  
quelque chose de tel que ce que j'ai dit  
à propos de la mort de votre père et de  
ce que vous avez dit à propos de la mort de  
votre père.

Ménélas:

Je ne sais rien de ce que vous dites, mais  
je suis sûr que vous avez une connaissance de  
quelque chose de tel que ce que j'ai dit  
à propos de la mort de votre père et de  
ce que vous avez dit à propos de la mort de  
votre père.

Electre:

Et maintenant que vous savez tout comme moi,  
Quels souvenirs brûlants me frôlent de leur flamme  
Comprenez-vous mes nuits de terreur et d'effroi  
Et quels feux de folie enveloppent mon âme?

Ménélas:

Je sais depuis longtemps, je sais combien toujours  
Le meurtre est proche, hélas, quand un Atride passe  
Par les chemins de ses haines et ses amours.  
Mais toi, l'enfant, ta vie est pareille aux bonaces  
Qui divisent le cours des tempêtes en mer.  
Le sang que tu as vu par ruisseaux se répandre  
N'a pu souiller les purs miroirs de tes yeux clairs.  
Tu étais jeune, alors; tu ne dus rien comprendre  
A ces meurtres brutaux ensanglantant la nuit  
Et dont la rouge horreur effrayait la lumière  
Ton coeur ignora tout...

Electre:

Hélas! il a compris;  
Il sait que l'amour tue et ravage la terre  
Comme un fléau soudain, et que rien n'est plus fort  
Sous les cieus embrasés de volontés mauvaises  
Que le chant de sa vie, ou le cri de sa mort;  
Et puis, il sait aussi que les destins se plaisent  
En ces jours d'infortune à se jouer des rois  
Et que mentent les mots sur les lèvres humaines  
Et que Castor vous hait et qu'il veut à la fois  
Perdre le chef de Sparte et le maître d'Hélène.  
Mon coeur recèle en lui de violents secrets.

Ménélas:

Les gestes de Castor ne peuvent point atteindre  
Les hauteurs de ce front d'où je domine en paix;  
J'ai trop connu l'excès dans les périls, pour craindre  
Ici, chez moi, dans ma propre maison, celui  
~~Qui ne sait que dompter des chevaux dans la plaine...~~

*Qui se laisse emporter par les colères vaines.*

Electre:  
 Et maintenant que vous savez tout comme moi,  
 Quels souvenirs brûlants me brûlent de leur flamme  
 Comprenez-vous mes nuits de terreur et d'effroi  
 Et quels feux de folie enveloppent mon âme?

Ménélas:  
 Je sais depuis longtemps, je sais combien toujours  
 Le meurtre est proche, hélas, quand un Afride passe  
 Par les chemins de ses haines et ses amours.  
 Mais toi, l'enfant, ta vie est pareille aux bonces  
 Qui divalent le cours des tempêtes en mer.  
 Le sang que tu as vu par ruisseaux se répandre  
 N'a pu souiller les purs miroirs de tes yeux clairs.  
 Tu étais jeune, alors; tu ne dus rien comprendre  
 A ces meurtres brutaux ensablant la nuit  
 Et dont la rouge horreur effrayait la lumière  
 Ton cœur ignore tout...

Electre:  
 Hélas! il a compris;  
 Il sait que l'amour tue et ravage la terre  
 Comme un liéu soudain, et que rien n'est plus fort  
 Sous les cieux embrasés de volontés mauvaises  
 Que le chant de sa vie, ou le cri de sa mort;  
 Et puis, il sait aussi que les destins se plaisent  
 En ces jours d'infortune à se jouer des rois  
 Et que mentent les mots sur les lèvres humaines  
 Et que Castor vous hait et qu'il veut à la fois  
 Perdre le chef de Sparte et le maître d'Hélène.  
 Mon cœur recèle en lui de violents secrets.

Ménélas:  
 Les restes de Castor ne peuvent point atteindre  
 Les hauteurs de ce front d'où je domine en paix;  
 L'ai trop connu l'excès dans les péchés, pour craindre  
 Ici, chez moi, dans ma propre maison, celui  
 Qui ne sait que compter des cheveux dans sa piasne...

*qu'il trouble un instant*

Je ne veux point ~~qu'en vain, on trouble~~ mon esprit  
 Ni que le soupçon naisse en mon âme sereine;  
 Vois-tu, je n'ai jamais, tout au long de mes jours,  
 Gouté tant de bonheur qu'en ces heures profondes  
 Où j'ai pu m'assurer du regressif amour  
 De celle qui s'en vint vers moi du bout du monde.  
 Tu ne sauras jamais, enfant, comme elle endort  
 Au fond des coeurs calmés les soucis infertiles  
 Et comme sera douce, et ma vie et ma mort,  
 Sous ses yeux bienveillants et dans ses mains tranquilles.

Electre:  
 Pourtant, si ce bonheur que vous rêvez...  
 Ménélas (indulgent)  
 Tais-toi!  
 D'ailleurs, Pollux est là que l'on ne peut surprendre.  
 Il <sup>surveille</sup> domine son frère, et sert d'âme son roi.  
 As-tu vu quelle ardeur il a mise à défendre,  
 Mon souverain pouvoir que Castor outrageait?  
 Il sait, suivant le sort, régner ou se soumettre  
 Peut-être un jour, après ma mort, dans ce palais  
 Si mon geste le veut, marchera-t-il en maître...  
 Il pourra commander, puisqu'il sut obéir,  
 Puisque son coeur est clair et son âme loyale.  
 Tu vois donc que je puis sûrement m'endormir  
 Dans la paix des longs jours et des heures égales.

Electre:  
 Castor n'est violent, ni fatouche à demi  
 Bannissez-le de Sparte, éloignez-le d'Hélène.

Ménélas:  
 Pollux le contiendra, s'il est mon ennemi.

Electre:  
 O coeur trop indulgent qui ignorez la haine!  
 O confiance aveugle et insensée...

Ménélas: *survient*  
 Enfant....

Je ne veux point qu'en vain, on tremble mon esprit  
Ni que le soupçon naissse en mon âme serene;  
Vois-tu, je n'ai jamais, tout au long de mes jours,  
Gouté tant de bonheur qu'en ces heures profondes  
Où j'ai pu m'assurer du regressif amour  
De celle qui s'en vint vers moi du bout du monde.  
Tu ne sauras jamais, enfant, comme elle engort  
Au fond des coeurs calmes les soucis infertiles  
Et comme sera douce, et ma vie et ma mort,  
Sous ses yeux bienveillants et dans ses mains tranquilles.

Electre:  
Pourtant, si ce bonheur que vous rêvez...  
Ménélas; (indignant)  
Tais-toi!

D'ailleurs, Pollux est là que l'on ne peut surprendre.  
Il domine son frère, et sert d'armement son roi.  
As-tu vu quelle ardeur il a mise à défendre,  
Mon souverain pourvoir que Castor outrageait?  
Il sait, suivant le sort, régner ou se soumettre  
Peut-être un jour, après ma mort, dans ce palais  
Si mon geste le veut, marchera-t-il en maître...  
Il pourra commander, puisqu'il a su obéir,  
Puisque son coeur est clair et son âme loyale.  
Tu vois donc que je puis agréement m'endormir  
Dans la paix des longs jours et des heures égales.

Electre:  
Castor n'est violent, ni fatouche à demi  
Bannissez-le de Sparte, éloignez-le d'Hélène.

Ménélas:  
Pollux le contienda, s'il est mon ennemi.

Electre:  
O coeur trop indulgent qui ignores la haine!  
O confiance aveugle et insensée...

Ménélas: (sévère)  
Enfant...

Voici que le soir tombe avec la paix et l'ombre,  
Et les brises de la mer dans le jour étouffant;  
Veux-tu comme autrefois, gagner le coteau sombre  
Où je te menais voir se diviser au loin  
Les chemins qui s'en vont vers Argos et Thyrinthe?  
Tu pourras m'y redire encor ce qui te pécint,  
Et je pourrai sourire en écoutant tes craintes.

(à Pollux qui paraît)

Nous accompagnez-vous, Pollux, dans la forêt?

Pollux:

Je viens dire aux bergers que demain, ils ramènent  
Béliers, agneaux, brebis, des prés vers les marais  
Et qu'ils tondent, à l'aube, et qu'ils sèchent les laines,  
Et qu'ils parquent les boucs, avant le soir, là-bas.

Ménélas:

Adieu!

(Il prend avec Electre le sentier qui conduit  
vers la montagne)

Scène 2.

Pollux, Castor.

Je te cherchais.

Castor:

Je ne te cherchais guère,  
Et ce n'est point vers toi que se portaient mes pas.

Pollux:

Je sais que mes conseils te sont fiel et colère  
Et que tu hais en moi, celui qui sert le roi.

Castor:

Je vous hais tous. Mais lui, le roi, possède et garde  
Impunément, ici, dans son lit, sous son toit,  
Celle dont la splendeur fait mon âme hagarde.  
Je ne puis plus attendre et ma tête est en feu;  
Je me vois emporté par ma fièvre et ma rage,  
Par les bonds de mon coeur, par les cris de mes vœux,

Voici que le soir tombe avec la paix et l'ombre,  
Et les brises de la mer dans le jour étouffant;  
Vieux-tu comme autrefois, gagner le coque sombre  
Où je te menais voir se diviser au loin  
Les chemins qui s'en vont vers Argos et Thyris?  
Tu portes m'y redire encore ce qui te punit,  
Et je pourrai sourire en écoutant tes plaintes.  
(à Pollux qui paraît)  
Nous accompagnes-vous, Pollux, dans la forêt?

Pollux:

Je viens dire aux bergers que demain, ils ramèneront  
Béliers, agneaux, brebis, des prés vers les marais  
Et qu'ils tendent, à l'aube, et qu'ils séchent les laines,  
Et qu'ils parquent les bœufs, avant le soir, là-bas.

Ménélas:

(Il prend avec Électre le sentier qui conduit  
vers la montagne)

Scène 3.

Pollux, Gasteur.

Je te cherchais.

Gasteur:

Et ce n'est point vers toi que se portaient mes pas.  
Je ne te cherchais guère.

Pollux:

Je sais que mes conseils te sont fiers et colères  
Et que tu hais en moi, celui qui sert le roi.

Gasteur:

Je vous hais tous. Mais lui, le roi, possédé et garde  
Impunément, toi, dans son lit, sous son toit,  
Celle dont la splendeur fait mon âme hagarde.  
Je ne puis plus attendre et ma tête est en feu;  
Je me vois emportée par un fièvre et ma rage,  
Par les bonds de mon cœur, par les cris de mes vœux,

Comme par un terrible et despotique orage.  
Je suis hanté. Hélène est là, ici, partout,  
Je dévore sa chair en mes rêves voraces  
J'assiège ses flancs nus avec mes désirs fous...  
Et Ménélas me raille, et m'a volé ma place.  
J'ai mes desseins. Je sais qu'il est là haut. J'y vais.

Pollux (railleur)

Je n'ai même pas dû lui indiquer la route.

Scène 3.

Pollux, les bergers, Hélène, la foule.

Pollux (au chef des bergers qui survient.  
Les autres suivent).

Berger, tu mèneras demain vers le marais  
Où l'herbe neuve et compacte se broute  
Tout le troupeau,  
Tant les agneaux parqués que les chèvres nomades.-  
Et maintenant, pour changer de propos,  
Raconte-moi ce qu'on a dit, dans les bourgades,  
Du triomphal retour de Ménélas.

Le berger:

Sparte n'eut d'yeux que pour les yeux d'Hélène.  
Je sais des gens qui ont baisé la cendre vaine  
Où se posaient ses pas.  
Le roi est vieux, il est au bout de sa carrière;  
Certes, il revient d'Asie et rapporte du bien,  
Mais c'est vous qu'on regrette et c'est vous qu'on espère  
Bien qu'on n'en dise rien.

(Un silence.- Pollux semble écouter - le  
berger veut se retirer).

Excusez-moi, j'ai trop parlé, peut-être.

Pollux:

Non, non, j'ai le besoin de causer avec toi:  
Dis-moi, j'aime à connaître

(Il écoute et parle distraitement)

Si le bonheur changeant s'attarde sous ton toit,  
Et si les tiens  
Soignent ta maisonnée

Soignent la maison  
Et si les tiens  
Si le bonheur changeant s'attarde sous ton toit,  
Dis-moi, j'aime à connaître  
Non, non, j'ai le besoin de causer avec toi:  
Pollux:  
Excusez-moi, j'ai trop parlé, peut-être.  
(Un silence. - Pollux semble écouter - le  
berger veut se retirer.)  
Mais c'est vous qu'on regrette et c'est vous qu'on espère  
Certes, il revient d'Asie et rapporte du bien,  
Le roi est vieux, il est au bout de sa carrière;  
On se possédait pas.  
Je sais des gens qui ont baissé la cendre vaine  
Sparte n'eut d'yeux que pour les yeux d'Hélène.  
Le berger:  
Du triomphal retour de Ménélas.  
Raconte-moi ce qu'on a dit, dans les bourgades,  
Et maintenant, pour changer de propos,  
Tant les agneaux perdus que les chèvres nomades.  
Tout le troupeau,  
Où l'herbe neuve et compacte se prouve  
Berger, tu m'en diras demain vers le matin  
Les autres suivent.)  
Pollux (au chef des bergers qui survient.  
Pollux, les bergers, Hélène, la foule.  
Scène 3.

Et augmentent par leurs travaux, ton bien,  
De saison en saison, et d'année en année?  
(Il écoute)  
Le Berger:  
Seigneur, tant de sollicitude...  
(Pollux interrompant, fiévreux un peu)  
Les temps sont durs, la vie est rude  
Et les soins incessants qu'on donne à ses troupeaux  
Ne déjouent point toujours la perfidie  
Tortueuse des maladies.  
Quel est l'homme qui peut compter sur le repos  
Certain, profond, placide?  
Le Berger:  
Seigneur, quand vous régniez, on aimait à songer  
Que votre esprit fécond, souple et lucide  
Eloignait de nos murs et l'affre et le danger;  
Et l'on disait "Un dieu bienveillant l'accompagne".  
(Un berger vient de paraître, descendant  
du sentier de la montagne du fond et  
crie de loin)  
On a tué le roi, là-haut, dans la montagne!  
(Etonnement, on va vers lui, on l'entoure,  
on l'interroge).  
Pollux:  
Qui?  
Un berger:  
Quoi?  
Le berger (descendu de la montagne)  
Castor!  
La foule:  
O Ménélas!  
Un berger:  
Le Roi!  
(Tumulte - Hélène angoissée et sortant du  
palais, appuyée, fléchissante, au péristyle).  
Hélène:  
Quoi? quoi!

Ces foules, ces appels, ces pleurs ces cris...le Roi!  
Dites, vous qui savez, dites...dites...mon frère?

Pollux:

Hélas! combien, ma soeur, le sort nous est contraire  
Et quel terrible deuil se répand sur Hellas!

Hélène:

Mort?

Pollux:

Castor, notre frère, a tué Ménélas.

Hélène:

Dieux! Dieux!

Pollux:

O la sanglante et terrible surprise!  
Et comme en nos deux coeurs frappés, tous liens se brisent  
Qui rattachaient notre âme à cet homme dément.  
Je punirai ce crime avec acharnement;  
Je ferai taire en moi les cris de la nature;<sup>2</sup>  
J'en montrerai la rouge et noire forfaiture.<sup>1</sup>

Hélène:

Qu'on me mène, là-bas, où Ménélas est mort!

Le berger (qui annonça).

Quand je suis accouru, on ramenait son corps  
Du côté des vergers vers sa haute demeure;  
Vous l'y retrouverez, sur son lit, à cette heure.  
Son visage était calme, et ses yeux refermés.

Hélène:

O pauvre roi que je n'ai point assez aimé!  
(Hélène gagne le palais, soutenue  
et accablée).

Pollux (au berger):

Electre accompagnait Ménélas. Que fit-elle?

Le berger:

Je l'ai vue étancher la blessure mortelle;  
Une fixe lueur brillait dans ses yeux fous:

(Il écoute)

Le Berger:

(Pollux interrompant, flétri par un peu)

Les temps sont durs, la vie est rude  
Et les soins incessants qu'on donne à ses troupeaux  
Ne déjoignent point toujours la perfidie  
Tortueuse des maladies.  
C'est l'homme qui peut compter sur le repos  
Certain, profond, paisible?

Le Berger:

Seigneur, quand vous rêvez, on aime à songer  
Que votre esprit fécond, souple et lucide  
Éloignait de nos murs et l'affre et le danger;  
Et l'on disait "Un dieu surveillant l'accompagne".  
(Le berger vient de paraître, descendant  
du sentier de la montagne du fond et  
crie de loin)  
On a tué le roi, là-haut, dans la montagne!  
(Étonnement, on va vers lui, on l'entoure,  
on l'interroge).

Pollux:

Un berger:

Le berger (descendant de la montagne)

Castor!

La foule:

O Ménélas!

Un berger:

Le Roi!

(Transite - Hélène appuie, fléchissante, au péristyle).  
palais, appuie, fléchissante, au péristyle).

Hélène:

Quoi! quoi!

Une fixe leur brillait dans ses yeux  
 Et l'air vif étanchait la blessure mortelle;  
 Le berger:  
 Electre accompagnait Ménélas. Que fit-elle?  
 Pollux (au berger):  
 et accablée).  
 (Hélène dans le palais, soutenant  
 O pauvre roi que je n'ai point assez aimé!  
 Hélène)  
 Son visage était calme, et ses yeux fermés.  
 Vous l'y retrouverez, sur son lit, à cette heure.  
 Du côté des vergers vers sa haute demeure;  
 Quand je suis accouru, on ramenait son corps  
 Le berger (qui annonce).  
 Qu'on me mène, là-bas, où Ménélas est mort!  
 Hélène:  
 L'en montrerais la route et notre forlaine.  
 Je ferai taire en moi les cris de la nature;  
 Je punirai ce crime avec acharnement;  
 Qui rattachaient notre âme à cet homme dément.  
 Et comme en nos deux coeurs frappés, tous liens se brisent  
 O le sanglant et terrible surpris!  
 Pollux:  
 Dieux! Dieux!  
 Hélène:  
 Castor, notre frère, a tué Ménélas.  
 Pollux:  
 Mort?

Elle rampait autour du corps, sur ses genoux  
 Et sa plainte courait et s'exaltait dans l'ombre.  
 Soudain, elle a gagné <sup>de bas</sup> les grands bois sombres  
 Pour rejoindre Castor en leur dédale obscur.  
 Pollux:  
 Qu'on enlève les fleurs et les branches des murs;  
 Qu'on pleure abondamment une telle victime  
 Et que Sparte rejette avec horreur ce crime  
 D'un homme aveugle et dangereux que je bannis.  
 (La foule grossit, notables, laboureurs  
 femmes, enfants, mais sans bruit).  
 Tu n'as pu savourer, roi Ménélas, les fruits  
 Dont la paix diligente et ma loyauté franche  
 Avait chargé dans ton pays toutes les branches.  
 Tu étais juste et calme et sage, et ton renom  
 Brillait plus clair que l'orgueil d'or d'Agamemnon.  
 Ta main tenait un sceptre intact et ta puissance  
 Marchait d'accord, toujours, avec ta bienfaisance!  
 Tu revenais vainqueur, simplement, sans orgueil  
 Ne voulant rien, sinon qu'on oubliât les deuils  
 Et la multiple horreur des lointaines tueries  
 Et qu'on songeât à vivre heureux dans la patrie.  
 Ta voix, pour te venger, en mon coeur retentit.  
 (Soudain, en ce remous, un second berger  
 dévale de la montagne et crie à Pollux).  
 Le berger:(à Pollux)  
 O le nouveau malheur qui fait frémir la nuit!  
 Electre, qui suivait votre frère en sa course,  
 Tandis qu'il s'arrêtait pour boire au creux des sources  
 L'a frappé d'un coup <sup>sur</sup> net, et l'a tué.  
 Pollux:  
 Enfin!  
 Elle nous venge tous. Elle a compris soudain  
 En son âme superbe, ardente et meurtrière  
 Que je ne pouvais pas, moi-même, tuer un frère,  
 Elle a compris, vous dis-je, et frappé en mon nom.  
 (S'en allant vers Hélène).  
 Et ma soeur qui l'ignore, et pleure en sa maison.

Scène 4.

La foule, Pollux.

Un notable:

Voici Sparte qui se lamente encor,  
Après avoir souri à peine un jour entier,  
Depuis l'aurore.

Le berger (continuant son recit):

Castor fuyait par le hallier  
L'eau le tenta: la fièvre  
Brûlait ses lèvres;  
Il se pencha, il se mit à genoux  
Sur la terre dure;  
Quand tout à coup  
Avant même qu'il n'eût puisé l'eau pure,  
~~Le couteau~~ <sup>Le couteau</sup> se planta dans son dos, largement, ~~le couteau~~  
Un geste, un seul, avait tranché sa vie errante  
Son corps tombé resta sans mouvement  
Tandis qu'à ses côtés, soudain indifférente,  
L'étrange Electre regardait.

Un notable:

Les Dieux se sont servis de son audace  
Et de son coeur trop prompt à punir un forfait.

Le berger:

Aucun trouble secret ne contractait sa face  
Et son calme semblait à nous tous effrayant.

(Un repos).

Alors deux bûcherons qui rentraient à cette heure  
Ont enlevé le corps béant,  
Et l'ont couché dans leur demeure;  
Tandis que les bergers emportaient Ménélas.

Un notable:

Le roi ne comptait plus sur une ample carrière;  
Mais lui, Castor, que les plaines de l'Eurotas  
Nourrissaient de vaillance et de force guerrière!

Simonide:

Et maintenant que Ménélas n'est plus,  
Qu'Oreste a fui et que Pyrrhus charme Hermione,

Qui donc tiendra en son pouvoir Lacédémone?

(Cris nombreux).

Pollux, Pollux, Pollux! <sup>Assurément</sup> Sans hésiter! Pollux!

Simonide (poursuivant):

Je reconnais qu'il fut <sup>assez</sup> ~~durant~~ longtemps un maître  
Que Sparte a proclamé fidèle, habile et droit;  
Que son règne fini, il a su se soumettre  
Sans révolte, comme il convient, à l'ancien roi  
Qui revenait d'Asie et rapportait la gloire.  
Je sais qu'il aime Zeus et vénère Pallas,  
Qu'il est de conseil souple et d'aide méritoire  
Mais Castor est son frère et tua Ménélas.

Un berger:

Pollux jouit ici de l'estime unanime.

Simonide:

Qu'importe! il est du même sang que l'assassin  
Et l'intérêt toujours est la raison des crimes.  
Aucun de nous ne sait quels furent ses desseins  
Et s'il prenait Castor <sup>pur</sup> dupe ou pour complice.

Tous les bergers:

Fourbe! traître! Il calomnie! il ment! il ment!

Le notable: - Simonide:

Ne vous emportez pas: je parle sans malice,  
Mais je pense et je parle, avec discernement.

Un berger:

Vous détestez en nous, ceux que Pollux protège.

Un vigneron:

Vous voulez ranimer les querelles des bougs.

Un autre:

Vos mots cachent sous eux et l'embûche et le piège  
Et ~~si vous parlez bien, vous pensez à rebours.~~ <sup>le ressentiment. Sa classe en vot discours</sup>

Un notable (ami des bergers, à Simonide):

Votre ardeur ne vous sert qu'à réveiller les haines;  
A soupçonner Pollux, alors qu'il est absent

Et console dans ce palais en deuil, Hélène.

Euphoras:

Dussé-je à mon tour vous paraître offensant  
Je constate, depuis qu'Hélène est revenue  
Que le meurtre se lève, et rôde parmi nous.

De toutes parts:

Impie! impie! impie!

Euphoras (continuant):

Pas même de la voir <sup>Et que rien n'atténue,</sup>  
<sup>pleurer sur</sup> ~~se~~ son époux,  
La peur que j'ai de la sentir présente à Sparte.

Un berger:

Que celui-là qui parle ainsi soit rejeté  
Par tous et que sa femme et ses enfants partent  
Et s'exilent au loin en des lieux sans clarté.

Un jeune homme:

Pour elle, on combattit plus de dix ans à Troie;  
Aucun homme, jamais, n'y renia l'orgueil  
De provoquer la mort dont la vie est la proie.

Euphoras:

Nulle beauté ne vaut qu'un pays soit en deuil.

Tous:

Lâcheté! Lâcheté!

Euphoras:

Redoutez les familles  
Dont Hélène est la fleur et Tyndare le tronc,  
Et Pollux et Castor les sauvages ramilles.

Un berger:

Jamais, le fils de Zeus n'a subi tel affront!

Un autre (à Euphoras):

Que votre langue sèche et meure en votre bouche!

Un jeune homme (même geste que le berger)

Que chaque nuit, vos yeux se révoltent d'effroi!

*Simonide (appuyant Euphoras)*  
*Euphoras a raison: il devine dans l'ombre*  
*Nulle beauté cachée que vous ne voyez pas*  
*Un berger*  
*Mais voyez bien que l'effroi est dans son cœur*  
*Et la ville, c'est nous!*  
*Simonide*  
*Vous n'êtes que ses bras!*

*Handwritten notes in the left margin, including the name 'Simonide' and other illegible scribbles.*

Et console dans ce palais en deuil, Hélène.  
Euphoras:  
Dussé-je à mon tour vous paraître offensant  
Je constate, depuis qu'Hélène est revenue  
Que le meurtre se lève, et rôde parmi nous.  
De toutes parts:  
Impiel impiel impiel!  
Euphoras (continuant):  
Et que rien n'atténue,  
Pas même de la voir soumise à son époux,  
La peur que j'ai de la sentir présente à Sparte.  
Un berger:  
Que celui-là qui parle ainsi soit rejeté  
Par tous et que sa femme et ses enfants partent  
Et s'exilent au loin en des lieux sans clarté.  
Un jeune homme:  
Pour elle, on combattit plus de dix ans à Troie;  
Aucun homme, jamais, n'y renia l'orgueil  
De provoquer la mort dont la vie est la proie.  
Euphoras:  
Nul ne peut ne vaut qu'un pays soit en deuil.  
Tous:  
Lâcheté! lâcheté!  
Euphoras:  
Reboutez les familles  
Dont Hélène est la fleur et Tyndare le franc,  
Et Pollux et Castor les sauvages familles.  
Un berger:  
Jamais, le fils de Zeus n'a subi tel affront!  
Un autre (à Euphoras):  
Que votre langue sèche et meure en votre bouche!  
Un jeune homme:  
Que chaque nuit, vos yeux se réveillent d'effroi!

Un autre <sup>aucun</sup> ~~meur~~ geste  
Que plus de nous, avec vous, ne s'abouche.  
(A <sup>Cros, inutile.</sup> cet instant, Pollux sort du palais et  
s'arrête sur la terrasse. Quelques-uns se  
précipitent vers lui et un berger, le dési-  
gnant crie à tous):  
Le berger:  
Voici Pollux qui sera maître et sera roi!  
Pollux:  
(Après un grand silence, il s'adresse surtout à  
ceux qui l'ont combattu et forment un petit groupe  
à gauche du théâtre).  
J'ai entendu gronder vos querelles fatales  
Et voulu que ma soeur ne les entendît pas:  
Elle est seule à présent, et pleure Ménélas  
Loin de tout bruit, là bas, au fond de la grand'salle.  
Si je n'estimais pas, plus que ma gloire altière  
Le bien de Sparte et votre orgueil d'être avant tout  
Ceux dont on dit: "Ils sont riches, puissants, jaloux  
Des troupeaux de leurs prés et des fruits de leurs terres"  
Vos cris pourraient passer, sans émouvoir ma voix.  
Mais vous, dont le discours vers le blâme dévie  
Dites, quelqu'un a-t-il mieux employé sa vie  
Pour la grandeur de Sparte, et pour ses fils, que moi?  
J'appris, pour vous l'apprendre, à mieux tailler la vigne;  
Je vous aidai par mes conseils et mes deniers  
A défricher le sol propice aux citronniers  
Au long de l'Éurotas et de ses bords insignes.  
Le sol vous est soumis comme un cheval dompté.  
Partout autour des clos, s'épand l'eau salubre  
La fortune est à vous, féconde et tributaire  
Et Sparte - un bourg jadis - est, aujourd'hui, cité.  
Soyez ingrats - qu'importe! Elle est à moi, la joie  
D'avoir été utile, et de m'en souvenir,  
Afin d'être plus prompt encor à vous servir,  
Même vous dont la haine en cet instant tournoie  
Autour de mon front calme et de mes yeux sereins.

Simonide:  
Nul ne vous hait

Un autre:  
Que plus de nous, avec vous, ne s'abandonne.  
(A cet instant, Pollux sort du palais et s'arrête sur la terrasse. Quelques-uns se précipitent vers lui et un berger, le désignant crié à tous):  
Le berger:

Voici Pollux qui sera maître et sera roi!  
Pollux:  
(Après un grand silence, il s'adresse surtout à ceux qui l'ont combattu et forme un petit groupe à gauche du théâtre).

L'ai entendu gronder vos querelles fatales  
Et vous que ma soeur ne les entendit pas:  
Elle est seule à présent, et pleure Ménélas  
Loin de tout bruit, là bas, au fond de sa grande salle.  
Si je n'estimais pas, plus que ma gloire altière  
Le bien de Sparte et votre orgueil d'être avant tout  
Ceux dont on dit: "Ils sont riches, puissants jaloux  
Des troupeaux de leurs vœux et des fruits de leurs terres"  
Vos cris pourraient passer, sans ébranler sa voix.  
Mais vous, dont le discours vers la même dévotion  
Dites, qu'en un a-t-il mieux employé sa vie  
Pour la grandeur de Sparte, et pour ses fils, que moi?  
J'apprends, pour vous l'apprendre, à mieux tailler la vigne:  
Je vous ai dit par mes conseils et mes devoirs  
A défricher le sol propice aux citonniers  
Au long de l'écorce et de ses bords indigènes.  
Le sol vous est soumis comme un cheval dompté.  
Partout autour des cieux, s'épand l'air salubre  
La fortune est à vous, féconde et tributaire  
Et Sparte - un jour jadis - est, aujourd'hui, citée.  
Soyez ingrats - qu'importe! Elle est à moi, la joie  
D'avoir été utile, et de m'en souvenir.  
Allez d'être plus prompt encore à vous servir,  
Même vous dont la haine en cet instant tourne  
Autour de mon front calme et de mes yeux serènes.

Un berger (au notable):  
Alors, pourquoi l'amer reproche  
Surgissait-il et volait-il de proche en proche?

Un berger (au berger):  
Laissez parler Pollux, il apaise et convainc.

Le second notable opposant:  
Qu'il se défende!

Pollux:  
Hélas! je n'y suis point habile....  
Mais si parmi nous tous, était présent, Nestor,  
Certes, son esprit clair et sa langue mobile  
Rappelleraient lequel je fus en ces temps d'or  
Où je partis, poussé par lui, vers la Colchide.  
J'étais <sup>tout</sup> jeune, et sur la nef Argo, longtemps,  
Le grand vieillard se fit mon conseil et mon ~~enseignement~~ guide.  
J'appris alors son souple et net enseignement,  
Son zèle sans répit, et sa force sans haine,  
Je sais conduire un peuple aux routes du bonheur,  
Je suis le fils de Zeus et le frère d'Hélène  
Et Castor n'eut jamais notre sang dans son coeur.

Euphoras:  
Castor est mort, Hélène est seule dangereuse.

Pollux:  
Ne parlez point ainsi et dites-vous plutôt  
Que sans elle, la gloire et ses ailes fougueuses  
N'eussent touché au front la Grèce et ses héros.  
L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes  
Et pour grandir encor, il leur faut le danger.  
(Un silence).

*Amis, rappelez vous*  
Dites, avez-vous su, qu'à Troie, au long des portes,  
Quand le soir s'étendait sur les champs ravagés  
Et qu'Hélène marchait, seule, dans la lumière,  
Ceux qui la regardaient passer, du haut des tours,  
Disaient: "Que nous importe, et la mort et la guerre,  
Et la chute des corps sanglants sur le sol lourd  
Et le fracas entre eux et des chars et des armes,  
Puisque rien de plus beau sous le ciel n'a vécu  
Que la femme qui met en nos coeurs tant d'alarmes"?



Un berger (au berger) :  
Alors, pourquoi l'amer reproche  
Surpassait-il et volait-il de proche en proche?  
Un berger (au berger) :  
Laissez parler Pollux, il s'apaise et convainc.  
Le second notable opposant :  
Qu'il se défende!  
Pollux :  
Hélas! je n'y suis point habitué...  
Mais si parmi nous tous, était présent, Nestor,  
Certes, son esprit clair et sa langue mobile  
Rappelleraient lequel je fus en ces temps d'or  
Qu'il partit, poussé par lui, vers la Colchide.  
J'étais si jeune, et sur la nef Argo, longtemps,  
Le grand vieillard se fit mon conseil et mon éloquent guide.  
J'appris alors son soufre et son enseignement,  
Son zèle sans répit, et sa force sans haine,  
Je sais conduire un peuple aux routes du bonheur,  
Je suis le fils de Zeus et le frère d'Hélène  
Et Castor n'eut jamais notre sang dans son cœur.  
Euphoros :  
Castor est mort, Hélène est seule dangereuse.  
Pollux :  
Ne parlez point ainsi et d'heureux pitié!  
Que sans elle, la gloire et ses ailes s'envolent  
N'essent touché au front la Grèce et ses héros.  
L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes  
Et pour grandir encore, il leur faut le danger.  
(Un silence.)  
Dites, avez-vous vu, qu'à Troie, au long des portes,  
Quand le soir s'étendait sur les champs ravagés  
Et qu'Hélène marchait, seule, dans la lumière,  
Ceux qui la regardaient passer, du haut des tours,  
Disaient: "Que nous importe et la mort et la guerre,  
Et la chute des corps sautants sur le sol lourd  
Et le fracas entre eux et des chars et des armes,  
Puisque rien de plus beau sous le ciel n'a vécu  
Que la femme qui met en nos cœurs tant d'alarmes?"

Ils raisonnaient ainsi, et c'étaient des vaicus!  
Et ma soeur s'en allait sans ouïr leur louange,  
Et vous, vous les vainqueurs, vous osez l'outrager.  
(Personne plus ne parle, Pollux continue):  
Mais je veux oublier vos paroles étranges  
Et ne voir en vos cœurs qu'un émoi passager.  
(Tous l'acclament)  
Et maintenant, je sais qu'un mot eût pu suffire  
Pour nous mettre soudain, comme autrefois d'accord.  
Je dirai donc que Zeus, - mais pourquoi vous le dire -  
Que Zeus, mon père, a dès longtemps fixé mon sort,  
Et que j'entends sa voix, tout au fond de mon être;  
Il commande, j'écoute et suis sa volonté.  
Ce n'est pas moi, c'est lui qui dit: "Tu seras maître  
Et régneras dâment sur les peuples domptés".  
Je voudrais me soustraire au poids des diadèmes,  
Mais Zeus est tout-puissant et son ordre est précis;  
Et puisque j'obéis au Ciel, malgré moi-même,  
En me proclamant roi, obéissez aussi.  
(Acclamations, la toile tombe).

Vive Pollux!  
Zeus le nomme!  
Nous le nommons  
Le peuple l'aime!  
Et les Dieux l'aime!

A parole d'ont respire plus haut de l'Esprit  
Et du cœur de la Grèce hélas! le motif du roi  
Hélène est plus sacrée encore, purgé elle est venue  
Et que de tout les Dieux, et ne reste que moi!  
(une pause)

Et vous, vous les vainqueurs, vous osez l'outrager.  
Et ne sœur a'en allait sans offrir leur ionange,  
Ils raisonnent ainsi, et c'étaient des vaicurs!

(Personne plus ne parle, Polix continue):  
Mais je veux oublier vos paroles étranges  
Et ne voir en vos coeurs qu'un émoi passer.

(Tous l'accablent)  
Et maintenant, je sais qu'un mot est pu suffire  
Pour nous mettre soudain, comme autrefois d'accord.

Le dirai donc que Zeus, - mais pourquoi vous le dire -  
Que Zeus, mon père, a des longtemps fixé mon sort,

Et que j'entends sa voix, tout au fond de mon être:  
Il commande, j'écoute et suis sa volonté.

Ce n'est pas moi, c'est lui qui dit: "Tu seras maître  
Et régneras d'abord sur les peuples domptés."

Je voudrais me soustraire au poids des diadèmes,  
Mais Zeus est tout-puissant et son ordre est précis:

Et puisque j'obéis au ciel, malgré moi-même,  
En me proclamant roi, obéissez aussi.

(Acclamations, la toile tombe).

*Handwritten notes in the left margin, including "Polix" and "Zeus".*

*Handwritten notes and signatures in the lower left, including "Mr Polix" and "Mrs Polix".*

ACTE 1.

Un valet (sur le bord de la scène)  
Voilà!

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

ACTE 4.

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

ACTE 2.

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,  
Voilà, voilà, voilà, voilà, voilà, voilà,

A C T E 4.

Scène 1.

Hélène (sur le banc où elle était assise au  
1er acte)

Mes larmes, les dernières,  
Je te les donne à toi,  
O Ménélas, époux et roi  
Qu'à cette heure, recouvre et consume la terre!  
O Ménélas, époux et roi  
Je répands sur ta mort ma douleur solitaire  
Et tout ce qui me reste encor de sombre amour.  
Mon coeur, il s'est usé sur les routes du monde,  
Ma chair est devenue errante et inféconde,  
Mais tu fus oublieux et pardonnant toujours,  
Et tu rouvris ta couche à mon corps adultère.  
Mes larmes, les dernières  
Je te les donne à toi!  
J'aurais vécu tranquille et calme sous ton toit  
Dans le silence uni des heures monotones,  
J'aurais penché sur ton hiver, mes fleurs d'automne  
Et simplement, j'aurais aimé subir ta loi.  
O Ménélas, époux et roi!  
Me voici seule et pauvre, au seuil de ta demeure  
Où hier, ton coeur parla pour la dernière fois.  
Vois mes regards vaincus, vois mes beaux yeux qui pleurent,  
Entends le bruit, les bruits derniers que fait ma voix.  
Ils vont s'éteindre aussi dans l'ombre, sous la terre;  
O Ménélas, époux et roi,  
Avant de te rejoindre en la nuit funéraire  
Reçois ici, reçois  
Mes larmes, les dernières!

Scène 2.

Pollux, Hélène.

Pollux:

Je t'apporte, ma soeur, la joie et la victoire;  
Ton deuil va s'effacer sous les feux de ma gloire;

Scène 1.

Hélène (sur le banc où elle était assise au 1er acte)

Mes armes, les dernières,  
Je te les donne à toi,  
O Ménélas, époux et roi,  
Qu'à cette heure, reconquière et conserve la terre!  
O Ménélas, époux et roi,  
Le regard sur ta mort ma douleur solitaire  
Et tout ce qui me reste encore de sombre amour.  
Mon cœur, il s'est usé sur les routes du monde,  
Ma chair est devenue errante et inféconde,  
Mais tu fus obéissant et pardonnant toujours,  
Et tu revivras ta couche à mon corps agité.  
Mes armes, les dernières  
Je te les donne à toi!  
L'aurais-je vu tranquille et calme sous ton toit  
Dans le silence uni des heures monotones,  
L'aurais-je penché sur ton hiver, mes fleurs d'autonne  
Et simplement, l'aurais-je aimé sans la loi.  
O Ménélas, époux et roi!  
Me voici seule et pauvre, au sein de ta demeure  
Où hier, ton cœur parla pour la dernière fois.  
Vois mes regards vaincus, vois mes beaux yeux qui pleurent,  
Entends le bruit, les bruits derniers que fait ma voix.  
Ils vont s'éteindre aussi dans l'ombre, sous la terre;  
O Ménélas, époux et roi,  
Avant de te rejoindre en la nuit funéraire  
Reçois ici, reçois  
Mes armes, les dernières!

Scène 2.

Pollux, Hélène.

Pollux:

Ton deuil va s'effacer sous les feux de ma gloire;  
Je t'apporte, ma soeur, la joie et la victoire;

Tu ne cesseras point d'être reine un seul jour  
Et le peuple qu'on guide et qui sait tour à tour  
A chacun de ses rois que les destins désignent  
Donner sa confiance et son amour insignes,  
Tu maintiens sur le trône, et m'y range avec toi:  
Tu demeures la reine, et je deviens le roi.  
Ce pays où régna notre mère et Tyndare,  
Pour ses enfants divins tout à coup se déclare  
Et si les dieux, un jour, veulent, superbement,  
Que nous brûlions, tels deux astres au firmament  
Préparons-nous, tous deux en dominant la terre,  
A ce règne éternel dans l'ombre autoritaire.

Hélène:

O Ménélas! ton nom <sup>est</sup> semble oublié déjà!

Pollux:

Laissons, laissons les morts dormir. La vie est là  
Magnifique, soudaine, impatiente et belle;  
Elle te fut jusqu'aujourd'hui, rude et rebelle,  
Mais pour tout l'avenir, je te la dompterais...

Hélène:

Trop tard, trop tard!

Pollux:

Non, non, il n'est trop tard (aj)mais,  
La fortune se lève et suit mon char qui passe  
N'importe en quels chemins du frémissant espace:  
Mes plus vagues désirs deviennent de la chair  
Réelle, et l'air prennent corps, et se meuvent dans l'air.  
Je viens, et l'on m'écoute, et tous mes stratagèmes  
Que je les voile ou non, réussissent quand même;  
J'apaise, quand je veux, la haine ou la fureur,  
Et mes gestes distraits façonnent le bonheur.

Hélène:

O la folie humaine!

Pollux:

O la puissance vraie!  
L'orgueil est le froment; <sup>le desespoir</sup> le desespoir, l'ivraie;  
Dans Sparte, à l'Agora, tout le peuple t'attend  
Les yeux conquis, les bras levés, le cœur battant,

Les pères et les fils, les filles et les mères  
Jettent vers toi leurs cris, leurs vœux et leurs prières;  
Leur unanime ardeur m'a dépêché vers toi.  
Viens entendre l'amour qui halète en leur voix,  
Viens te brûler dans ton triomphe et dans leur âme;  
C'est moi qu'ils ont nommé, mais c'est toi qu'ils acclament.

Hélène:

Pourquoi connaître encor ce que j'ai trop connu?

Pollux:

La terre entière exulte et baise tes pieds nus  
Avec la bouche en feu de ses foules ardentes;  
Laisse apaiser enfin tes angoisses grondantes  
Renaiss: l'heure est unique et je me sens au cœur  
Tant de force assurée et de pouvoir vainqueur  
Qu'il n'est rien pour nous deux, au monde, que je craigne.  
Je tiens le sort en main: je suis maître et je règne.

Hélène:

Et que m'importe, à moi, que tu règles ou non  
Sur ce pays funeste et désolé sans nom  
Dont les eaux des torrents et les eaux des abîmes  
En vain déborderaient pour effacer ses crimes.  
Ma volonté est morte et ne tend plus à rien,  
Ton insolent bonheur me fait haïr le bien;  
Tout mon être est brisé jusqu'au fond de mon âme;  
Il n'est plus un orgueil, il n'est plus une flamme  
Dans mon sein dévasté, ni dans mes yeux déserts.

Pollux:

Tu mérites, ma soeur, ta peine et tes revers.  
Quand hier tu m'implorais et que tremblait ton âme  
Au bondissant assaut de deux amours infâmes,  
Je surprénais en toi, debout, malgré les deuils  
La fermeté, l'ardeur, la révolte et l'orgueil  
Et je te promettais mon secours et mon aide;  
Aujourd'hui, sans raison, soudain, ta force cède,  
Tu ne demandes plus mon fraternel appui;  
Tu vas comme une aveugle au devant de ta nuit;  
Plus un cri de fierté ne sonne en ta poitrine;  
Ta beauté se prépare à n'être que ruine;

Et tout celà t'arrive, et tout celà se fait  
Parce qu'un homme est mort que tu n'aimais jamais.

Hélène:

L'aimer! Je faisais mieux, je lui vouais ma vie.  
Un zèle, une tendresse intime, inassouvie  
Encor, et que jamais je n'avais découverts  
Aux replis de ce coeur que foula l'univers,  
Renouvelaient pour moi jusques au fond, mon être.  
Le roi était heureux, rien qu'à me voir paraître,  
A me sentir, le soir, assise auprès de lui.  
J'étais le feu paisible incliné sur sa nuit,  
Et certes, il me sentait tout entière fidèle  
Tant ma main était calme et presque maternelle.  
~~Non, tu ne peux comprendre, hélas! comme sa mort~~  
~~A tué, dans mon âme et tué dans mon corps,~~  
~~Jusqu'au dernier ferment de la dernière sève,~~  
~~Jusqu'au dernier ferment de la dernière sève,~~

Pollux:

Adieu! tu es vaincue et je ne tente plus  
De hausser jusqu'au mien ton front irrésolu;  
Tu n'es plus rien au monde, et tu n'es plus Hélène,  
Je sépare d'un coup ta fortune incertaine  
De la mienne, trop belle, et qui court le danger  
En s'attardant ici, de choir ou de changer:  
Le malheur est fatal à celui qui l'approche.  
Dans l'orage et le vent, la <sup>voûte</sup> propre s'effiloche:  
J'ai peur de ta présence. Adieu! Adieu!

Hélène:

Val

Scène 3.

Electre, (qui débouche sur la scène lentement et  
comme lassée) Hélène.

Hélène:

Toi!

Electre:

J'erre depuis hier soir, seule, dans l'ombre blême

L'ère depuis hier soir, seule, dans l'ombre pâle

Electre:

Toi!

Hélène:

Electre, (qui déboîte sur la scène lentement et comme lassée) Hélène.

Scène 3.

Val

Hélène:

J'ai peur de ta présence. Adieu! Adieu!

Dans l'orage et le vent, la propre s'effiloche:

Le malheur est fatal à celui qui l'approche.

En s'attendant ici, de choir ou de changer:

De la mièvre, trop belle, et qui court le danger

Je sépare d'un coup ta fortune incertaine

Tu n'es plus rien au monde, et tu n'es plus Hélène,

De passer jusqu'au sein ton front irrésolu;

Adieu! tu es vaincue et je ne tente plus

Polix:

Jusqu'au dernier ferment de la dernière séve.

A t'en, dans mon âme et dans mon corps

Non, tu ne peux comprendre, hélas! comme sa mort

Tant ma main était calme et presque maternelle.

Et certes, il me sentait tout entière fidèle

L'étais la fen paisible inclinée sur sa nuit,

A me sentir, le soir, assise auprès de lui.

Le roi était heureux, rien qu'à me voir paraître,

Renouvelaient pour moi jusques au fond, mon être.

Aux repis de ce cœur que font les univers,

Encor, et que jamais je n'avais découverte

Un âme, une tendresse intime, inconnue

L'aimeri je faisais mieux, je lui voulais ma vie.

Hélène:

Parce qu'un homme est mort que tu n'aimais jamais.

Et tout cela t'arrive, et tout cela se fait

Qu'auriez-vous fait? Hélène: (à Hélène directement)

Hélène:

Hélas!

Electre:

Son sang coula sur moi, Sur ma main qui tâchait de fermer sa blessure; Je regardais ses yeux qui entendaient ma voix Crier ma plainte aux Dieux sous la sombre ramure. Hélas! que n'étiez-vous, Hélène, auprès de nous

(à Hélène directement)

Sans reculer devant l'aspect de ta faiblesse. Et qu'on assassinait lâchement, à l'écart, O cœur fait de bonté, de paix et de sagesse - Qui m'as armée et soutenue - o grand vieillard! C'est toi qui vers Castor as dirigé mes pas, D'un coup, la bouche close et morne et sans paroles. Et tu t'es affaissé entre mes tristes bras, Sous mes regards à moi, ta nièce, une Atride... On t'a frappé, sous mes regards, dans la forêt, O roi! on t'a frappé lorsque j'étais ton guide, Et que, traîtreusement, sa mort se préparait. Que les désirs montaient vers vous dans sa demeure Lui seul qui vous fut tendre et pardonnant, tandis C'est Ménélas lui seul, lui seul que vos yeux pleurent,

Electre:

Comme l'étaient, les tiens, à Mycènes, jadis. Tu es en même temps la justice et le crime La jalouse fureur qui te porte à m'aimer; Que pour noyer dans le sang frais de ta victime Tu ne tuas l'un d'eux, hélas! que pour calmer, Tu vengeas mon époux en immolant mon frère.

Hélène:

Et sur mon front, passer quelques heures de paix. Je sens tomber enfin ma haine héréditaire Ce cœur sauvage et noir qui vers la mort hurlait; Je ne retrouve plus dans le fond de moi-même A travers la forêt, par des chemins étroits;

A travers la forêt, par des chemins étroits;  
Je ne retrouve plus dans le fond de moi-même  
Ce cœur sauvage et noir qui vers la mort hurlait;  
Je sens tomber enfin ma haine héréditaire  
Et sur mon front, passer quelques heures de paix.

Hélène:

Tu vengeras mon époux en immolant mon frère.  
Tu ne tues l'un d'eux, hélas! que pour calmer  
Que pour noyer dans le sang frais de ta victime  
La jalouse fureur qui te porte à m'aimer;  
Tu es en même temps la Justice et le crime  
Comme l'étaient, les tiens, à Mycènes, Jadis.

Electre:

C'est Ménélas lui seul, lui seul que vos yeux pleurent,  
Lui seul qui vous fut tendre et pardonnant, tandis  
Que les dévils montaient vers vous dans sa demeure  
Et que, traîtreusement, sa mort se préparait.  
O roi! on t'a frappé lorsque j'étais ton guide,  
On t'a frappé, sans mes regards, dans la forêt,  
Sans mes regards à moi, ta nièce, une Atride...  
Et tu t'es assis entre mes tristes bras,  
D'un coup, la bouche close et morte et sans paroles.  
C'est toi qui vers Castor as dirigé mes pas,  
Quand la brusque vengeance emplit ma tête folle,  
Qui m'as armée et soutenue - o grand vieillard!  
O cœur fait de bonté, de paix et de sagesse -  
Et qu'on assassinait lâchement, à l'écart,  
Sans reculer devant l'aspect de ta faiblesse.

(à Hélène directement)

Qu'arriverez-vous faire?

Hélène:

Hélène!

Electre:

Sur ma main qui tâchait de fermer sa blessure;  
Je regardais ses yeux qui entendaient ma voix  
Crier sa plainte aux Dieux sous la sombre ramure.  
Hélène! que n'étiez-vous, Hélène, auprès de nous

Ou que n'entendiez-vous, d'ici, mon cri sauvage  
Avant que Ménélas mon roi et votre époux  
Eût raidi dans la mort les traits de son visage.  
Son corps, je le sentis bientôt se refroidir.  
J'aurais voulu donner et ma vie, et mon âme,  
Pour rappeler vers lui ses jours prêts à s'enfuir,  
Mais je n'avais hélas, que mon souffle de femme  
Qui n'a pu réchauffer son grand torse fendu.

Hélène:

O douleur qui ravage! O vengeance qui brûle!

Electre:

Depuis que j'ai frappé, mon cœur s'est détendu  
Et le calme est tombé avec le crépuscule  
Comme un large repos sur mon être éperdu.  
J'ai vu la vaste nuit dont les astres fourmillent  
Sans peur, darder vers moi ses regards acérés,  
J'ai songé au destin de ma rouge famille  
Et lasse, avec bonheur, j'ai longuement pleuré.  
Tant de forfaits! tant de bourreaux! tant de victimes!  
Tant de sang répandu à travers les chemins  
Et le plus ancien meurtre et le dernier des crimes  
Qui semblaient réunis, à cette heure, en ma main;  
Et ma vague raison, et mon esprit nocturne  
Flottaient sur tant d'horreur et ne comprenaient pas,  
Et toujours mes longs pleurs, comme échappés d'une urne  
S'écoulaient de mes yeux et tombaient sur mes pas.  
(Elle s'est assise, Hélène s'est placée  
auprès d'elle).

Hélène:

Hélas! mon âme aussi est trouble et indécise;  
Moi, j'ai subi le mal, comme toi, tu l'as fait;  
Et néanmoins, je reste à tes côtés assise  
Et je trouve en tes pleurs, je ne sais quel attrait.  
O ces flux et reflux de maux qui nous submergent,  
O l'air de ces temps noirs brûlant comme un venin!  
Oh! tout ce sang versé sous tes regards de vierge  
Pour qu'à leur tour, s'y habituent tes pauvres mains.  
Nous venons de si loin, du fond de nos ténèbres,  
L'une vers l'autre, et, lentement, nous confondons  
Nos détresses, nos cris, et nos regrets funèbres

On que n'entendiez-vous, d'ici, mon cri sauvage  
Avant que Héléne mon roi et votre époux  
Ait raidi dans la mort les traits de son visage.  
Son corps, je le sentis bientôt se refroidir.  
L'aurais voulu donner et sa vie, et son âme,  
Pour rappeler vers lui ses jours prêts à s'enfuir.  
Mais je n'avais hélas, que mon souffle de femme  
Qui n'a pu réchauffer son grand corps tendu.

Héléne:

O douleur qui ravages! O vengeance qui brûles!

Electre:

Depuis que j'ai frappé, mon coeur s'est défendu  
Et le calme est tombé avec le crépuscule  
Comme un large repos sur mon être éperdu.  
J'ai vu la vaste nuit dont les astres fourmillent  
Sans peur, garder vers moi ses regards acérés,  
L'ai songé au destin de ma rouge famille  
Et lassée, avec bonheur, j'ai longuement pleuré.  
Tant de forçats! tant de pourreaux! tant de victimes!  
Tant de sang répandu à travers les chemins  
Et le plus ancien meurtre et le dernier des crimes  
Qui semblaient réunis, à cette heure, en ma main;  
Et ma vague raison, et mon esprit nocturne  
Flottaient sur tant d'horreur et ne comprenant pas,  
Et toujours mes larmes, comme échappées d'une urne  
S'écoulaient de mes yeux et tombaient sur mes pas.  
(Elle s'assoit, Héléne s'est placée  
auprès d'elle.)

Héléne:

Hélas! mon âme aussi est troublée et indécise;  
Moi, j'ai subi le mal, comme toi, tu l'as fait;  
Et néanmoins, je reste à tes côtés assise  
Et je trouve en tes pleurs, je ne sais quel attrait.  
O ces flux et reflux de maux qui nous submergent,  
O l'air de ces temps noirs brillant comme un venin!  
Où tout ce sang versé sous tes regards de vierge  
Pour qu'à leur tour, s'y habitent tes parures mains,  
Nous venons de si loin, du fond de nos ténèbres,  
L'une vers l'autre, et, lentement, nous confondons  
Nos détresses, nos cris, et nos regrets lénés

N'osant nous dire encor que nous nous pardonnons.  
Je t'ai connue enfant, chez ma soeur, ta mère,  
Tes yeux tristes luisaient sous ton grand front pâli.  
Un soir, que tu pleurais déjà sur tes chimères  
On t'apporta chez moi pour dormir en mon lit,  
Je pris tes mains, je caressai ta chevelure,  
Et tu t'es endormie en écoutant ma voix,  
Comme un beau fruit d'été, sous la ramure obscure.

(Depuis q.q. instants, Héléne, comme sans le  
savoir, a caressé les cheveux d'Electre).

Electre:

Prenez garde! prends garde, Héléne épargne-toi!  
La furie en mon coeur n'est jamais qu'endormie  
Oh! tes mains sur mon front! tes mains sur mes cheveux!  
Oh! ton souffle soudain sur ma chair ennemie  
Et tes doigts, et tes bras, et ton corps, et tes yeux!

Héléne (qui s'est levée)

Oh! <sup>les</sup> quels bonds de ton coeur, à travers sa misère!

Electre (égarée):

Hélène! Hélène!

Héléne (qui s'est reprise):

Eloigne-toi! Séparons-nous!

Le moindre instant de paix m'est refusé sur terre,  
Il n'est plus que la mort qui nous convienne à tous.

Electre:

Hélène!

Héléne:

Hélas! je m'oubliais à être bonne  
Mais rien ne me m'est permis, pas même le pardon!  
Tous les malheurs humains en mon être résonnent  
Et se heurtent entre eux, sans en trouver le fond.  
Et se heurtent entre eux, sans en trouver le fond.  
O mon sort douloureux! O ton âme effrénée!  
Séparons-nous sans pleurs, éloignons-nous sans bruit  
Et poursuivant toutes les deux nos destinées,  
Achevons de mourir, n'importe où, dans la nuit.

Scène 4.

Hélène, Zeus.

Hélène gagne le haut de la terrasse.  
Electre n'osant la suivre, continue  
à errer en silence autour de la demeure de Ménélas et finit par disparaître.

Hélène (seule sur la terrasse)

O nuit du calme empire, où Diane, la chaste,  
Pose ses pieds d'argent, parmi les gazons froids,  
Nuit de funèbre et pâle et glacial arroi  
Dont se parent l'azur des mers et des cieux vastes,  
Nuit de silence clair et de sombre beauté,  
Nuit de Dieux voyageurs, nuit de lueurs et d'astres  
Qui seule entends tomber les blocs de mon désastre  
Engloutis-moi en ta dure stérilité!  
Je n'en puis plus: je suis comme à bout de moi-même,  
Je ne distingue plus si je hais ou si j'aime,  
Je suis la cendre vaine après l'embrasement,  
Je viens à toi, foulée et morte infiniment.  
Je t'apporte l'escès de ma peine allouvie  
Et ne demande plus qu'abandonner la vie  
Comme mes longs vêtements quittent mon corps, le soir.

(A l'avant-plan, deux bergers se sont glissés  
et causent en désignant le bois).

1-er berger:

Je te dis que le bois était remué d'ombre;  
Que des regards, là bas, s'illuminaient sans nombre  
Si tu n'as vu les satyres, viens donc les voir.

2-e berger:

J'ai peur.

1-r berger:

Ne crains donc rien: ils me connaissent,  
Ils sont <sup>faciles</sup> lasifs mais bienveillants; je les engraisse  
Avec le lait de mes chèvres... Ecoute... écoute...

(On entend de vagues bruits de feuilles  
et de voix).

2-e pâtre:

C'est le cahot d'un char, quelque part, sur la route.

1-e pâtre:

Ce sont leurs voix folles, te dis-je, ils vont parler;  
C'est à nous deux qu'il appartient de démêler  
Ce que, ce soir, les bois touffus disent aux plaines.

Les satyres:

Toi qui t'en vins du côté de l'Asie, Hélène,  
Lourde d'amour souffert et de sanglots captifs,  
C'est nous, c'est nous, c'est nous, les satyres furtifs  
Qui t'appelons, ce soir, en nos cris de folie;  
La terre est molle et chaude et les arbres feuillus  
Tout s'efface dans l'ombre et la nature oubliée,  
Et parmi nous, ton coeur ne se souviendra plus.

2-e berger:

O prodige!

1-r berger:

Tais-toi!

(Hélène se penche du côté d'où vient le bruit).

Les satyres:

*l'étreinte  
des bras*  
Nous sommes la démence  
Et le frisson du vent ~~passant dans les~~ *qui s'accouple au* bois toux;  
Velue est notre chair, et le désir immense  
Danse, se tord et bat la terre en nos pieds fous;  
L'herbe, le sol, le mont et les combes profondes  
Et les halliers troués de soudaines lueurs,  
C'est nous-mêmes quand nous aimons: notre sueur  
Lascive et bestiale est la sève du monde.

Hélène:

Dieux! Dieux!

1-r berger:

Hé bien?

2-e berger:

J'entends confusément,

Mais je ne comprends pas.

Scène 4.

Hélène, Zeus.

Hélène gâche le haut de la terrasse.  
Électre n'osant la suivre, continue  
à errer en silence autour de la de-  
meure de Ménélès et finit par dis-  
paraitre.

Hélène (seule sur la terrasse)

O nuit du calme empire, où Diane, la chaste,  
pose ses pieds d'argent, parmi les gazons froids,  
Nuit de lune et de pâle et glaciale ardeur  
Dont se parent l'azur des mers et des cieux vastes,  
Nuit de silence clair et de sombres beautés,  
Nuit de Dieux voyageurs, nuit de lueurs et d'astres  
Qui seule entends tomber les blocs de mon désastre  
Encourte-moi en ta dure stérilité!

Je n'en puis plus: je suis comme à bout de moi-même,  
Je ne distingue plus si je suis ou si j'aime,  
Je suis la cendre vaine après l'embrasement,  
Je viens à toi, folle et morte infiniment.

Je t'apporte l'écume de ma peine aléatoire  
Et ne demande plus qu'à abandonner la vie  
Comme mes longs vêtements quittent mon corps, le soir.

(A l'avant-plan, deux bergers se sont glissés  
et causent en désignant le bois).

1-er berger:

Je te dis que le bois était rempli d'ombres;  
Que des regards, là bas, s'illuminaient sans nombre  
Si tu n'as vu les satyres, viens donc les voir.

2-e berger:

J'ai peur.

1-r berger:

Ne crains donc rien: ils ne connaissent  
Ils sont lâches mais bienveillants: je les entraisse  
Avec le lait de mes chèvres... Écoute...  
On entend de vagues bruits de feuilles  
et de voix).

1-r berger:

Mais ils crient vers Hélène;  
Les feuillages remuent tout au long de la plaine,  
Et l'air, lourd de parfums n'est que frémissement.  
Ecoute encor. Je vois luire l'eau des rivières  
Là bas, dans l'ombre, et les Nafades vont parler.

Une nafade:

Hélène, ô toi qui vis et respirez sur terre,  
Dans un corps plus brillant que le ciel étoilé,  
Nos grottes de lumière et nos flots translucides  
Te feront un palais bougeant de bijoux clairs.  
L'amour est souple et doux entre nos bras liquides  
Et de longs baisers d'or glisseront sur ta chair.

Hélène:

Oh! ne plus voir, ne plus toucher, ne plus entendre!

*O Dieux qu'ai-je donc fait aux fleuves et aux bois  
Pour que l'eau s'écoule en des boues meandrées  
M'angoisse tout à coup et se fâche vers moi?*

1-r berger (il gagne, avec son compagnon  
le fond de la scène)

Regarde au loin, là bas, où s'incurve le stade:  
Des bacchantes en feu y courent sur les monts;  
Ecoute, écoute encor.

Une bacchante:

Nous sommes les Thyades  
Et nos corps sont <sup>de</sup> flamme, Hélène, et nous t'aimons;  
L'ombre comme un vin noir nous enivre et nous brûle  
Et nos danses, la nuit, font trembler les forêts.  
Les rocs parlent et nous disent, au crépuscule,  
Quand ils te voient passer, leur songe et leurs secrets;  
Et les rocs et le sol et les poussières mêmes

*Sentent courir en eux des frissons inconnus  
Et même le caillou s'ennuie bressalle et t'aime  
Quand tu marches l'effleure avec tes talons nus*

Hélène:

Je veux mourir, mourir, mourir et disparaître!  
Où désormais marcher, où désormais dormir,  
Où respirer encor sans que souffre mon être  
Et qu'il sente soudain toute sa chair frémir!

*pour l'histoire  
de  
le caillou s'ennuie bressalle et t'aime*

2-e pâtre:

O'est le cahot d'un char, ouïe part, sur la route.

1-r pâtre:

Ce sont leurs voix folles, te dis-je, ils vont parler:  
C'est à nous deux qu'il appartient de gémeier  
Ce que, ce soir, les bois toutes disent aux saines.

Les satyres:

Toi qui t'en vins du côté de l'Asie, Hélène,  
Lourde d'amour soufflet et de sanglots capitifs,  
C'est nous, c'est nous, c'est nous, les satyres furtils  
Qui t'espérons, ce soir, en nos cris de folie;  
La terre est molle et chaude et les autres feuilles  
Tout s'efface dans l'ombre et la nature oublie,  
Et parmi nous, ton cœur ne se souviendra plus.

2-e berger:

O prodige!

1-r berger:

Fais-toi!

(Hélène se penche du côté d'où vient le bruit.)

Les satyres:

Nous sommes la démente  
Et le frisson du vent passant dans les bois fous;  
Veine est notre chair, et le désir immense  
Danse, se tord et bat la terre en nos pieds fous;  
L'herpe, le sol, le mont et les compes profondes  
Et les haliers troués de soudaines lueurs,  
C'est nous-mêmes quand nous aimons: notre amour  
Passive et bestiale est la sève du monde.

Hélène:

Dieux! Dieux!

1-r berger:

Hé bien?

2-e berger:

J'entends confusément.

Mais je ne comprends pas.

1-1-berger:

Mais ils crient vers Hélène:  
Les feuilles remuent tout au long de la plaine,  
Et l'air, lourd de parfums n'est que frémissant.  
Ecoute encore. Je vois luire l'eau des rivières  
Là bas, dans l'ombre, et les Nixides vont parler.

Une naïade:

Hélène, ô toi qui vis et respirez sur terre,  
Dans un corps plus brillant que le ciel étoilé,  
Nos grottes de lumière et nos flots translucides  
Te feront un palais boudesant de joyeux clairs.  
L'amour est souple et doux entre nos bras liquides  
Et de longs baisers d'or glisseront sur ta chair.

Hélène:

Où ne plus voir, ne plus toucher, ne plus entendre!  
O Dieux! qu'at-je donc fait aux années et aux bois  
Pour que l'herbe et ses fleurs, et l'eau et ses murmures,  
Tout me trouble et m'angoisse et m'assaille à la fois?  
1-1-berger (il s'agenouille, avec son compagnon  
le fond de la scène)

Regarde au loin, là bas, où s'incurve le stade:  
Des bacchantes au feu y courent sur les monts;  
Ecoute, écoute encore.

Une bacchante:

Nous sommes les Thyades  
Et nos corps sont en flamme, Hélène, et nous t'aimons;  
L'ombre comme un vin noir nous enivre et nous brûle  
Et nos danses, la nuit, font trembler les forêts.  
Les rocs parlent et nous disent, au crépuscule,  
Quand ils te voient passer, leur sonde et leurs secrets;  
Et les rocs et le sol et les boussières mêmes  
S'émeuvent devant toi, de frissons inconnus.  
Même, il n'est pas jusqu'aux dieux qui ne t'aiment  
Quand ton pied les effleure avec ses talons nus.

Hélène:

Je veux mourir, mourir, mourir et disparaître!  
Où désormais marcher, où désormais dormir,  
Où respirer encore sans que souffle mon être  
Et qu'il sente soudain toute sa chair frémir!

Retirez-vous de moi, brises, souffles, haleines,  
Lèvres fraîches des eaux, feuilles des bois mouvants  
Aubes, midis, et soirs, et toi, lumière!

Un satyre:

Hélène!

Hélène:

Et toi, ombre des monts, et vous, gestes des vents,  
Et vous, regards aigus qui brillez dans les pierres.

Naïades:

Hélène! Hélène!

Hélène:

O misère de tout mon corps!  
O larmes de mes yeux dans la vaine paupière!  
L'espace entier me tient et m'affole et me mord!

Une bacchante:

Hélène! Hélène! Hélène!

Hélène:

O l'impossible asile!

La terre en mon tombeau ne sera-t-elle pas  
Celle qui recelant mon corps froid et docile  
Incendiera ma chair raidie entre ses bras?  
O Zeus! roi de l'éther subtil, force du monde,  
Voici mes bras tendus vers vous, voici mes vœux:  
J'ai l'horreur de la terre effrayante et profonde,  
J'y crains encor l'amour et sa douleur en feu,  
Et puisque désormais, plus rien ne m'est refuge,  
Ni sous le ciel ouvert, ni dans le sol béant,  
Anéantis mon être entier, ô toi qui juges,  
Je repousse la mort et j'ai veu le néant.

(Une grande lueur se fait, tombant des frises,  
au devant de la scène, - les deux bergers re-  
venus au milieu de la scène voient l'apparition  
de Zeus et lèvent vers elle leurs bras).

Zeus (invisible)

Ecoute, ô toi, qui fus pour les hommes, Hélène,

Retirez-vous de moi, brises, souffles, haleines,  
Légers fraîcheurs des eaux, feuilles des bois mouvants  
Aubes, midis, et soirs, et toi, lumière!

Un sature:  
Hélène!

Hélène:  
Et toi, ombre des monts, et vous, brises des vents,  
Et vous, regards aigus qui brûlez dans les pierres.

Naïades:  
Hélène! Hélène!

Hélène:  
O misère de tout mon corps!  
O larmes de mes yeux dans la vaine pupille!  
O l'espace entier me tient et m'alloie et me morde!

Une bacchante:  
Hélène! Hélène! Hélène!

Hélène:  
O l'impossible esile!  
La terre en non tombeau ne sera-t-elle pas  
Celle qui recevant mon corps froid et docile  
Incelestera ma chair raidie entre ses bras?  
O Zeus, roi de l'éther subtil, force du monde,  
Voici mes bras tendus vers vous, voici mes vœux:  
O si l'horreur de la terre effrayante et profonde,  
O si crains encore l'amour et sa douleur en feu,  
Et puisque désormais, plus rien ne m'est refuge,  
Ni sous le ciel ouvert, ni dans le sol béant,  
Anéantis mon être entier, ô toi qui fâches,  
Je repousse la mort et je veux le néant.

Une grande fleur se fait, tombant des brises,  
au devant de la scène, - les yeux barmes re-  
venus au milieu de la scène voient l'apparition  
de Zeus et lèvent vers elle leurs bras).

Zeus (invisible)  
Ecoute, ô toi, qui fus pour les hommes, Hélène,

Je me dévoile ici, moi Zeus, maître des Cieux;  
Ton coeur n'a su <sup>comprendre</sup> grandir dans le deuil <sup>ou</sup> et la peine,  
Bien qu'il connût l'amour, plus fort que tous les Dieux.  
Le noir néant que ton désir invoque et prie  
N'existe pas sous l'or tournant des firmaments,  
Tout s'épouse et s'épuise, et tout se déparie,  
Mais pour s'unir ailleurs et vivre infiniment.  
Affres, sanglots et cris ne passent sur la terre  
Qu'ainsi que des brouillards sur les ravins des monts.  
Ils n'entament jamais l'immobile mystère  
Qu'est la réalité des rocs durs et profonds.  
Tu n'as pu vaincre en toi l'adversité rebelle  
Pour en tirer la force et la suprême ardeur:  
Tu étais femme, hélas! et si ta chair fut belle  
Ton front n'imposa point l'orgueil de sa splendeur;  
Meurs donc; meurs, mais renais; si tu souffres, qu'importe!  
Ton sort ancien fait place à ton destin nouveau:  
Voici ma foudre et mes tonnerres, ils t'emportent  
Vers mes amours de Dieu et de père, là haut.

(Un coup de tonnerre, Hélène est enlevée  
au ciel. - La toile tombe).

*Helene de Sparte*



*Helene de Sparte*

*4 actes*

*22*



HELENE de SPARTE.

*Gilbert Sarty*  
*Sergine*

quatre actes. Personnages : Hélène, Electre, Pollux,  
Ménélas, Castor, notables,  
/ Simonide, Euphoras / bergers,  
vignerons, laboureurs, vieillards  
femmes, jeunes filles, enfants.

La scène est à Sparte. Même décor pour les 4 actes.

Acte 1.

/ à l'avant de la scène /

A droite la demeure du roi Ménélas, avec portique et terrasse.  
Devant le seuil un large espace. A gauche un petit bois : des  
roses, des lierres, des oliviers, un banc. Entre les bran-  
chages, une figure de faune.

/ à l'arrière de la scène /

Des bois des montagnes et ci et là un bout de chemin qu'on aper-  
çoit.

/ entre l'avant et l'arrière  
de la scène /

*l*  
La vallée de l'Eurotas qu'on ne voit pas, mais que domine une  
rampe bordant le large espace qui s'étend, devant le seuil  
*du palais* ~~du palais~~ *monumental* ~~du palais~~. Un large escalier monte du fond de la vallée et  
aboutit à cette rampe.

Simonide (un notable)

SCENE 1

Leur retour doit troubler Pollux

Euphoras (un notable)

Pollux, bergers, vigneron, notables (Simonide, Euphoras)

Un berger :

Ainsi, c'est donc bien vrai :  
Ils arrivent !

Ils ont franchi les chemins des forêts  
~~Et voici que leur char longe déjà nos rives.~~

Ils respirent notre air doux et léger  
Et chaque pas qui les écarte  
Des périls ténébreux et des mouvants dangers  
Les ramène, dans leur gloire, vers Sparte.

Un vigneron :

On dit qu'ils ont erré pendant combien d'hivers  
Ballotés par les vents et les brusques tempêtes  
Et tantôt vers l'Egypte, et tantôt vers la Crête  
Immensément, de mer en mer;  
On dit qu'ils ont connu des cités grandioses  
Où de grands dieux rayonnants et vermeils  
Portaient sur leur front d'or, la lune et le soleil.  
Il est vrai que l'on dit tant de choses.

Un berger :

Mais est-on sûr enfin  
Que ceux que nous ramène le destin  
Et qu'on acclame <sup>et qu'on fête</sup> de plaines en plaines  
Sur les routes là-bas  
Sont bien la reine Hélène  
Et le roi Ménélas ?

Un vigneron :

Pollux en a douté, certes, plus que personne.

Un berger :

On affirme, on discute, on hésite, on soupçonne

*Et les voici parvenus les champs que l'on cultive;*

Pollux, bergers, vigneron, notables (Simonide, Euphoras)

Un berger :

Ainsi, c'est donc bien vrai :  
Ils arrivent !  
Ils ont franchi les écueils des forêts  
Et voilà que leur ombre s'étend sur nos têtes  
Ils respirent notre air doux et léger  
Et chaque pas qu'ils font  
Des périls foudroyants et des dangers  
Les ramène, dans leur gloire, vers Sparte.

Un vigneron :

On dit qu'ils ont été pendant combien d'hivers  
Ballottés par les vents et les bruyons tempêtes  
Et tantôt vers l'Égypte, et tantôt vers la Grèce  
Immensément, de mer en mer,  
On dit qu'ils ont connu des états grandioses  
Où de grands dieux rayonnants et vermeils  
Portaient sur leur front d'or, la lune et le soleil.  
Il est vrai que l'on dit tant de choses.

Un berger :

Mais est-ce sur nous  
Que ceux que nous regardons  
Et qu'on salue en tant de plaines et de champs  
Sur les routes si-bien  
Sont de si beaux rois  
Et le roi Ménélas ?

Un vigneron :

Pollux en a doute, certes, plus que personne.

Un berger :

On affirme, on discute, on dispute, on soupçonne

*Et les autres bergers les écueils des forêts*

Simonide (un notable)

Leur retour doit troubler et assombrir Pollux

Euphoras (autre notable)

Si Ménélas est roi, lui, Pollux ne l'est plus.

Simonide :

La guerre et Troie, et l'ombre, et la mort, et la gloire  
Tout est si loin déjà au fond de la mémoire.

Euphoras :

Voici vingt ans bientôt  
Que Pollux règne à Sparte et durement nous traite.  
Zeus lui-même le mit à notre tête  
Quand Ménélas partit vers les hasards des flots.

Un berger :

Il fut un maître sage et plus juste qu'un autre.

Simonide :

Il défendit vos droits, mais négligea les nôtres  
Les plus justes sont injustes, sans le savoir.

Un berger :

Grâce à lui, les querelles se sont éteintes  
On n'entend plus les cris, les colères, les plaintes  
Maître dès le matin et grandir jusqu'au soir.

Simonide :

Nous nous taisions et laissions faire  
Pour éviter  
Alors que rugissait dans Iliion la guerre,  
L'autre guerre dans nos cités.

Euphoras :

Mais aujourd'hui qu'Hélène et Ménélas reviennent  
Qui donc voudrait encore qu'on entretienne  
Fût-ce un seul jour, au fond des cœurs,  
Les ressentiments sourds et les mornes rancœurs.

18

Et ses rois Un autre notable (qui est entré depuis quelque temps)

A ce linteau

C'est, m'a-t-on dit, un pêcheur de la côte  
Qui sur la mer vit le premier  
Rames longues et voiles hautes  
Le navire du Roi comme un géant ramier  
Cingler, dans le vent clair, vers la Patrie.  
Toutes les eaux de l'Ouest à l'Est, semblaient fleuries  
Tellement le soleil y répandait ses feux.  
Ménélas débarqua, laissant à bord, Hélène  
Et les gens accourus des bourgs et de la plaine  
Le repurent d'abord avec des cris hargneux :  
Nul ne pouvait penser qu'il revenait de guère. /er  
Soudain, quelqu'un s'en vint qui reconnut le roi  
En regardant ses yeux, en écoutant sa voix,  
Tandis que survenaient sur la grève, les mères  
Qui désignaient leurs fils parmi les passagers.  
La reine alors parut : ses yeux semblaient songer,  
Quand tout à coup, la foule à voix rapide et pleine  
Frappa les airs de ce seul cri : Hélène ! Hélène !  
Et ce grand bruit qui venait de là-bas  
Était si doux et s'épandait si fort  
Que les échos d'Hellas  
Et la mer et ses bords  
Et l'autre de la nymphe, et le bois du satyre  
Longtemps, jusqu'au soir, en retentirent !  
Voilà ce que m'a dit quelqu'un venu d'Argos.

Simonide :

Nul ne peut plus douter que les vents et les flots  
N'ont rendu vraiment l'Atride et sa compagne  
Et les voici qui s'avancent vers nos montagnes  
Acclamés par les uns, mais reconnus par tous  
Et qu'à les voir passer, on se jette à genoux.  
chaun tombe

Euphoras :

Les dieux leur sont acquis : ces fêtes le démontrent  
Et Pollux dépêcha Castor à leur rencontre.

Pollux :

(Survenant avec une troupe d'esclaves portant  
des fleurs, des fruits, des branches)

" Vous suspendrez ces fleurs  
Et leurs guirlandes de leurs  
A la terrasse;

Un autre notable (qui est entré depuis quelque temps)

C'est, m'a-t-on dit, un pécheur de la côte  
Qui sur la mer vit le premier  
Rames longues et voiles hautes  
Le navire du roi comme un géant traîner  
Galer, dans le vent clair, vers la Patrie  
Toutes les eaux de l'Océan à l'est, semblaient fléchir  
Tellement le soleil y répandait ses feux  
Ménias débarrassé, l'aisant à bord, Hélène  
Et les gens accourus des bords et de la rive  
Le regardant d'abord avec des yeux surpris  
Qui ne pouvaient penser qu'il revenait de guerre  
Goudais, quelques-uns m'a en vain qui rocessant la rot  
En regardant ses yeux, en dénotant un voix  
Tandis que s'avançaient sur la grève, les mères  
Qui désignaient leurs fils parmi les passagers  
La reine alors parut : ses yeux semblaient noyer  
Quand tout à coup, la lueur à voix rapide et précise  
Grappa les airs de ce son ori : Hélène ! Hélène !  
Et ce grand bruit qui venait de là-bas  
Hérait au doux et s'épandait si fort  
Que les échos d'Hélène  
Et la mer et les bords  
Et l'entre de la nymphe, et le bois du naxys  
Longtemps, jusqu'au soir, en résonnèrent !  
Voilà ce que m'a dit quelqu'un venant d'Argos.

Stimide :

Hui ne peut plus douter que les vents et les flots  
Roulent sur l'océan, l'écume et les courants  
Et les vents des éternelles vents non cessent  
Assaillent par les uns, mais toujours par tous  
Et qu'à son voir passer, on se jette à genoux.

Ephors :

Les deux leur sont égales : ces fêtes se déroulent  
Et Pollux dépêche Castor à leur rencontre.

Pollux :

(Survenant avec une troupe d'adivres portant  
des fleurs, des fruits, des branches)

" Vous suspendrez ces fleurs  
Et leurs guirlandes de fleurs  
A la terrasse ;

Vigance

Et ces roses lourdes et grasses (à Pollux)  
A ce linteau;  
Et tresserez autour des blancs poteaux  
Et des hampes guerrières  
Libérant son feuillage, mais serrant ses rameaux,  
Le Lierre.

(aux bouviers) qui sont entrés

Vous choisirez dans le bétail nombreux  
Les plus grands Bœufs  
Pour orner d'or resplendissant leurs cornes;  
Vous cueillerez la menthe et la violette  
Pour en joncher les carrefours, partout,  
Vous répandrez au long des routes blanches  
Des branches,

De sable lumineux et de brillants cailloux;  
Je veux que l'air le vent, le sol, le mont, je veux  
Que le ruisseau fuyant et le chemin poudreux  
Qu'il ne soit pas jusqu'au ciel, chemin poudreux  
De la ville et des plaines  
Qui ne fête, par un accueil joyeux,  
Hélène.

Fête

Un messager (survenant) à Pollux

Le roi est acclamé et s'attarde là-bas.

Pollux

Prince, je pars, Hélène ! puisque revient Hélène,  
Mais avant lui, Castor, me rejoindra, sans doute ?

Le messager :

Il vient; il a quitté Hélène et Ménias  
Et je l'ai rencontré au détour de la route.

Pollux (rapidement aux bergers) qui sont entrés.

Menez et maintenez tout au long des pacages  
Chèvres, béliers, brebis aux superbes toisons  
Pour que le roi les voie autour de sa maison  
Et les admire à son passage.

(Les bergers sortent)

Les prés sont gras, les selliers pleins.  
J'ai travaillé pour lui autant que pour moi-même  
Le pays tout entier est débordant de gains,  
Et plus aucun chemin riche en grains  
Ne voit errer la faim,  
De bourg en bourg, par les champs blêmes.

Votre front est tout clair pour la renommée ;  
Les Dieux ont seuls le droit de s'oublier jamais.

Vigueton  
Un laboureur (à Pollux)

Bien qu'aujourd'hui on acclame le roi  
Chacun de nous, au fond de sa pensée  
Se souviendra de vous, qui fûtes juste et droit  
Et de raison valide et avisée.

*(heureuse)*

Pollux :  
Je vois des mains se lever dans le sang de ma mère  
Vous parlerez ainsi pour me complaire, un jour  
Et peut-être bientôt, devant ma soeur, la reine.

Pollux : (un silence)

Et maintenant, fêtez le maître et son retour  
~~Mais avant tout, fêtez et acclamez Hélène !~~  
*(La foule se disperse et Pollux reste seul sur le devant de la scène)*

Electre :

SCENE II  
Pollux - Electre  
Electre :

Prince, je pars. Hélas ! puisque revient Hélène,  
Chaque heure qui s'écoule augmente en moi les peines *mes ennemis*  
~~Et les moroses pensées et les sombres annuis.~~  
J'ai senti mes fureurs ne reprendre la nuit  
Et je tremble, et je vague, et mon âme est en flamme.

Pollux :

Hélène apaisera elle-même votre âme :  
Elle ne vous hait point, toutes deux vous oublierez  
Et les deuils passagers et les maux endurés  
Et les meurtres anciens que recouvre la terre.

Electre :

Jamais ! je porte en moi une âme trop austère  
Et trop haute pour avoir peur des souvenirs.

Pollux :

Oh ! le malheur qui vous attend dans l'avenir !  
Le sort change, le deuil s'efface et l'homme oublie ;  
Votref front est trop clair pour la mélancolie :  
Les Dieux ont seuls le droit de n'oublier jamais.

Un laqueur (à Pollux)

Bien qu'aujourd'hui on se laisse le roi  
Chacun de nous, au fond de sa pensée  
Se souviendra de vous, qui fûtes juste et droit  
Et de raison vaine et avide.

Pollux :

Vous parlez ainsi pour me complaire, un jour  
Et peut-être bientôt, devant un cœur, la reine.

(un allié)

Et maintenant, laissez le maître et son retour  
Mais avant tout, laissez à Hélène sa place :

(La foule se disperse et Pollux reste seul  
sur le devant de la scène)

SCÈNE II

Pollux - Electre

Electre :

Prince, le pays, Hélène ! quel que revient Hélène  
Où que nous sommes, elle nous est présente  
Et les portes de son cœur sont toujours ouvertes  
L'ai senti mes larmes se répandre à sa suite  
Et je tremble, et je vague, et mon âme est en flammes.

Pollux :

Hélène s'apprête à vous offrir sa place  
Elle ne vous fait point, toutes deux, vous offrir  
Et les dards de sa haine et les maux de sa vie  
Et les douleurs de son cœur que recouvre la terre.

Electre :

Laissez ! je porte en moi une trop grande  
Et trop haute pour avoir des souvenirs.

Pollux :

Or ! le maître qui vous attend dans l'attente !  
Le sort change, le deuil s'efface et l'homme oublie  
Votre front est trop haut pour la malice  
Les dieux ont voulu le droit de s'oublier jamais.

Electre :

Je suis celle qui doit haïr, je hais, je hais.  
On instruisit mes yeux à ne voir que des crimes  
Se draper dans la pourpre et rouler aux abîmes.  
Mes bras, mes mains, mes doigts n'ont touché que la mort :  
Je n'ai jamais connu que la rage du sort  
S'acharnant sur Atrée et me tuant mon père;  
Je vois des mains en sang dans le sang de ma mère  
Et mon frère assassin qui vers l'ombre s'enfuit,  
Portant toute sa race ensanglantée en lui !

Pollux :

Vous étiez une enfant quand éclata la guerre;  
Hélène était partie et ne soupçonnait guère  
Les maux que son départ déchaînerait sur tous;  
Elle revient heureuse et l'accueil sera doux  
Que lui fera la ville où je commande encore.

Electre :

J'ai vu Sparte aujourd'hui s'éveiller dans l'aurore,  
Et les gardiens des tours se faire des signaux  
Et dans l'air vierge et dur s'agiter des rameaux  
Et des arcs s'élever faits de fleurs et de flammes;  
Et j'ai senti la mort jusqu'au fond de mon âme.

Pollux :

J'aime à vous rappeler - les dieux sont mes témoins -  
Combien j'ai mis d'ardeur, et de zèle et de soins  
A vous défendre, aux temps fatals, contre vous-même,  
A peine sentiez-vous ma puissance suprême  
Comme une ombre d'été passer sur votre front.  
Si Ménélas était resté là-bas, mon nom,  
Un jour peut-être, aurait uni sa gloire au vôtre;  
Tout ce pays, Argos et Sparte, eût été nôtre  
Et nous eussions régné sur nos peuples en paix;  
Mais le retour d'Hélène a changé mes projets  
Et les Dieux ne diront ce qu'il ne faudra faire.

*mais sort de nouveau change & se reconquiert*

Electre :

Vous n'eussiez rencontré que rage et que misère  
En ce cœur égaré qui de lui-même a peur  
Et qui jamais encor n'a ressenti d'ardeur  
Pour l'homme et qui mourra seul et scellé dans l'ombre.

Electre :  
Le vif de la mort, je suis, je suis,  
On traitait mes yeux à ne voir que des crimes,  
Et dans la coupe de rouler aux abîmes,  
Mes bras, mes mains, mes doigts n'ont touché que la mort ;  
Et n'ai jamais connu que la rage du sort ;  
S'acharnant sur Athènes et sur tout son pays ;  
Le voit des mains en sang dans le sang de sa mère,  
Et son frère assassin qui voit l'ombre d'enfant,  
Portant toute sa race ensanguinée en lui !

Pollux :  
Vous étiez une enfant quand éclata la guerre ;  
Néanmoins partis et ne soupçonnait guère  
Les maux que son départ déchaînerait sur tous ;  
Elle revient hélas et l'écouille sera doux  
Que lui fera la ville où le commanda Castor.

Electre :  
L'at vu Sparte aujourd'hui s'éveiller dans l'angoisse,  
Et les gardiens des tours se faire des signaux  
Et dans l'air vierge et dur s'élever des fumées  
Et des arcs s'élever lents de fleurs et de flammes ;  
Et l'air sent le mort jusqu'au fond de nos ans.

Pollux :  
L'aine à vous regarder - les dieux sont mes témoins -  
Combien j'ai ma d'ardeur, et de zèle et de soins  
À vous défendre, aux coups fâcheux, contre vous-même,  
A peine sortiez-vous de l'utero maternel  
Comme une ombre d'être à passer sur votre front.  
Et Ménélas était versé là-bas, mon nom,  
Un jour pour être, aurait été en gloire au vôtre ;  
Tout ce pays, Argos et Sparte, ont été nôtre  
Et nous en sommes restés sur nos boucliers en paix ;  
Mais le retour d'Hélène a changé nos projets  
Et les dieux ne disent ce qu'il en faudra faire.

Electre :  
Vous n'avez rien tenté que rage et que colère  
En ce cœur d'acier qui de lui-même a peur  
Et qui jamais encore n'a ressenti d'ardeur  
Pour l'honneur et qui pourtant est négligé dans l'empire.

SCENE III  
Un messager - Le Peuple - Pollux.

Qui s'en revient de Pollux : s'ira vous parler.  
O vierge trop rebelle, ô paroles trop sombres, Electre sort)  
Pour enfermer au fond d'elles la vérité !  
Ma soeur dissipera, avec calme et bonté,  
Vos funestes erreurs et vos contraintes fausses.

Electre :  
Le messager :  
Mais ignorez-vous donc qu'elle seule est la cause  
De cette ardente mort que je nourris en moi ?  
C'est elle ma fureur, ma <sup>peine</sup> crainte et mon effroi ;  
Elle qui ne <sup>fait peur</sup> ~~peut~~, ainsi qu'un incendie  
Quand <sup>qui m'enlève</sup> ~~elle~~ dans la nuit, <sup>de ses flammes</sup> tient sa torche brandie,  
Si Ménélas, vers elle, un jour n'était allé <sup>aller</sup>,  
Certes, <sup>jamais</sup> ~~je n'aurais~~ <sup>vu</sup> ~~en~~ <sup>ce</sup> ~~lieu~~ n'aurait brûlé  
De sa foudre, mon cœur tranquille et solitaire.

Electre sort)  
J'écouterais encore et mon père et ma mère  
Me parler doucement, près du foyer, le soir.  
Le sol ne serait point trempé de leur sang noir,  
Clytemnestre jamais, n'aurait connu Egiste, <sup>Oreste ?</sup>  
La vision d'horreur qui dans mes yeux persiste  
Ne me poursuivrait point avec des gestes fous <sup>à l'écart</sup>,  
Et je ne craindrais pas d'aller vers n'importe où,  
Hagarde et torturée, et démente et funeste, <sup>la seule, au fond de la</sup>  
Comme erre au loin et erie et se déchire Oreste.

Regardez tous : voici Pollux : de pourpre et d'or  
Qui traverse la cliaie  
Oh ! que le calme, enfant, est loin de votre esprit  
Et comme un conseil sage et vous trouble et vous nuit.

Electre :  
Et qu'importe un conseil quand l'affolant vertige .....

Pollux (voyant entrer le messager)  
Hélène et Ménélas vous sont amis, vous dis-je <sup>à des Dieux</sup>,  
Vous leur direz et vos terreurs et vos secrets  
Revoyez-les d'abord et vous fuirez après.

SCENE III  
Un messager - Le Peuple - Pollux.  
Le messager :  
Seigneur, c'est seul à seul que Castor, votre frère

Pollux :  
O vraye trop rebelle, ô vraye trop rebelle,  
Pour aller au fond d'elle la vérité !  
Ma sœur disparaît, avec calme et douce,  
Les lanternes arrent et vos contraintes lâchez.  
Elle est :  
Mais ignorez-vous donc qu'elle nous est la cause  
De cette ardente mort que le courroux en moi ?  
C'est elle qui m'a lue, ma sœur et non effroyé ;  
Elle est qui m'a lue, ainsi qu'un incendie  
Qui m'a lue, dans la nuit, dans la nuit, dans la nuit.  
Si Ménélas, vers elle, un jour n'était allé,  
L'écouterait encore et non père et sa mère.  
Me parler doucement, dans le loyer, le soir,  
Le sol ne serait point troué de leur sang noir,  
Olympe n'aurait jamais, n'aurait connu Égiste,  
La vision d'horreur qui dans nos yeux persiste  
Et je ne craindrais pas d'aller vers l'imperte où  
Hagarde et torturée, et démente et funeste,  
Comme erre au loin et orbe et se déchire Oreste.

Pollux :  
Oh ! que le calme, enfant, est loin de votre esprit  
Et comme un conseil sage et vous trouble et vous nuit.  
Elle est :  
Et qu'importe un conseil quand l'effolant vertige .....  
Pollux (voyant entrer le messager)  
Ménélas et Ménélas vous sont amis, vous dirai-je  
Vous leur diriez et vos torrents et vos secrets  
Revenez-les d'abord et vous faites surs.

SCÈNE III  
Un messager - Le Peuple - Pollux.  
le messager :  
Sot cœur, c'est moi à moi que Castor, votre frère

Qui s'en revient de loin, désire vous parler.

SCÈNE VI

(Electre sort)

Pollux :  
Pollux :

Quoi ? dites ! Qu'y a-t-il ? Quelles nouvelles contraires .....

Le messager :  
J'attendais de voir la beauté de notre sœur  
Seigneur, je ne sais pas. quelle rage  
Et quel tourment vous a causé et quelle fièvre au cœur.

Pollux :

J'attends ici, allez.

(Le messager sort)

Que va-t-il m'annoncer de sombre et de funeste ?  
Et quel méfait <sup>soudain</sup> devrai-je apprendre encore ?  
De cet homme <sup>plus et plus</sup> ~~plus~~ <sup>plus</sup> dangereux qu'Oreste ? /

*qui m'inquiète autant qu'il*  
(Il songe, à l'écart)

Un notable (au milieu de la foule, au fond de la scène)

Regardez tous : voici le char de pourpre et d'or  
Qui traverse la plaine  
Et Ménélas qui tient les rênes  
Et les chevaux plus noirs que l'ébène  
Et la foule qui suit  
Avec les bras levés et les rameaux brandis  
Et qui acclame, au cœur de son pays,  
Hélène :

*Euphoras*

Un autre notable :

*tous deux*  
Ils sont si grands et si clairs que l'on dirait des Dieux.

Un homme du peuple :

Descendons tous ~~jusques au fleuve, on verra mieux.~~  
*jusques au pont, n'est-ce pas mieux*

(La foule s'écoule par le fond de la scène)

Qui s'en revient de loin, diste vous parler.  
(Hector sort)  
Pollux :  
Quoi ? dites ! Qu'y a-t-il ? Quelles nouvelles contraires .....  
Le messager :  
Seigneur, je ne suis pas.  
Pollux :  
L'attends-tu, aller.  
(Le messager sort)  
Qu'y a-t-il ? n'annoncer de malheur et de funeste ?  
Et quel malheur devrais-je apprendre encore ?  
De cet homme plus que de tout autre ?  
(Il s'agit d'Hélène)  
Un notable (au milieu de la foule, au fond de la scène)  
Regardez tous : voici le char de pourpre et d'or  
Qui traverse la plaine  
Et Ménélas qui tient son rayon  
Et les chevaux noirs que l'éclair  
Et la foule qui suit  
Avec les bras levés et les remous pressés  
Et qui s'écroule, au cœur de son pays  
Hélène !  
Un autre notable :  
Ils sont et grands et nombreux que l'on dirait des Dieux.  
Un homme du peuple :  
Descendons tous jusque sur l'ion, se verra-t-elle  
Fugitive au port, ainsi qu'un oiseau  
(La foule s'écroule par le fond de la scène)  
la scène

SCENE VI

Castor et Pollux

Castor :  
Je m'en reviens d'un clair et triomphal voyage,  
N'ayant rien vu que la beauté de notre soeur  
Je reviens ébloui, mais avec quelle rage  
Et quel tourment tenace et quelle fièvre au coeur.

Pollux :  
Ménélas aurait-il outragé dans mon frère  
Le pouvoir souverain que je détiens encor ?

Castor :

Oh ! l'avoir vue ainsi dans la pleine lumière  
Avec tout le soleil sur ses épaules d'or,  
Elle, l'orgueil d'Hellas; elle, la grande Hélène,  
Et songer que ces yeux, et ces bras, et ces mains,  
Et ce front comme armé de force souveraine  
Et ce torse dardant les braziers de ses seins  
Echouent au vieillard Ménélas comme une épave.

Pollux :

Mon coeur en a souci tout autant que le tien,  
Car c'est comme butin de guerre et comme esclave,  
Qu'Hélène fut donnée au roi et lui revient.

Castor :

Que n'ai-je pénétré dans Iliou croulante  
Quand ses femmes hurlaient autour de leurs foyers  
Et que ses murs tombaient en des mares sanglantes  
Mêlant leurs blocs fendus à des guerriers broyés !  
Quand tout n'était là-bas que de la mort qui brûle !  
J'eusse arraché Hélène à son palais détruit  
Et par les sentiers noirs que les bois dissimulent  
J'eusse emporté ma proie au travers de la nuit  
Ainsi ont fait Enée et Créuse et Anchise

Pollux :

Certes, les dieux amis auraient guidé tes pas.

SCÈNE VI

Gastor et Pollux

Gastor :

Je m'en reviens d'un clair et triomphal voyage,  
N'ayant rien vu que la beauté de notre socor,  
Je reviens ébloui, mais avec quelle rage  
Et quel tourment tenace et quelle fièvre au cœur.

Pollux :

Ménélas aurait-il outragé dans son frère  
Le pouvoir souverain que je détienne encore ?

Gastor :

Oh ! l'avoir vu ainsi dans la pleine lumière  
Avec tout le soleil sur ses épaules d'or,  
Elle, l'orgueil d'Hellas, elle, la grande Hélène,  
Et songer que ses yeux, et son bras, et ses mains,  
Et se front comme armé de force souveraine  
Et se torse dardant les bracelets de son sein  
Epoquant au vitailard Ménélas comme une épave.

Pollux :

Mon cœur en a soulevé tout instant que le tien,  
Car c'est comme l'air de guerre et comme esclaves,  
Qu'Hélène fut donnée au roi et lui revint.

Gastor :

Que n'ai-je pénétré dans l'âme croissante  
Quand ses larmes hurlaient autour de leurs foyers  
Et que ses yeux tombaient en des regards sanglants  
Ménélas leurs pleurs lenda à des guerriers pleurs !  
Quand tout n'était là-bas que de la mort qui pûle !  
L'usage arrache Hélène à son palais détruit  
Et par les sentiers noirs que les pots distillaient  
L'usage apporté au proie au travers de la nuit  
Ainsi ont fait Enée et Crépus et Anchise

Pollux :

Corces, les dieux eux mêmes seraient guidés par eux.

Sur la terre qui bat, sou Castor : qui frissonne,  
Des batailles des rois et des hommes entre eux.

que m'eussent

Oh ! combien ce regret en mon âme s'attise  
De n'avoir point suivi les Achéens, là-bas !  
Et que n'eût importé la vengeance et la haine  
Et la soif et la fain, et l'affre et le danger  
Dans ma fuite, de mer en mer, avec Hélène !  
Nous eussions vécu seuls, sous un ciel étranger  
Loin des hommes, loin des cités, loin des patries,  
Ivres tous deux d'un large et violent amour.

Pollux :

Hélas, le ciel, la terre et toutes les furies  
Vous auraient châtiés et poursuivis toujours !  
<sup>Leurs est aussi bon père de son</sup>  
~~si votre père est Zeus, son bel esprit s'égare~~  
A méconnaître un lien qu'avaient formé les dieux.

Gastor :

Non, non, je suis mortel, et mon père est Tyndare;  
L'amour qui tient mon cœur n'outrage point les dieux.  
D'ailleurs, qu'importe et qui je suis et qui nous sommes  
Et que plus tard je règne au fond du firmament !  
Je <sup>ne veux être</sup> n'aurais été dieu que pour être plus homme  
Et pour aimer ou pour haïr plus fortement.  
Hélène est à mes yeux, non ma soeur, mais la femme  
Dont l'Europe et l'Asie ont respiré la chair  
Celle qui dominait et les villes en flamme  
Et les orages noirs qui dévastaient la mer,  
Celle que j'aime avec dévotion et avec rage  
Et d'un amour si brusque, et si rouge, et si fort  
Que j'exulte à sentir le feu qui me ravage  
Jusqu'en ses os et ses moelles, brûler mon corps.  
Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre  
Le sursaut de mon cœur, rien qu'à la voir passer  
Rien qu'à voir ses mains vers les miennes descendre  
Et lentement ses yeux vers les miens s'abaisser  
Et son souffle rapide et chaud frôler ma bouche.  
Non, vous ne savez pas, vous ne saurez jamais.

Pollux :

Je sais qu'Hélène est belle et Ménélas farouche  
Et qu'elle est sa captive et son bien désormais.

Gastor :

Elle appartient au monde avant d'être à personne :  
Sa gloire et sa beauté sont le terrible enjeu

Gastor :  
On ! comptez ce regret en mon cas d'attire  
De n'avoir point suivi les Achéens, là-bas !  
Et la nuit et la laine, et l'effroi et le danger  
Dans sa fuite, de son or, avec Hélène !  
Nous évasions vécus seuls, sous un ciel étranger  
Loin des hommes, loin des orbes, loin des portes  
L'iron tous deux d'un large et violent amour.

Pollux :  
Même, le ciel, la terre et toutes les furies  
Vous auraient engloutis et portés en tourbillon !  
A reconnaître un lien qu'avaient formé les dieux.

Gastor :  
Non, non, je suis mortel, et mon sort est Tyndare  
L'écrou qui tient mon cœur n'outrage point les dieux.  
D'ailleurs, qu'importe et qui je suis et qui nous sommes  
Et que plus tard je réponde au fond du firmament !  
Je suis sûr de dire que pour être plus homme  
Et pour aimer ou pour être plus fermement  
Hélène est à nos yeux, non pas sœur, mais la femme  
Dont l'Europe et l'Asie ont respiré le chair  
Gelle qui domine et les villes en flammes  
Et les océans noirs qui dévastaient la mer,  
Gelle que l'âme avec démons et avec rage  
Et d'un amour inhumain, et si rouge, et si fort  
Que l'excès à sentir le feu qui se ravage  
L'adorer, en son or et ses nobilités, brûler son corps.  
Ah ! vous ne savez pas, vous ne pouvez comprendre  
Le surtour de mon cœur, rien du tout de la voir  
Rien du tout de voir ses mains vers les étoiles descendre  
Et lentement ses yeux vers les miens s'abaissier  
Et son souffle rapide et chaud frôler ma bouche.  
Non, vous ne savez pas, vous ne savez jamais.

Pollux :  
Le sort du Hélène est belle et Médée en farouche  
Et du ciel est sa captive et son bien dévoré.

Gastor :  
Elle appartient au monde avec d'être à personne ;  
Sa gloire et sa beauté sont le terrible enjeu

Sur la terre qui bat, sous le ciel qui frissonne,  
Des batailles des rois et des hommes entre eux.  
Elle est à qui l'enlève et la possède et l'aime ;  
Surtout à qui la garde et peut la protéger  
Fût-ce contre le rapt des ouraniens eux-mêmes  
Dont rôde le désir comme un soudain danger ;  
Ménélas est trop faible et succombe sous l'âge.

Pollux :  
Qui appellent sur eux les maux des maux .....

Il vit !  
Gastor :  
Non pas, il traîne avec peine son corps  
Et la vieillesse pâle et morne est son partage,  
Et ses gestes déjà semblent frôler la mort ;  
Ses pas sont lents sur les routes.

Pollux : (insultant)  
Il vit, te dis-je !

Gastor :  
Vraiment, que n'est-il mort dans l'horreur de la nuit,  
Quand le carnage anéantit l'air de ses vertiges  
Et qu'Ilion brûlait .....

Pollux : (tentateur)  
Il vit, te dis-je, il vit !

Gastor :  
Ah ! quel rouge dessein hante soudain mon âme !  
Et qu'importe la vie ou la mort d'un vieillard .....

Pollux :  
L'homme qui se sent fort, n'a souci d'aucun blâme  
Et va, droit devant soi, sous les grands cieux hagards,  
Avec sa volonté implacable pour guide :  
Ton bonheur te regarde et tu devrais savoir .....

Gastor :  
Je sais, je sais ; mon cœur comprend et s'élucide  
Et ce que je redoute est peut-être un devoir ;  
D'ailleurs, si ce n'est moi, qui sauverait Hélène  
Des étreintes d'un roi qui ne peut plus aimer

Quand s'avance devant tes yeux, Hélène ?

Et dont les mornes bras se nouent comme des chaînes  
Autour de son corps triste et de ses flancs fermés ?  
Un tel amour n'est plus qu'erreur et qu'imposture;  
Il outrage, il flétrit, il insulte les Dieux.  
Hélène en doit sentir la honte et la souillure  
Marquer sa chair <sup>suprême</sup> et sa bouche et ses yeux.  
Oh ! les nuits d'épouvante et d'effroi sous les astres  
Oh ! la nocturne horreur de ces embrassements  
Qui appellent sur eux la mort et les désastres .....

Pollux / railleur /

Oh ! l'effroyable cri de ton esprit dément !

Castor (continuant sans prendre garde)

Le châtiment prendra le pas sur la justice;  
Il se ~~fait~~ <sup>arrê</sup> aujourd'hui pour mieux <sup>serger</sup> ~~criser~~ demain.  
Je choisirai mon heure avec joie et délice;  
Et rien ne ~~trahira~~ <sup>m'arrêtera</sup> quand j'arriverai ma main.  
(il sort)

Un berger (qui regarde le fond de la vallée) :

SCENE V

Pollux, Citoyens, Bergers, Gardes, Jeunes filles,  
Jeunes gens, Vieillards, Electre, Hélène, Ménélas.

Pollux (joyeux, au fond de la scène et rappelant  
la foule autour du palais - aux jeunes  
filles) :

Venez, c'est par ici qu'il faut semer les roses;  
Ici, sur l'escalier; là, devant la maison;  
Et jusque sur le seuil pour qu'Hélène repose  
Son beau regard sur l'or coupé des floraisons.

Toute la foule envahit le fond de la  
scène et des jeunes filles sèment des  
roses.

Un vieillard :

Que Ménélas est lent et alourdi par l'âge  
Et que blanche est sa barbe et ridé son visage !

Un berger :

Comment peux-tu, vieillard, regarder Ménélas  
Quand s'avance devant tes yeux, Hélène ?

Et dont les normes plus ne sont comme des chaînes  
Autour de son corps triste et de ses lignes laides ?  
Un tel amour a-t-il plus qu'un ornement et qu'un prestige ?  
Il outrage, il flétrit, il insultera les Dieux.  
Hélène en doit sentir la honte et la souffrance  
Marquer sa chair sacrée et sa bouche et ses yeux.  
Oh ! les nuits d'agonie et d'effroi sous ces astres  
Oh ! les nocturnes horreurs de ces embrassements  
Qui appellent sur eux la mort et les désastres.....

Pollux :  
Oh ! l'effroyable est de son esprit dément !  
Gastor (continuant sans prendre garde)

Le destin prendra le pas sur la justice ;  
Il se venge aujourd'hui pour mieux exister demain.  
Le châtiment non prévu avec joie et délices  
S'offre au spectacle quand l'homme se méprise.  
(Il sort)

SCÈNE V  
Pollux, Créon, Bergère, Gargon, jeunes filles,  
jeunes gens, vieillards, Electre, Hélène, Ménélas.

Pollux (joyeux, au fond de la scène et regardant  
la foule autour du palais - aux jeunes  
filles) :  
Venez, c'est par ici qu'il faut venir les regards  
Ici, sur l'escalier, là, devant la maison ;  
Et jusque sur le toit pour du Hélène repasser  
Son beau regard sur l'or rouge des Éléphants.

Toute la foule envahit le fond de la  
scène et des jeunes filles s'échappent des  
loges.

Un vieillard :  
Que Ménélas est lent et lourd par l'âge  
Et que Diane est sa barbe et rive son visage !

Un bergère :  
Comment pour-tu, vieillards, regarder Ménélas  
Quand s'avance devant vos yeux, Hélène ?

Et je demande aux : Un jeune homme (au berger) :  
Deux fidèles soutiens et deux forces loyales.  
Mon père, un vigneron, qui la connut là-bas  
Pleurait quand il parlait de sa beauté sercine. (tributs des rois)  
Avec la rayonnante et douce vision  
De celle qui revient à cette heure, d'Asie / 107 1  
Il éclaira pendant des ans, son humble vie  
Puis il mourut, un soir, en prononçant son nom. (Pollux) :

Un notable :  
Jamais femme n'a exalté tant d'hommes !  
Ni le passant bétail Un jeune homme :  
Rien n'échappa jamais à ses regards réguliers.  
C'est à genoux qu'on la désire et qu'on la nomme !

Un autre :  
Par Jésus l'Éros, il a construit cinq ponts  
Ses yeux n'ont qu'à s'ouvrir pour créer des héros,  
Ses cheveux sont de flamme et couvrent d'or, sa tête.  
Il a regardé, d'un air, sur la ville et la plaine.

Un berger (qui regarde le fond de la vallée) :  
Venez voir, venez voir ! Les chevaux noirs s'arrêtent.

Une jeune femme (penchée sur la balustrade) :  
Elle porte sur ses épaules, le manteau  
Qu'Agamemnon, jadis, lui offrit à Mycènes.

Une autre femme (poussant devant elle ses enfants)  
Laissez passer les tout petits ;  
Il faut que leurs regards ravis  
Se souviennent un jour d'avoir touché Hélène.

(Les gardes font ranger la foule devant  
Hélène et Ménélas qui débouchent sur  
la scène par l'escalier monumental et  
se tiennent au fond).

Pollux (à Ménélas) :  
Seigneur, voici le jour qu'ont appelé mes vœux :  
Après vingt ans de deuil, de guerre et de tueries  
Vainqueurs, enfin, de Troie et de la mer, tous deux  
Vous revenez en reine et roi dans la patrie.  
Je ne serai plus rien qu'un serviteur demain,  
J'abdique, en cet instant, ma puissance royale

Un jeune homme (au berger) :  
Mon père, un vigneron, qui la connaît si-bien  
Plaint quand il parle de sa pauvre sœur  
Avec la reconnaissance et douce vision  
De celle qui revient à cette heure, d'Asie  
Il disait pendant son exil, son humble vie  
Puis il mourut, un soir, en prononçant son nom.  
Un notable :  
Jamais femme n'a exalté tant d'hommes !  
Un jeune homme :  
C'est à genoux qu'on la déstine et qu'on la nomme !  
Un autre :  
Ses yeux n'ont guère d'œuvre pour créer des héros  
Ses cheveux sont de lianes et couvrent d'or, sa tête.  
Un berger (qui regarde le fond de la vallée) :  
Venez voir, venez voir ! Les chevaux noirs s'arrêtent.  
Une jeune femme (penchée sur la palustrade) :  
Elle porte sur ses épaules, le manteau  
Qu'Agamemnon, Jafis, lui offrit à Mycènes.  
Une autre femme (poussant devant elle ses enfants)  
Laissez passer les tout petits  
Il faut que leurs regards ravis  
Se souviennent un jour d'avoir touché Hélène.  
(Les gardes font ranger la foule devant  
Hélène et Ménélas qui débouchent sur  
la scène par l'escalier monumental et  
se tiennent au fond.)  
Pollux (à Ménélas) :  
Retenez, voici le jour qu'ont aimé nos vœux :  
Après vingt ans de nuit, de guerre et de tourter  
Vainqueurs, enfin, de Troie et de la mer, tous deux  
Vous revenez en rois de la patrie.  
Je ne sers plus rien d'un cortège d'armes  
L'après, en cet instant, ma puissance royale

Et je demande aux dieux qu'ils fassent de mes mains  
Deux fidèles soutiens et deux forces loyales.

(On apporte les attributs des rois)

Pollux, que Zeus choisit pour couvrir sa place  
Voici le sceptre et le bandeau. Reprenez-les.

Je te salue gré d'avoir avec tes mains tenaces,  
Pendant vingt ans, Un notable (à Ménélas, en désignant Pollux) :

Grâce à toi, nos troupeaux sont nombreux et prospères,  
Et je veux ajouter que durant tant d'années  
Roi Ménélas, ni vos jardins, ni vos palais,  
Ni vos richesses par leur miel d'or illuminées,  
Ni vos <sup>trébuchets</sup> ~~trébuchets~~, ni vos <sup>connaissances</sup> ~~trébuchets~~, ni vos bœufs,  
Ni le pesant bétail de vos chaudes étables,  
Rien n'échappa jamais à ses soins réguliers.  
Il fut de conseil ferme et d'avis équitable  
Il ne heurtait jamais les obstacles de front,  
Il calmait à son gré les plus vieilles ~~querelles~~ querelles,  
Par dessus l'Eurotas, il a construit cinq ponts  
Et les rives d'aval se rejoignent entre elles  
Avec leur près, leurs clos et leurs hameaux, là-bas.  
Il a régné, d'instinct, sur la ville et la plaine.  
Mais qu'importe, puisqu'aujourd'hui, roi Ménélas  
Vous revenez vainqueur et nous rendez Hélène !

Et que le jour se soit levé sur nous,  
Une jeune fille (se détachant d'un groupe et s'  
adressant à Hélène) :

Chaque fois que, en ce moment, pour moi-même  
Nos mères nous disaient, le soir, autour des feux,  
En songeant aux spendeurs que votre corps déploie :  
" Jamais vous ne verrez ce que virent nos yeux  
" Puisque l'Asie est loin, et qu'Hélène est à Troie ".  
Vous voici revenue, ô reine, et nous voyons  
Cette beauté dont nos mères gardaient mémoire  
Vivre, marcher, sourire, et verser ses rayons  
Sur Sparte, et nous <sup>illuminer</sup> exalter l'âme, avec sa gloire.  
Et nos vœux sont comblés et certes à notre tour  
Maintenant que nos yeux ont vu votre lumière  
Nous parlerons de vous à nos filles, un jour,  
Comme en parlaient, le soir, autour des feux, nos mères.

(elle donne des fleurs à Hélène)

Ménélas (au milieu de la scène du fond)

J'oublie en cet instant la vie et tous ses maux  
Et la guerre féroce et les trépas funestes  
Et l'orage planant sur l'orgueil des vaisseaux  
Puisque Sparte m'accueille et qu'Hélène me reste !

Mon cœur, je ne veux pas que vous la regardiez !  
Elle est la mort qui rôde et qui revient à Sparte

plus d'années ni de Souci 14.-  
Se lepoter, sans ~~l'absence~~ ~~de~~ sans Souci, 14.-



Et si personne encor du péril ne s'écarte

†

Et si nul ne s'en doute et nul ne s'écarte,  
C'est qu'<sup>nul ne peut voir</sup>aucun d'eux ne voit ce que vous, vous voyez.  
Je ne veux pas, mes yeux, que vous alliez vers elle,  
Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas !

(Tout en disant ces mots, lentement, les yeux d'Electre se tournent vers Hélène qui s'avance et passe, sans l'apercevoir)

Oh ! qu'elle est donc encore majestueuse et belle !  
Et que sur nos chemins sont tranquilles ses pas.  
~~O beauté ! O splendeur, que tu nous es fatale  
Et comme au fond de moi, tu s'es, tu s'es, tu s'es  
Et remplis tout mon cœur de ta force totale  
Avec ta force étrange et ta lueur totale  
Et conquérir ce cœur dont tu veux t'emparer !~~

(Hélène est arrivée au seuil du palais. Au moment où elle monte les marches, Electre comme affolée :

" Hélène ! Hélène ! Hélène ! "

(La foule répétant les mots d'Electre, mais sur un mode d'exaltation)

Hélène ! Hélène ! Hélène !

(L'angoisse d'Electre est absorbée ainsi par l'enthousiasme de tous. Hélène et Ménélas se retournent et rentrent dans le palais).

Le rideau tombe.

O puissance ! O beauté que tu nous es fatale !  
Et comme je te sens malgré moi pénétrer  
Et remplir tout mon cœur de ta force totale  
Mais pour y respirer que pour le déchirer.

L'air confiant en tous et m'abandonne aux Dieux  
Polix, que Zeus choisit pour occuper sa place  
Le jour que je partis sur les flots maritimes  
Je te suis gré d'avoir avec tes mains tendues  
Pendant vingt ans, maintenu Sparte en son pouvoir  
Grâce à toi, mes troupeaux sont nombreux et prospères  
L'air va passer, là-bas, mes boeufs vers l'étable  
Et mes chèvres grimper aux berges des rivières  
L'air regarde aussi mes champs, mes prés, mes bois  
Et l'air s'empare partout de ta vigilance aigre  
Et ta main attentive et ton travail ardent  
Mortel - Tu es régner avec force et mesure  
Dans la paix nécessaire et la saine profane

(à la foule des citoyens)

Et vous les citoyens, les hommes et les femmes  
Dont les gestes sont clairs et les regards froids  
Au long des ans, au pied des rochers, autour des églises  
Vous avez répandu l'abondance partout  
Et tandis que là-bas, la terre était aride  
Et que la peste nous sollicitait tous  
Vous n'avez pas manqué de nous offrir  
Qu'aux grappes de vos vignes et qu'aux fruits de vos olives  
Chacun de vous, en se penchant pour soi-même  
A travaillé pour tous, d'un bras ferme et droit  
Et Sparte, plus forte, et le pays plus doux  
Vous avez lentement gagné vos querelles  
Qui vous étonnent, mais, comme un troupeau de loups  
Et je vous en remercie et je vous salue fidèle  
Et mon cœur se dilate et s'en revient tel  
Savoir enfin des hommes et des femmes  
Régner sur la nation en joie et en patrie en fête

Ménélas prenant la main d'Hélène, fait  
le tour de la scène. La foule est ras-  
sée en cercle autour du seuil du palais  
En se remuant, derrière la foule,  
mais tout à l'avant de la scène, Electre  
paraît. Elle se tresse, comme si elle était  
malgré elle qu'elle arrivait là)

Electre (à Hélène de la scène, au premier rang)

Mes yeux, je ne veux pas que vous les regardiez !  
Elle est la mort qui rôde et qui revient à Sparte  
Plus d'années toi de Sparte  
Se reporter sans balancer à Sparte

Et de parer avec du pain un d'écrit

Et si nul ne s'en doute et nul ne s'aperçoit  
C'est d'un amour, d'un amour de vous voyez  
Je ne veux pas, mes yeux, que vous aillez vers elle  
Je ne veux pas, je ne veux pas, je ne veux pas !

(Tout en disant ces mots, lentement, les  
yeux d'Electre se tournent vers Helene  
qui s'avance et passe, sans l'aperce-  
voir.)

Oh ! qu'elle est donc encore malicieuse et belle !  
Et que sur nos chemins sont transparentes ses pas.  
O parait ! O splendide, que tu nous es fatale  
Et comme si tout de suite tu nous enlèves  
Avec ta force divine et ta beauté fatale  
Et que tu nous enlèves de ta main d'acier !

(Helene est arrivée au bout du palais.  
Au moment où elle sent les regards  
d'Electre comme effleures :

" Helene ! Helene ! Helene ! "

(La foule réclame les noms d'Electre,  
mais sur un mode d'excitation)

Helene ! Helene ! Helene !

(Electre est absorbée ainsi  
par l'enthousiasme de tous.  
Helene et Helene se retournent et fon-  
tent dans le palais.)

Le rideau tombe

Mes yeux, je demande que tu ne sois plus  
Et comme je te suis, mes yeux, mes yeux  
Et comme je te suis, mes yeux, mes yeux  
Et comme je te suis, mes yeux, mes yeux

Et comme je te suis, mes yeux, mes yeux  
Et comme je te suis, mes yeux, mes yeux

ACTE II

Helene et Helene

Helene (à Helene) :

Mais non, j'ai vu trop de fois  
Depuis que nous sommes en ce lieu,  
Sans le voir de près, sans l'apercevoir,  
Gardez-vous bien de vous en aller,  
Je ne puis vous en empêcher, Helene,  
Et à nos yeux, et à nos mains, et à nos bras,  
Et nos cœurs, nous sommes à jamais fidèles  
Gardez l'âme tranquille et las,  
Je suis toujours, et je te rassure  
D'être avec moi, au travers de la nuit,  
Car si l'on s'élève au-dessus de la terre,  
Pour lui rendre l'éclat de son jour.

ACTE II

Helene :

La grâce est dans la main d'Electre  
Tout grâce sur son sein, Helene, Helene,  
Et que de Dieu elle est, Helene, Helene,  
Et que de Dieu elle est, Helene, Helene,  
Tout un peuple est dans son courage  
Vous êtes en ce lieu, Helene, Helene,  
Et les vaincus sont dans son regard  
Que les vaincus sont dans son regard.

Helene :

Helene, Helene, Helene, Helene,  
Dont nos yeux sont dans son regard,  
Et que de Dieu elle est, Helene, Helene,  
Et que de Dieu elle est, Helene, Helene,

Helene :

Vous y reconnaîtrez les douleurs d'Electre  
Par les yeux et les lèvres et les mains

ACTE II

Lorsque les vents soufflaient d'Argolide et de Thrace

En Troade, j'étais Hélène et Ménélas.

Je revoyais, soudain, le sentier et la terrasse,

Et le portique et le jardin du palais clair

Où tu m'avais, aux Hélices (à Ménélas) :

Mon oreille entendait et les bruits du chiton

Ainsi donc, j'ai dormi pour la première fois  
Depuis vingt ans, calme et douce, en ma demeure,  
Sans la peur de la nuit, sans l'angoisse de l'heure,  
Gardant mon triste corps pour toi seul et pour moi.

Je n'ai pas demandé si j'étais encor belle  
Ni à tes yeux, ni à tes mains, ni à tes bras,  
Et mon cœur, apaisé d'être à nouveau fidèle  
Goûtait l'ample douceur d'être tranquille et las.

Je suis tienne toujours, et je te remercie  
D'être venu, là-bas, au travers de la mer,  
Arracher ma beauté aux villes de l'Asie  
Pour lui rendre l'éclat d'un nom royal et cher.

Ménélas :

La Grèce entière a fait que la cause d'Hélène  
Trop grande pour moi seul, fût celle d'un pays,  
Et que du flanc des monts, jusques au fond des plaines  
D'un seul sursaut, d'un seul élan vaste et hardi,  
Tout un peuple vous dédiait tout son courage :  
Vous étiez sa splendeur aux horizons debout  
Et les vaisseaux vainqueurs des vents et des orages  
Que les vagues portaient, se soulevaient vers vous.

Hélène :

Laisse s'éteindre, ami, cette gloire funèbre  
Dont mon cœur tremble encor, sitôt qu'il s'en souvient,  
Ma chair se meurt, hélas ! sous de lourdes ténèbres  
Dont l'hôte est le silence et la nuit le gardien.  
Si mon oeil s'ouvre encor et s'offre à la lumière  
Je veux que ce soit vous, vous seul, grand ciel natal  
Qui l'exaltiez parfois de vos clartés plénières.  
Oh ! cet air frémissant et clair comme un cristal  
Vais-je y plonger mon corps, pour qu'il se rasserène !

Ménélas :

Vous y recueillerez les douceurs d'autrefois  
Par les soirs bienveillants et les aubes sercines

Hélène et Ménélas

Hélène (à Ménélas)

Ainsi donc, j'ai dormi pour la première fois  
Depuis vingt ans, calme et douce, en me dormant  
Sans le pour de la nuit, sans l'angoisse de l'aurore  
Gardant mon triste corps pour toi seul et pour moi.  
Je n'ai pas demandé ni l'état de ta santé  
Ni à tes yeux, ni à tes mains, ni à tes bras  
Et mon cœur, assés d'être à nouveau libre  
Goutait l'angé douceur d'être tranquille et las.  
Je suis tiens toujours, et je te remercie  
D'être venu, si-bien, au travers de la nuit  
Arriver au port aux vagues de l'Asie  
Pour lui rendre l'éclat d'un non royal et cher.

Ménélas :

La Grèce entière a fait de la course à Hélène  
Trop grande pour moi seul, fût-elle d'un pays  
Et que du flanc des monts, jusques au fond des plaines  
D'un seul regard, d'un seul élan vaste et hardi,  
Tout un peuple vous défilât tout couronné  
Vous étiez en splendide aux horizons de l'Asie  
Et les vagues vagues de l'Asie et des océans  
Que les vagues portaient, se soulevaient vers vous.

Hélène :

Laisse m'éclairer, dit, cette figure fuyante  
Dont non cœur tremble encor, n'est-ce qu'il s'en souvient  
Ma chair se meurt, hélas ! sous de lourdes tentures  
Dont l'écume est le silence et la nuit le gardien.  
Si non c'est à l'œuvre encor et à l'œuvre à la lumière  
Le vœu que ce soit vous, vous seul, grand et bel état  
Qui l'exaltait parfois de vos regards pénétrants.  
Oh ! est-ce vraiment et d'être comme un orfèvre  
Vain-je y plonger mon corps, pour qu'il se rassérène ?

Ménélas :

Vous y reconnaîtrez les douceurs d'autrefois  
Par les notes bienveillantes et les notes sereines

Près des sources dont l'eau fait sangloter nos bois.

Vous vivrez tous les deux, et vous vivrez un peu  
Accablant dans l'air l'air d'été

Hélène :

Et le poids, jour à jour, plus lourd des ans nombreux.  
Lorsque les vents soufflaient d'Argolide et de Thrace  
En Troade, j'en ai rêvé le long des mers.  
Je revois, soudain, le seuil et la terrasse,  
Et le portique et le jardin du palais clair  
Où tu m'avais, aux jours de ma splendeur, reçue.  
Mon oreille entendait et les abois du chien  
Et les pas du berger sur les dalles moussues  
Et le chant familier des esclaves lydiens  
Qui poussaient les troupeaux vers les étables chaudes.  
J'écoutais tout cela, le soir, revivre en moi  
Et y rôder, secrètement, comme en maraude  
Et mon cœur retrouvé se souvenait de toi.

Ménélas :

Je n'ai jamais vu de vieilles femmes  
Et pour vivre avec toi, une femme nouvelle.  
Vous ne fûtes jamais étrangère et troyenne.

Hélène (elle entraîne Ménélas vers un rosier,  
puis vers un faune)

Vois-tu, c'est le rosier que mes mains ont planté  
Le jour qu'Agamemnon eut rebâti Mycènes;  
Rosier d'orgueil, il vit dans l'ardente clarté,  
Mais son feuillage est doux et ses roses paisibles  
Et ce lierre là-bas, certes ne reconnaît,  
C'est moi qui l'ai tordu comme un faisceau flexible,  
Aux pieds de ce vieux faune énorme et contrefait :  
Le faune est envahi par les feuilles rapides *nombreuses*  
Et je n'aperçois plus que sa flûte et son front.

Ménélas :

Tout se souvient de vous, et la nature heureuse  
A retenu en ses échos vos cris profonds,  
Quand vous luttiez, aux bords des eaux, vaillante et nue  
Avec ceux qui domptaient les chevaux orangeux.

Hélène :

Oh ! que d'heures en deuil sont depuis survenues,  
Et comme, hélas ! est loin l'orgueil de ces beaux jours;  
Je ne veux plus songer qu'à la tranquille vie  
D'une femme qui garde et qui soigne un foyer,  
Avec de lentes mains doucement asservies :  
J'ai vu tant d'autres feux terribles flamboyer

Près des sources dont l'eau fait saigner nos bois.  
Hélène :

Lorsque les vents soufflaient d'Argolis et de Thrace  
En Troade, j'en ai rêvé le long des murs.  
Le royaume, cependant, le soleil et la terrasse  
Et la portique et le jardin du palais d'air  
Où tu m'avais, aux jours de ma splendeur, reçue.  
Mon oreille entendait et les spots du ciel  
Et les pas du portier sur les dalles moussues  
Et le chant furtif des esclaves ignobles  
Qui passaient les fruges aux vases et aux tables d'or.  
L'écoulement tout cela, le soir, revivre en moi  
Et y rêder, nostalgiquement, comme en enfance  
Et non pour retrouver ce qui venait de toi.

Ménélas :  
Vous ne fûtes jamais étranger et troyen.  
Hélène (elle entraîne Ménélas vers un rocher,  
puis vers un banc)

Vois-tu, c'est le rocher que mes mains ont planté  
Le jour où Agamemnon eut roché Ménélas;  
Rocher d'orgueil, il vit dans l'air d'air  
Mais son feuillage est doux et ses roses paisibles  
Et ce lierre là-bas, certes ne reconnaît  
C'est moi qui l'ai formé comme un lierre flexible  
Aux pieds de ce vieux lierre éternel et consolatif :  
Le lierre est couché par les feuilles roses et blanches  
Et je n'espère plus que sa fiente et son front.

Ménélas :  
Tous se doutent de vous, et la nature humaine  
A raison de ses forces et de sa profondeur  
Quand vous intritez, aux bords des eaux, valissés et nus  
Avec ceux qui demandent des chevaux orgueilleux.

Hélène :  
Oh ! que d'heures on défile dans les survenances  
Et comme, hélas ! est laid l'orgueil de ces beaux jours  
Le ne veut plus songer qu'à la tranquille vie  
D'une femme qui garde et qui soigne un foyer  
Avec de l'acier dans les dents et les narines :  
L'air en fait d'autres fois terrifiés et stupides.

Que j'adore la lampe, et que j'aime les âtres !  
Nous vivrons loin de tous, en nous aimant un peu  
Acceptant sans fléchir l'existence grisâtre  
Et le poids, jour à jour, plus lourd des ans nombreux.

Ménélas :  
Et de la crainte, et du danger d'avoir un corps.  
Pour moi, vous resterez toujours la reine ardente  
Dont rien n'a plus flétrir le front ferme et vermeil.

Hélène :

Oh ! le déclin du corps, les angoisses mordantes.  
Mes yeux n'ont que trop vu se coucher de soleils !  
Mais aujourd'hui, je te reviens, l'âme meilleure  
Sachant quel bonheur sûr mon cœur a négligé,  
En arrachant sa vie aux soins de ta demeure;  
Je t'apporte mon être étrangement changé  
Et pour vivre avec toi, une femme nouvelle.

Ménélas :  
Les Dieux sont attentifs à de tels vœux, toujours !  
Et je te rejoindrai, quand les heures rapides  
Ramèneront les troupeaux vers l'étrévoir.

Jadis quand je m'en vins comme épousé fidèle  
Une première fois vers ton tranquille amour  
Voulant n'être qu'à toi, et de toute mon âme  
Tu me disais - sur ce banc même où je m'assieds -

(elle s'assied sur le banc à gauche)

" Les raisins de ma vigne ont des grappes de flamme,  
" Mes troupeaux sont pesants, et larges mes celliers;  
" Je ne sens pas en moi la volupté guerrière  
" De me ruer vers la conquête ou vers la mort,  
" Mon cœur ne brûlera que d'une ample lumière  
" Qui veillera sur ta jeunesse et sur ton sort,  
" Mais ma tendresse, au moins, sera tenace et sûre  
" Je t'aimerai toujours, si tu m'aimes parfois."  
Je ne t'ai point, alors, écouté sans murmure;  
Pourtant, j'ai retenu le son vrai de ta voix.

Ménélas :

Il ne changera pas, jusqu'au soir de ma vie;  
Ce que j'ai dit, je vous le dis, plus que jamais, / 8  
Avec mon âme heureuse et fièrement ravie .....

Que j'adore la lampe, et que j'aime les fleurs !  
Nous vivrons loin de tout, en nous aimant un peu  
Assesant sans l'éclair l'existence grise  
Et le poids, jour à jour, plus lourd des ans nombreux.

Ménélas :  
Pour moi, vous resterez toujours la reine ardente  
Dont rien n'a plus flétri le front lisse et vermeil.

Hélène :  
Oh ! le destin du corps, les angoisses mortelles  
Mon cœur a tout vu et se couche de doléa !  
Mais aujourd'hui, je te reviens, l'âme meilleure  
Sachant quel bonheur est mon cœur à négliger  
En attendant de voir aux soins de ta demeure  
Le t'apporte mon être étrangement change  
Et pour vivre avec toi, une femme nouvelle.

Ménélas :  
Les Dieux sont attentifs à de tels vœux, toujours !

Hélène :  
Ladis quand je m'en vins comme épouse fidèle  
Une première fois ton tranquille amour  
Voulant m'être au coté, et de toute main  
Tu ne disais - sur ce banc où je m'asseyais -

(elle s'assied sur le banc à gauche)

" Les rats de sa vitre ont des grappes de flamme  
" Nos troupeaux sont perdus, et l'argus nos collines  
" Je ne suis pas en moi la volute guerrière  
" De me rier vers la campagne ou vers la mort  
" Mon cœur de brûler que d'une seule lumière  
" Qui veillera sur sa jeunesse et sur son sort  
" Mais tendresse, au moins, sans fesses et de  
" Je t'aimerais toujours et tu m'aimerais parfois  
" Je ne t'ai point, alors, écouté sans murmure  
" Pourtant, j'ai reconnu le son vrai de ta voix.

Ménélas :  
Il ne changera pas, quand au noir de sa vie  
Ce que j'ai dit, je vous le dirai, plus jamais  
Avec mon âme humaine et l'éternel ravie.....

Quand hier, je t'ai revue Hélène :  
Comme une amie l'aurait tenu vers toi son bras,  
Ce que me dit ton cœur, me donne au cœur la paix.  
Ton cœur est haut, tranquille et sûr et ton cœur n'aime  
Au point qu'il apaise mes trop justes remords,  
Mais je veux, aujourd'hui, me sauver de moi-même  
Et de la crainte, et du danger d'avoir un corps.  
Voici l'heure qui s'avance; le temps te presse,  
Et l'ombre diminue au seuil de ta maison.

Ménélas :  
Tu la gouverneras comme reine et maîtresse,  
La conduisant, avec ta force et ta raison,  
Vers une claire et simple et sûre destinée.

Hélène :  
Avant que ne s'incline au couchant le soleil  
Les servantes auront leurs tâches terminées.  
Pour toi, l'instant est là de te rendre au conseil  
Où, tous, <sup>même Castor</sup> ~~seul~~ d'abord, t'accepteront pour guide.  
Adieu. J'ai bien compris ma tâche et mon devoir, <sup>quel sera</sup>  
Et je te rejoindrai, quand les heures rapides  
Ramèneront les troupeaux blancs vers l'abreuvoir.

(Ménélas s'éloigne vers l'assemblée  
qui se tient derrière le palais).

SCENE II

Castor paraît. Il est accompagné de citoyens et  
se rend à l'assemblée. Soudain, il s'arrête en  
apercevant Hélène qui se prépare à rentrer dans  
sa demeure. Il se sépare des notables et se di-  
rige vivement vers elle.

Castor (à ceux qui l'accompagnent)

Allez. Je vous rejoins bientôt à l'assemblée.

(à Hélène)

Hélène, écoute-moi. Mon cœur est violent,  
Et ton nom retentit dans mon âme affolée  
Et met l'affre et l'orage et la mort en mon sang.

Hélène :  
Ce que me dit ton cœur, ne donne en cœur la paix.  
Ton cœur est haut, frangé de ton cœur n'aise  
Au point qu'il auras nos trop justes remords  
Mais je veux, aujourd'hui, ne savoir de moi-même  
Et de la crainte, et du danger d'avoir un cœur.  
Voici l'heure qui m'avance; le temps se presse,  
Et l'ombre s'étend au sein de la maison.

Médis :  
Tu la gouverneras comme reine et matrone,  
La conduisant, avec la force et la raison,  
Vers une aïe et simple et sûre destinée.

Hélène :  
Avant que de s'incliner au couchant le soleil,  
Les servantes auront leurs tâches terminées.  
Pour toi, l'instinct est là de se rendre au conseil.  
Où tous, s'il faut, s'assembleront pour s'entretenir.  
Et je te rejoindrai, quand les heures rapides  
Ramenont les troupeaux blancs vers l'étable.

(Médis s'éloigne vers l'assemblée  
qui se tient derrière le palais).

SCENE II

Castor paraît. Il est accompagné de citoyens et  
se rend à l'assemblée. Soudain, il s'arrête en  
apercevant Hélène qui se prépare à rentrer dans  
sa chambre. Il se sépare des citoyens et se di-  
rige vivement vers elle.

Castor (à ceux qui l'accompagnent)

Allez, je vous rejoins bientôt à l'assemblée.

(à Hélène)

Hélène, écoute-moi. Mon cœur est violent,  
Et ton non retentit dans mon âme éplorée.  
Et moi l'effroi et l'orgueil et la mort en mon sein.

Quand hier, je t'ai revue et que toute la fouie  
Comme une ample forêt tendait vers toi ses bras,  
J'aurais voulu dompter et repousser ses houles  
Et t'emporter moi seul, je ne sais où, là-bas;  
Toute la nuit tu as peuplé l'ombre et mes rêves;  
Mon souffle brusque et chaud frôla ton front vermeil  
Je te marquai de mes rages, hélas! trop brèves,  
Puisque tout disparut quand survint le réveil.

Hélène :

J'ai deviné ta vie avec mes mains hagardes  
Toi ! toi ! Castor, mon frère ! O Dieux !  
Je suis celle qui trains après elle, les crimes  
Les attentats soudains, Castor : traître,  
Je suis taute sans te voir et toute ta ruine  
Et tout le deuil qui rôde autour de moi. Je te désire  
Sans hésiter, violemment et tout à coup;  
Je ne suis pas celui qui feint et qui sait dire  
Ce qu'il ne pense pas quand son cœur est jaloux;  
J'aime, je hais avec fureur, avec rancune,  
Et je passe, en criant vers ton cœur effaré  
Qu'il sera libre un jour et suivra ma fortune !

Hélène :

Janais !  
Je ne sais rien, je t'aime, Castor (en s'en allant) :

Je te désire, Hélène, et te prendrai.

SCENE III

Hélène - Electre.

Hélène :

O la honte à nouveau couvrant ma destinée  
Comme une sombre écume envahissant la mer !  
O Dieux ! vers quels dangers suis-je encor entraînée  
Et pour quelles amours est donc faite ma chair !  
J'étais pourtant rentrée au pays des Atrides  
Serrant, contre mes seins, les plis de mon manteau;  
O ces désirs toujours rayonnants et torrides  
Et ces aveux pareils à des coups de couteau !  
(à Electre qui s'avance)  
Dis, toi, dont je mérite et dont j'attends la haine  
Toi, dont le père est mort en exécrant Hélène

Dont le frère me nomme avec des cris d'horreur  
Accable-moi des mots les plus durs pour mon cœur.

Electre.

Je ne puis te haïr, quand tes yeux me regardent  
Et je me sens vaincue en m'approchant de toi.

Hélène :

J'ai dévasté ta vie avec mes mains hagardes  
Comme pour lui ravir la candeur et la foi.  
Je suis celle qui traîne après elle, les crimes  
Les attentats soudains, les lentes trahisons.  
Je suis toute ~~xxx~~ ta nuit et toute ta ruine  
Et tout le deuil qui rôde autour de ta maison;  
Et je règne, <sup>impunie et je marche</sup> ~~et je vis~~, et j'existe. +  
Sans moi, sans moi, ta mère out repoussé Egisthe  
Agamemnon vivrait, à Mycènes, en roi;  
Oreste errant serait resté auprès de toi  
Je suis toute ta mort.

Electre :

Tu es toute ma vie  
Je ne me souviens plus de ce que fut jadis  
La vengeance, l'orgueil, l'envie  
Je ne sais rien. Je t'aime, et t'aime, et te le dis. / la colère

Hélène (épouvantée) :

Encor ! Encor !

Electre :

Combien mon être a faim de toi !  
Et comme avec ardeur j'aime écouter ta voix  
Même quand elle blâme et peut-être repousse !

Hélène :

Va-t-en, va-t-en !

Electre :

Ah ! sa brûlure âpre mais douce !  
Oh ! sa fièvre, sa crainte et sa belle fureur !  
Oh ! l'orage béni dont elle émeut mon cœur  
Rien qu'à l'entendre, alors qu'elle est ta voix, Hélène !  
Oh ! la brise qui souffle en cet instant : la plaine,  
Le mont, les bois sont pleins de notre amour.

Quand hier, je t'ai revue et que toute la foule  
Comme une seule forêt tendait vers toi ses bras,  
L'autre fois, quand tu venais et que je te regardais  
Et t'emporter moi seule, je ne sais où, le pas,  
Toute la nuit tu as porté l'ombre et mes rêves;  
Mon souffle brasse et grand l'œil ton front vermeil  
Le te marquant de son rayon, hélas, trop brèves  
Puisque tout disparaît quand survient le soleil.

Hélène :

Tot ! tot ! Gaster, mon frère ! O Dieu !

Gaster :

Sans hériter, violemment et tout à coup  
Je ne suis pas celui qui teint et qui agit dire  
Ce qu'il se pense pas quand son cœur est jaloux  
L'âme, je bats avec l'air, avec l'air,  
Et je passe, en orant vers ton cœur effrayé  
Qu'il sera libre un jour et suivra sa fortune !

Hélène :

Laisse !

Gaster (en s'en allant) :

Je te désire, Hélène, et te promets.

SCÈNE III

Hélène - Electre.

Hélène :

O la honte à nouveau couvrant sa destinée  
Comme une ombre dense envahissant sa mer !  
O lieux ! vers quels dangers suis-je encore entraînée  
Et pour quelles douleurs suis-je encore faite en chair !  
L'état pourtant rentre au pays des Atrides  
Serrant, contre ses seins, les fils de son mantau;  
O ces dévils toujours rayonnants et torrides  
Et ces vœux pareils à des coups de contour !  
(A Electre qui s'avance)  
Die, toi, dont je mérite et dont j'attends la peine  
Toi, dont le père est mort en exécrant Hélène

Dont le frère me nomme avec des cris d'horreur  
Accablé-moi des mots les plus durs pour mon cœur.  
Electre :  
Et je ne sans vainement en m'approchant de toi.  
Hélène :  
L'air devant sa vie avec ses mains hagardes  
Grand pour lui ravir le regard et le loi.  
Le sein celle qui traine après elle, les crimes  
Les attentats soudains, les lentes trahisons.  
Je suis toute nue ta nuit et toute ta ruine  
Et tout le deuil qui rôde autour de ta maison  
Et te royne, et te lève, et te lève, et te lève.  
Sans mot, sans mot, ta tête est revenue à l'air  
Agitation vivante, à Mycènes, en toi ;  
Grâce ornerait ta tête, ta tête de toi  
Je suis toute ta mort.  
Electre :  
Tu es toute sa vie  
Je ne me souviens plus de ce que fut jadis  
La vengeance, l'orgueil, l'envie  
Je ne sais rien, je t'aime, et t'aime, et t'aime.  
Hélène (éperdue) :  
Encor ! Encor !  
Electre :  
Combien non être à l'air de toi !  
Et comme avec rumeur j'ai pu écouter sa voix  
Même quand elle hâte et pour-être repoussée !  
Hélène :  
Va-t-en, va-t-en !  
Electre :  
Ah ! sa prière à sa main !  
Oh ! sa prière, sa prière et sa belle lueur !  
Oh ! l'orage dont elle sent non cœur  
Rien qu'à l'entendre, alors qu'elle est sa voix Hélène !  
Oh ! la prière qui souffre en cet instant : la prière,  
Le mont, les bois sont pleins de notre amour.

Hélène :  
Va-t-en !  
Va-t-en, le ciel frémit d'horreur en t'écoutant !  
Electre :  
Non ! non ! Le ciel ne connaît rien de nos querelles  
Ses flammes sont des coeurs et ses grands vents, des ailes  
Qui se frôlent et s'exaltent à travers l'air ;  
Les fleurs larges sont des baisers faits chair,  
Tous les flots de la mer que l'orage secoue  
En un spasme cruel, s'enflent et s'entrechoquent  
Et même, il n'est là-haut, parmi les vastes cioux,  
D'étoiles d'or qui ne s'aiment comme des Dieux.  
Hélène :  
Oh ! l'horreur des retours dans la patrie !  
Electre :  
Ecoute,  
Tu es belle toujours, et je t'appartiens toute.  
Hier, je te haïssais encor, mais aujourd'hui  
Tu es le seul feu d'or qui traverse ma nuit  
Tu m'es, en ces temps noirs, la soudaine embellie  
Et celle qui accorde, et celle qui supplie,  
Et qui a trop souffert pour n'avoir pas pitié.  
Hélène :  
Malheureuse !  
Electre :  
Je sens mon sort au tien lié.  
Hélène ! depuis quels jours, suis-je celle qui erre,  
Morne, fatale, et sombre et seule sur la terre !  
Avec quel poids alourdissant de souvenirs  
Dois-je traîner ce corps brisé vers l'avenir.  
Avec quels yeux grandis par l'angoisse et la crainte  
Ai-je appris à souffrir dans Mycènes et Tyrinthe  
Et qu'ai-je pu aimer sous l'or des vastes cioux  
Si ce n'est la vengeance et la haine des Dieux !  
Hélène :  
Oh ! pauvre âme effrayante et jour à jour déçue

14



Tout comme Hélène, Hélas ! pour moi fin tu conçus ?

Electre :

O'est mon destin, à moi, de ne sentir pas courir  
Que comme un feu qui brûle et dont j'ai peur.  
Oh ! ce pas assésé des nocivités furieuses  
Qui retentit jusqu'en ma chair pâle et mourante  
Et me louché, et m'entraîne et m'allois toujours !  
Et voir que je sens venir en moi l'amour  
Et que je pleure et cris et que je hurle et t'aimé.

Hélène :

Te repousser loin, bien loin, hors de toi-même  
Comme une route ardente et sauvage de loup  
Comme la peste et la mort, ces dangers fous  
Qui jusqu'au fond de nous, s'entraînent et m'entraînent.

Electre :

Non ! non ! je ne puis plus, je ne puis plus ! Ma rage  
Passe, vole et partit, plus loin que ma raison  
Je bois avec délices un étrange poison  
Qui coule et se répand en ma chair tourmentée  
L'ombre étendue en moi : je suis l'île d'Arde.  
Pour venir, nous les yeux, me te enier nos transports  
L'air rejette nos honte et rages nos paroles  
Je n'ai pas écoutez ce qu'ils disaient sous terre  
Hélène ! je l'ai vu aux pieds leur cendre noire  
Et leur orgueil, et sa vengeance, et leur douleur  
Et me voir, soudain, que me me en son cœur  
Prends et enjures-moi, méprise-moi et me pardonne  
L'audace Electre est dédaigneuse et abandonnée.

Hélène :

Jamais tu ne franchiras le seuil de mon cœur !  
Jamais de main ne franchiras le seuil de mon cœur !  
(Electre s'éloigne et partit)  
sur le banc où Hélène et Pollux se sont  
assis. Elle ne voit pas Pollux qui est  
tré et Pollux ne l'aperçoit pas.)

SCENE IV

Comprenez-vous, Pollux, les douleurs et les craintes  
Et nous quel fait Pollux - Electre - Hélène  
O vous, l'aimé des dieux, dont les destins sont saints  
Affermis par les vœux et les serments sacrés.

Pollux (à Hélène)

La bouche qui m'a surpris par sa douce parole,  
Je sais de quelle flamme effrayante, mon frère  
Brûle pour toi, ma soeur, et peut-être a-t-il dit,  
Méprisant à la fois ta gloire et ma colère,  
La rage et la fureur de ses transports maudits.

Electre (surgissant)

Oh ! feux plus monstrueux que mes aveux funestes.

(à Hélène)

Etait-ce donc pour eux que vous me repoussiez ?  
Et ne recherchez-vous que le crime et l'inceste  
Et les choes des amours brutaux et meurtriers ?

Pollux :

Electre !

Hélène (à Pollux)

Ecoutez-la, écoutez-la, vous dis-je,  
Elle m'accable enfin, des mots que j'attendais.

Electre :

Bras des hommes, étaux d'orgueil et de vertige  
Broyant terriblement nos corps vierges et frais,  
Vœux des hommes, brasiers de crime et de folie,  
Gestes qui violez, bouches qui embrasez,  
Spasmes qui jaillissez de nos chairs avilies  
Sous l'orage fougueux des dents et des baisers;  
Et vous, mains des hommes dont nous sommes les proies  
Dans la guerre et le sang, le meurtre et la terreur  
Et qui n'avez brûlé les murailles de Troie  
Que pour que nos yeux nus en reflètent l'horreur;  
Je vous hais, je vous hais, de m'avoir pris Hélène  
Et sa tendresse ardente et son puissant amour  
Et d'avoir fatigué de douleur et de haine,  
Ce cœur qui me repousse et que j'aime toujours.

(Elle quitte la scène, violemment)

Pollux - Hélios - Hélios

Pollux (à Hélios)

Je sais de quelle flamme effrayante, non frère,  
Brûle pour toi, ma soeur, et pour-tout-à-fait dit  
Mourant à la fois ta gloire et ta colère,  
La rage et la fureur de ses transports mandés.

Hélios (surprenant)

Oh ! leur plus monstrueux que mes vœux lunaires.

Hélios (à Hélios)

Étais-ce donc pour eux que vous me répondiez ?  
Et ne cherchez-vous que la crainte et l'incertitude  
Et les chocs des amours brutaux et meurtriers ?

Pollux :

Hélios :

Hélios (à Pollux)

Écoutez-la, écoutez-la, vous dir-je,  
Elle a souffert enfin, des mots que j'attendais.

Hélios :

Bras des hommes, élan d'orgueil et de vertige  
Broyant terriblement nos corps vierges et frais,  
Yeux des hommes, brisiers de arcs et de lances,  
Gestes qui violent, bouches qui embrassent,  
Spermes qui jettent de non-chaires avilissantes  
Sous l'orgue fougèreux des dents et des baisers;  
Et vous, mains des hommes dont nous sommes les prières  
Dans la guerre et la sang, la mort et la terreur  
Et qui n'avez brûlé les murailles de Troie  
Que pour que nos yeux en réfléchissant l'horreur  
Le vous hait, le vous hait, de n'avoir pris Hélios  
Et sa tendresse ardente et son puissant amour  
Et d'avoir fait de douleur et de haine,  
Ce cœur qui ne répondait et que j'aimais toujours.

(Elle quitte la scène, violemment)

Hélène :

Comprenez-vous, Pollux, ma détresse et ma crainte  
Et sous quel faix je vais rentrer en ma maison;  
O vous, l'ainé des miens, dont les conseils sans feinte  
Affermis jadis ma naissante raison,  
Des yeux fixés sur moi tout à coup me convoient,  
La bouche qui m'approche est brûlante soudain,  
La ~~main~~ <sup>que l'on me tend</sup> main tendue est attirante et moite  
Et l'on dirait que les lèvres du vent ont faim,  
En descendant, le soir, sur ma gorge qu'il frôle.  
Quand la foule m'entoure ou ne suit pas à pas  
Je n'ose prononcer les plus simples paroles  
De peur qu'un sourd désir n'y réponde tout bas.

Pollux :

Que ton âme, ma soeur, est donc désenparée !

Hélène :

Dire que j'espérais revivre, ici, en paix  
En revenant vers toi, <sup>belle</sup> douce et <sup>douce</sup> simple contrée,  
Grèce natale où tout mon cœur me précédait !  
N'étais-tu pas pour moi, la pure et calme enfance  
Et tes fleuves, tes bois, ton ombre et ton soleil  
Ne me semblaient-ils point ligés pour ma défense  
Quand j'aurais eu besoin d'impérieux conseils.  
Mon âme était chantante en abordant tes rives,  
Mes pieds, mes mains, mon corps entier a tressailli  
Rien qu'à fouler ton sol rempli de sources vives  
De fleuves sinueux et de torrents jaillis.  
Je suis chez moi depuis un jour et les blocs tombent  
Du haut du fronton d'or que mon rêve a construit.  
Oh ! qui me rendra Troie et la rouge hécatombe  
Des guerriers s'égorgeant en luttant dans la nuit ?  
Qui me rendra, de mer en mer, ma vie errante  
Et le lit parfumé d'affolantes odeurs  
Où ma coupable chair passait indifférente  
Sans cris passionnés, mais du moins sans horreur;  
Car c'est ici, dans ma patrie et dans ma race  
<sup>par</sup> ~~chez~~ une vierge et <sup>par</sup> ~~chez~~ un frère, ici, chez eux,  
Que j'ai compris jusqu'où pouvait aller l'audace  
Et le crime et l'effroi des amours monstrueux.

Pollux :

Je vois, ma soeur, combien l'horreur et la surprise  
Ont dû te mordre et troubler ton âme tour à tour;  
N'importe quand, le jour, la nuit, je t'autorise

Hélène :  
Comprenez-vous, Pollux, les détours et les crises  
Et sous quel faux je vais tenter en sa maison  
O vous, l'âme des miens, dont les conseils sans fautes  
Alléguent jadis sa raison  
Des yeux fixés sur moi tout à coup se convulsent,  
La bouche est muette, on dirait qu'elle se tait,  
Et l'on dirait que les lèvres du vent ont fait  
En descendant, le soir, sur sa gorge, un fil  
Quand la foule m'entoure ou se suit par à pas  
Je n'ose prononcer les plus simples paroles  
De peur qu'un regard d'air n'y réponde tout bas.

Pollux :  
Que ton âme, ma sœur, est donc désemparée !  
Hélène :

Dire que j'espérais revivre, toi, en paix  
Et revenant vers moi, dans ce monde contraindre  
Grâce à ce que tout mon cœur ne perdait !  
N'étais-tu pas pour moi, la pure et sainte enfance  
Et tes larmes, tes bois, ton cœur et ton soleil  
Et me consolant les points ligés pour me défendre  
Quand j'avais eu besoin d'impitoyable conseil.  
Moi qui n'étais qu'un être en attendant que l'on vive  
Mes pieds, mes mains, mon cœur entier à travers  
Rien qu'à l'écouter son âme respirer  
De l'enfer à l'enfer et de la mort à la mort  
Le jour où tu n'as plus un jour et les lieux tombant  
Du haut du fronton d'or que mon rêve a construit.  
Oh ! qui ne voudrait être et la jeune hécatombe  
Des guerriers s'égarant en instant dans la nuit ?  
Qui ne voudrait, de son encre, sa vie errante  
Et se faire parler d'affreuses douleurs  
Où sa coupable chair passait indifférente  
Sans s'apercevoir, sans du moins sans horreur  
Car c'est toi, dans sa patrie et dans sa race  
C'est une vierge et c'est un frère, toi, que j'ai  
Que j'ai compté jusqu'au jour où j'ai vu  
Et le crime et l'effort des amours monstrueux.

Pollux :  
Je vois, ma sœur, combien l'horreur et la surprise  
Ont dû te rendre et troubler ton âme tout à fait  
N'importe quand, le jour, la nuit, je t'aurais

A demander chez moi et conseil et secours.  
Mais pourquoi Ménélas ne te vient-il en aide ?

Hélène :  
Oh ! qu'il ignore tout, même cet entretien :  
Il se fait vieux; il a souffert; sa force cède;  
Quand sa nef approcha des pays doriens  
Et que ses yeux mouillés regardaient ces montagnes  
Je me jurai de ne le plus troubler jamais.  
Je veux qu'un amour sûr désormais l'accompagne  
Et qu'il m'ignore, afin que sa vie ait la paix.  
C'est vous vers qui s'en vient, dans la détresse, Hélène,  
Vous qui m'avez connue et qui ne m'aimez pas.

Pollux :  
Certes, j'ai mes desseins : je sais quel chemin mène  
Jusques au but marqué vers où tendent mes pas;  
Néanmoins, ne crois pas que mon âme soit morte;  
Je ne puis regarder en silence tes yeux;  
Mais j'ai la volonté si allègrement forte  
Que tout mon cœur se tait, quand mon orgueil le veut.

Hélène :  
J'ai confiance en vous; d'ailleurs, en qui l'aurais-je ?  
En qui puis-je l'avoir si vous m'abandonnez,  
Si les mots que j'entends ne sont que leurre et piège.  
Je vivrai loin de vous, sans vous importuner  
Sachant que votre bras garde ma solitude;  
J'ai trop d'orgueil encor pour me plaindre toujours  
Et vous ne saurez pas ma sombre lassitude  
D'avoir ployé, depuis vingt ans, sous tant d'amour.

SCENE V

A cet instant, une foule entourant Ménélas et lui  
parlant, s'avance en tumulte sur la scène. Ils sor-  
tent de la salle de l'assemblée.

Un notable (à Ménélas) :  
Je vous assure, ô roi, qu'il ne se doutait guère  
Combien étaient cruels les mots qu'il prononçait.

Un autre :  
Il était comme en proie aux démentes colères

A demander chez moi de conseils et secours.  
Mais pourquoi Ménélas ne se vient-il en aide ?  
Hélène :  
Oh ! qu'il ignore tout, sans ces entrefaits !  
Il se fait vieux ; il a souffert ; sa force s'éteint ;  
Quand sa robe approche des pays lointains  
Et que ses yeux sentent les regards des étrangers  
Je ne jure de ne le plus troubler jamais.  
Je veux qu'un amour sûr détermine l'accompagne  
Et qu'il s'ignore, afin que sa vie ait la paix.  
Où vont vos yeux ? où vient, dans le dédale, Hélène,  
Vous qui m'avez connu et qui ne m'avez pas.  
Pollux :  
Certes, j'ai mon destin : je suis quel destin même  
L'augure au but marqué vers où tendent ses pas  
Ménélas, ne croie pas que son âme soit morte ;  
Je ne puis regretter en silence ses yeux  
Mais j'ai la volonté et allègrement forte  
Que tout non court se fait, quand non erguait le vent.  
Hélène :  
L'at confiance en vous ; d'ailleurs, en qui l'aurais-je ?  
En qui puis-je l'avoir et vous m'espérez  
Et les mots que j'entends ne sont que leurs et piéce  
Je vivrai loin de vous, sans vous inquiéter  
Sachant que votre bras gardera solitaire  
L'at trop d'orgueil encore pour ne lâcher toujours  
Et vous ne semez pas un nombre lésant  
D'avoir plus, depuis vingt ans, sous tant d'amour.  
SCÈNE V  
A cet instant, les deux entendants Ménélas et lui  
parlent, s'avancent en fumée sur la scène. Ils por-  
tent de la suite de l'assemblée.  
Un notable (à Ménélas) :  
Je vous salue, ô roi, qu'il ne no doutez plus  
Combien étaient cruels les mots qu'il prononçait.  
Un autre :  
Il était combe en proie aux démons coléras

Et les cris dans sa gorge enflaient et s'étouffaient.

Un autre :

Ceux qui sentaient leur cause à la sienne mêlée  
Avaient honte de tant d'excès !

Poilux (au Notable) :

Quoi ? Qu'y-t-il ?

Le Notable (à Poilux) :

Castor vient d'insulter le roi dans l'assemblée :  
Ses cris soudains, ses rauques, hargneux et vils .....

Ménélas :  
Lorsque l'heure est venue, les vils sont vils.

L'outrage de Castor n'a point troublé mon âme  
Et je ne permets pas que ces jours de bonheur  
Soient ravagés, par sa folie et par les flammes  
Qu'il recelait, comme un bœuf, au fond du cœur.

Poilux :

O roi, votre bonté passe votre justice ;  
Mais Castor est coupable et les temps ne sont plus  
Où j'excusais sa fougue et ses brusques caprices.

Ménélas :

Il est frère d'Hélène et frère de Poilux.

Poilux :

Certes, Leda nous enfanta tous trois et celle  
Qui mourut de mort rouge, à Mycènes, jadis.  
Mais seuls Hélène et moi, fûmes conçus sous l'aile  
Du cygne éblouissant et pur qui descendit  
Du mont Olympe, un jour, pour féconder ma mère ;  
C'est lui qui met en moi l'orgueil et le désir  
D'être toujours d'un zèle et d'un esprit sincères.  
Il m'aïda à régner, il m'aïde à obéir.

*à l'assemblée  
à la scène*

Castor paraît à son tour.

Il passe dans le fond de la scène en-  
touré de quelques partisans.

Ne les écoutez pas ; ils mentent tous, Hélène.  
Moi seul je sais ce que je dis, ce que je fais ;

Je ne suis qu'un compteur de chevaux dans les plaines  
Mais mon cœur est trop fier pour qu'il flatte jamais.

Pollux :

Castor : Castor :

Castor :

Je vous laisse ce soin, mon frère  
Vous prodiguez les mots et les discours mielleux  
Et j'accours dénoncer votre adresse à forfait  
Lorsque l'heure est propice et que les rois sont vieux.

(il quitte la scène violemment -  
ses partisans l'entraînent).

Le rideau tombe

Et les uns dans sa gorge engloutit et s'étranglent.

Un autre :

Ceux qui contenaient leur langue à la langue mâlée  
Avaient horreur de tant d'excès !

Pollux (au notable) :

Quoi ? Qu'y a-t-il ?

Le notable (à Pollux) :

Castor vient d'arriver le roi dans l'assemblée :  
Des cris s'élevaient, des rumeurs, des hurlements et des...

Ménelas :

L'outrage de Castor n'a point troublé mon âme  
Et je ne portais pas ces jours de bonheur  
Soyez rassurés, par sa loi et par les lois  
Qu'il recueillait, comme un phénix, au fond du cœur.

Pollux :

O roi, votre ponté passe votre justice ;  
Mais Castor est coupable et les temps ne sont plus  
Où l'excusait sa force et ses principes sacrés.

Ménelas :

Il est frère d'honneur et frère de Pollux.

Pollux :

Castor, l'ode sans enlacement, l'ode et celle  
Qui nous est de nos jours, à Ménelas, l'ode.  
Mais sans aucun mépris et sans aucun sous l'ode  
De votre éblouissement et par qui descendit  
Du mont Olympe, un jour, pour descendre au monde ;  
C'est lui qui fut en moi l'orgueil et le dédain  
D'être toujours d'un côté et d'un autre ennemi.  
Il m'aide à régner, il m'aide à obéir.

Castor parle à son tour.

Il passe dans le fond de la scène et  
tient de quelques pas.

Et les dévotion par; ils ne sont tous, Ménelas.  
Moi seul je suis ce que je suis, ce que je fais.

*à la fin*

Je ne suis qu'un domestique de chevaux dans les papiers  
Mais mon cœur est trop fier pour qu'il fléchisse jamais.

Polix :

Gastor ! Gastor !

Gastor :

Je vous laisse en paix, mon frère  
Vous prodiguez les mots et les discours mielleux  
Et j'aurais dénoncé votre adresse à l'ennemi  
Lorsque l'honneur est plus près de que les vœux sont vains.

(Il quitte la scène violemment -  
non parlant l'entraine.)

Le rideau tombe

ACTE III

Polix :

Les ames tout vives sur l'incertain  
Quels aveugles brûlants se frôlent de leur flamme  
Comprenez-vous ces nuits de terreur et d'effroi  
Et quel feu de folie envoleveront nos vœux ?

Médus :

Je suis depuis longtemps, je suis depuis toujours  
Le maître sur ce monde, quand un être passe  
Par les yeux de son regard et ses amours.

ACTE III

Mais toi, l'homme, tu vis en pareille aux hommes  
Qui divises le monde en deux camps opposés.  
Le sang que tu verser par ta main ne répandra  
Rien de ta gloire, rien de ta puissance au ciel.  
Tu es le maître, mais tu es le maître de la nuit  
Et dans la nuit obscure, la nuit de la mort  
Ton regard s'élève et se perd dans le néant.

Médus :

Médus à Polix :

Il sait que l'homme est et ravage la terre  
Comme un fleuve en furie, et que rien n'est plus fort  
Sans les yeux embrasés de sa volonté mauvaise.  
Que le chant de sa vie, ou le cri de sa mort  
Et puis, il sait aussi que les destins se placent  
En ses jours d'infortune à se jouer des rois  
Et que restent les mots sur les lèvres humaines  
Et que Gastor vous hait et qu'il veut à la fois  
Perdre le chef de Sparte et le maître d'Helles,  
Mon cœur se déchire au sein de violents secrets.

Médus :

Les guides de Gastor ne peuvent point atteindre  
Les hauteurs de ce front d'où je domine en paix;  
J'ai trop aimé l'homme dans les siècles, pour craindre  
Lui, cher moi, dans sa propre maison, celui  
Qui se laisse emporter par d'égales vaines.  
Je ne veux point qu'il trouble un instant mon esprit  
Ni que le monde sache en son sein secret.

A C T E III

Vois-tu, je n'ai jamais, tout au long de mes jours,  
Goûté tant de bonheur qu'au moment où je suis né,  
Et j'ai pu m'assurer du bonheur de mon père  
De celle qui s'en vint vers moi du bout du monde.  
Tu ne sauras jamais, enfant, quelle elle est,  
Au fond des coeurs calmes Electre :

Et comme sera douce, et sa vie et sa mort,  
Et maintenant que vous savez tout comme moi,  
Quels souvenirs brûlants me frôlent de leur flamme  
Comprenez-vous mes nuits de terreur et d'effroi  
Et quels feux de folie enveloppent mon âme ?

Ménélas :

Je sais depuis longtemps, je sais combien toujours  
Le meurtre est proche, hélas, quand un Atride passe  
Par les chemins de ses haines et ses amours.  
Mais toi, l'enfant, ta vie est pareille aux bonaces  
Qui divisent le cours des tempêtes en mer.  
Le sang que tu as vu par ruisseaux se répandre  
N'a pu souiller les purs miroirs de tes yeux clairs.  
Tu étais jeune, alors; tu ne dus rien comprendre  
A ces meurtres brutaux ensanglantant la nuit  
Et dont la rouge horreur effrayait la lumière  
Ton coeur ignora tout .....

Electre :

Hélas ! il a compris;  
Il sait que l'amour tue et ravage la terre  
Comme un fléau soudain, et que rien n'est plus fort  
Sous les cieux embrasés de volontés mauvaises  
Que le chant de sa vie, ou le cri de sa mort;  
Et puis, il sait aussi que les destins se plaisent  
En ces jours d'infortune à se jouer des rois  
Et que mentent les mots sur les lèvres humaines  
Et que Castor vous hait et qu'il veut à la fois  
Perdre le chef de Sparte et le maître d'Hélène.  
Mon coeur recèle en soi de violents secrets.

Ménélas :

Les gestes de Castor ne peuvent point atteindre  
Les hauteurs de ce front d'où je domine en paix;  
J'ai trop connu l'excès dans les périls, pour craindre  
Ici, chez moi, dans ma propre maison, celui  
Qui se laisse emporter par des volées vaines.  
Je ne veux point qu'il trouble un instant mon esprit  
Ni que le soupçon naisse en mon âme sereine;

Electre :

Et maintenant que vous savez tout comme moi,  
Quels souvenirs brûlants se lèvent de leur flamme  
Comprenez-vous mes nuits de terreur et d'effroi  
Et quels lieux de loie enveloppent mon âme ?

Ménélas :

Je suis depuis longtemps, je suis depuis toujours  
Le mortel qui se couche, hélas, quand un Arède passe  
Par les corridors de son palais et son amour.  
Mais toi, l'enfant, ta vie est perdue aux bonheurs  
Qui divalent la cour des rois et des royaumes  
Le sang que tu es vu par les rois et les royaumes  
N'a pu nourrir les yeux ni les lèvres de ton âme.  
Tu étais jeune, alors ; tu ne dus rien comprendre  
A ces heures d'angoisse et de terreur et de larmes  
Et dont la rouge horreur effrayait la lumière  
Ton cœur ignore tout.....

Electre :

Hélas ! si je n'étais  
Il est que l'homme qui se ravage la terre  
Comme un féroce animal, et que rien n'est plus fort  
Sous son ciel et ses ongles de volonté sauvage  
Que le chant de sa vie, ou le cri de sa mort.  
Et puis, il est aussi que les dieux se plaisent  
En ses jours d'infortune à se jouer des rois  
Et que mentent les mots sur les lèvres humaines  
Et que Castor vous hait et qu'il veut à la fois  
Perdre le chef de Sparte et le maître d'Hélène.  
Mon cœur respire en toi de violents secrets.

Ménélas :

Les contes de Castor ne peuvent point atteindre  
Les hauteurs de ce front d'oeil de héros en paix ;  
L'air trop connu l'exalte dans les périples pour atteindre  
L'air, et moi, dans ma propre maison, celui  
Qui se laisse emporter par les vagues vaines.  
Je ne veux point qu'il trouble un instant mon esprit  
Ni que le soupçon aigre en son âme se mette ;

Vois-tu, je n'ai jamais, tout au long de mes jours,  
Goûté tant de bonheur qu'en ces heures profondes  
Où j'ai pu m'assurer du regressif amour  
De celle qui s'en vint vers moi du bout du monde.  
Tu ne sauras jamais, enfant, comme elle endort,  
Au fond des coeurs calmés les soucis infertiles  
Et comme sera douce, et ma vie et ma mort,  
Sous ses yeux bienveillants et dans ses mains tranquilles.

Electre :

Pourtant, si ce bonheur que vous rêvez...

Ménélas (indulgent)

Tais-toi !

D'ailleurs, Pollux est là que l'on ne peut surprendre.  
Il surveille son frère, et sert dûment son roi.  
As-tu vu quelle ardeur il a mise à défendre,  
Mon souverain pouvoir que Castor outrageait ?  
Il sait, suivant le sort, régner ou se soumettre  
Peut-être un jour, après ma mort, dans ce palais  
Si mon geste le veut, marchera-t-il en maître ....  
Il pourra commander, puisqu'il sut obéir,  
Puisque son coeur est clair et son âme loyale.  
Tu vois donc que je puis sûrement m'endormir  
Dans la paix des longs jours et des heures égales.

Electre :

Castor n'est violent, ni farouche à demi  
Bannissez-le de Sparte, éloignez-le d'Hélène.

Ménélas :

Pollux le contiendra, s'il est mon ennemi.

Electre :

O coeur trop indulgent qui ignorez la haine !  
O confiance aveugle et insensée ....

Ménélas (souriant)

Enfant ....  
Voici que le soir tombe avec la paix et l'ombre,  
Et les brises de mer dans le jour étouffant ;  
Veux-tu, comme autrefois, gagner le coteau sombre  
Où je te menais voir se diviser au loin  
Les chemins qui s'en vont vers Argos et Thyrinthe ?  
Tu pourras m'y redire encor ce qui te point,

Vois-tu, je n'ai jamais, tout au long de mes jours,  
Ces traits de bonheur qu'on voit sur ces lèvres prolongées  
Qu'il y a pu m'arriver de regrettable amour  
De celle qui m'a vu vers moi du bout du monde.  
Et ne sursais jamais, enfant, comme elle en sort,  
Au fond des coeurs aimés les secrets infirmités  
Et comme sera douce, et sa vie et sa mort,  
Sans ces yeux bienveillants et dans son main tranquilles.

Electre :  
Pourtant, et ce bonheur que vous rêvez...  
(Ménélas) (intéressé)

Tais-toi !  
D'ailleurs, Pollux est là que l'on ne peut surprendre.  
Il surveille son frère, et sert d'abord son roi.  
As-tu vu quelle valeur il a mise à défendre,  
Non seulement pour voir des Grecs outragés ?  
Il sait, suivant le sort, régner ou se consacrer  
Pour être un jour, après sa mort, dans sa patrie  
Si son geste le veut, marquer-t-il un maître...  
Il pourra commander, puis s'il n'est obéi,  
Mais son coeur est clair et son bras loyal.  
Tu vois donc que je puis sûrement m'endormir  
Dans la paix des longs jours et des heures égales.

Electre :  
Castor n'est violent ni farouche à demi  
Bannissez-le de Sparte, éloignez-le d'Argos.  
Ménélas :  
Pollux le comprendra, n'il est mon ennemi.  
Electre :  
O cœur trop indolent qui ignores la haine !  
O coeurs aveugles et insensés...  
(Ménélas) (souriant)

Enfant...  
Vois que le soir tombe avec la paix et l'ombre,  
Et les brises de mer dans le jour étouffant.  
Voulez-vous, comme autrefois, gagner le cocher sombre  
Où je me mets voir se diviser au loin  
Les chemins qui m'ont vus vers Argos et Thyras ?  
Tu pourras m'y redire encore ce qui te point.

Et je pourrai sourire en écoutant tes craintes  
(à Pollux qui paraît)  
Et Ménélas ne va pas, et n'a pas de regrets.  
Nous accompagnez-vous, Pollux, dans la forêt ?

Pollux :  
Je viens dire aux bergers que demain, ils ramènent  
Béliers, agneaux, brebis, des prés vers les marais  
Et qu'ils tondent, à l'aube, et qu'ils sèchent les laines,  
Et qu'ils parquent les boucs, avant le soir, là-bas.

Ménélas :  
Adieu !  
(Il prend avec Electre le sentier qui conduit vers la montagne)

SCENE II  
Pollux - Castor

Pollux :  
Je te cherchais.  
Castor :  
Je ne te cherchais guère,  
Et ce n'est point vers toi que se portaient mes pas.

Pollux :  
Je sais que mes conseils te sont fiers et colères *excitent ta*  
Et que tu hais, en moi, celui qui sert le roi.  
Castor :

Je vous hais tous. Mais lui, le roi, possède et garde  
Impunément, ici, dans son lit, sous son toit,  
Celle dont la splendeur fait mon âme hagarde.  
Je ne puis plus attendre et ma tête est en feu;  
Je me vois emporté par ma fièvre et ma rage,  
Par les bonds de mon coeur, par les cris de mes vœux,  
Comme un terrible et despotique orage.

Je suis hanté. Hélène est là, ici, partout,  
Je dévore sa chair en mes rêves voraces  
J'assiège ses flancs nus avec mes désirs fous ....  
Et Ménélas me raille, et m'a volé ma place.  
J'ai mes desseins. Je sais qu'il est là-haut. J'y vais.

Pollux (railleur) :

Je n'ai même pas dû lui indiquer la route.

SCENE III

Pollux, les bergers, Hélène, la foule.

Pollux (au chef des bergers qui survient.  
Les autres suivent)

Berger, tu mèneras demain vers le marais  
Où l'herbe neuve et compacte se broute  
Tout le troupeau,  
Tant les agneaux parqués que les chèvres nomades.-  
Et maintenant, pour changer de propos,  
Raconte-moi ce qu'on a dit, dans les bourgades,  
Du triomphal retour de Ménélas.

Le berger :

Sparte n'eut d'yeux que pour les yeux d'Hélène.  
Je sais des gens qui ont baisé la cendre vaine  
Où se posaient ses pas.  
Le roi est vieux; il est au bout de sa carrière;  
Certes, il revient d'Asie et rapporte du bien,  
Mais c'est vous qu'on regrette et c'est vous qu'on espère  
Bien qu'on n'en dise rien.

(un silence.- Pollux <sup>distrainct</sup> semble écouter - le  
berger veut se retirer).

Excusez-moi, j'ai trop parlé, peut-être.

Pollux :

Non, non, j'ai le besoin de <sup>désir</sup> causer <sup>m'attarder, ici</sup> avec toi :  
Dis-moi, j'aime à connaître  
Si le bonheur <sup>te gare des soucis</sup> ~~est~~ <sup>attarde</sup> sous ton toit,  
Et si les tiens  
Soignent ta maisonnée

Dis, me vois-tu, à cette heure, droit devant toi  
Plaçant et défilant ma main sur ton épaule  
Et m'éloignant de toi et saisissant ta gaine  
Et la ployant et te parlant avec ma voix?  
Berger, regarde bien, berger, qu'il te souviennes  
Que Pollux est fidèle aux coutumes anciennes  
Qu'il s'interroge et qu'il ne veut rien négliger  
De ce qui touche à l'intérêt de ses bergers.

Pollux (au chef des bergers qui survient)  
Les autres suivent)  
Berger, tu n'aurais jamais vu le mien  
Où l'herbe neuve et compacte se présente  
Tout le troupeau,  
Tant les agneaux perdus que les chevreaux nomades.  
Et maintenant, pour changer de propos,  
Raconte-moi ce qu'on a dit, dans les bourgades,  
Du triomphal retour de Ménélas.  
Le berger :  
Quand n'ont d'yeux que pour les yeux d'Hélène,  
Le sein des gens qui ont baigné le sang vain  
Où se posaient ses pas.  
Le roi est vivant; il est au bout de sa carrière;  
Géras, il revient d'Asie et rapporte du dieu  
Mais c'est vous qu'on regrette et c'est vous qu'on espère  
Bien qu'on n'en dise rien.  
(un silence - Pollux se penche à écouter - le  
berger veut se retirer).  
Raconne-moi, j'ai trop parlé, pour-être.  
Pollux :  
Non, non, j'ai le bouton de bouton avec toi;  
Dis-moi, j'ai une connaissance  
(Il écoute et parle distraitement)  
Si le bonheur changeant s'échange avec ton sort,  
Et si les liens  
Sont en sa main.

Et augmentent par leurs travaux, ton bien,  
De saison en saison, et d'année en année?  
(Il écoute)

Le berger :  
Seigneur, tant de sollicitude ....  
Pollux (interrompant, fiévreux un peu)

Les temps sont durs, la vie est rude  
Et les soins incessants qu'on donne à ses troupeaux  
Ne déjouent point toujours la perfidie  
Tortueuse des maladies.  
Quel est l'homme qui peut compter sur le repos  
Certain, profond, placide ?

Le berger :  
Seigneur, quand vous régniez, on aimait à songer  
Que votre esprit fécond, souple et lucide  
Éloignait de nos murs et l'air et le danger;  
Et l'on disait : " Un dieu bienveillant l'accompagne ".

(Un berger vient de paraître, descendant  
du sentier de la montagne du fond. *Pollux*  
*erie de loin*  
*S'est levé. Regarde anxieusement. Le berger est*  
*en l'apercevant*)

On a tué le roi, là-haut, dans la montagne !  
(Etonnement, on va vers lui, on l'en-  
toure, on l'interroge).  
Pollux :

Qui ?  
Un berger :  
Quoi ?

Le berger (descendu de la montagne)  
Castor !  
La foule  
O Ménélas !  
Un berger :

Et augmentent par leurs travaux, son bien  
De raison en raison, et d'année en année ?  
Placant et (II) ...  
Et le ployant de la parole avec sa voix ?  
Berger, quand vous régniez, on aimait à songer  
Et l'on disait : " Un dieu dévoilant l'occulte."  
On a tué le roi, là-haut, dans la montagne !  
Pollux :  
Un berger :  
Un berger (descendu de la montagne)  
Castor !  
O Ménélas !  
Un berger :

Pollux (Tumulte - Hélène angoissée et sortant  
du palais, appuyée, fléchissante, au  
peristyle)

Hélène :

Quoi ? quoi !  
Ces foules, ces appels, ces pleurs, ces cris ... le Roi !  
Dites, vous qui savez, dites ... dites ... mon frère ?

Pollux :

Hélène :  
Hélas ! combien, ma soeur, le sort nous est contraire  
Et quel terrible deuil se répand sur Hellas !

Hélène :

Mort ?

Pollux :

Castor, notre frère, a tué Ménélas.

Hélène :

Dieux ! Dieux !

Pollux :

O la sanglante et terrible surprise !  
Et comme en nos deux coeurs frappés, tous liens se brisent  
Qui rattachaient notre âme à cet homme dément.  
Je punirai ce crime avec acharnement;  
J'en montrerai la rouge et noire forfaiture;  
Je ferai taire en moi les cris de la nature.

Hélène :

Qu'on me mène, là-bas, où Ménélas est mort !

Le berger (qui annonça)

Quand je suis accouru, on ramenait son corps  
Du côté des vergers vers sa haute demeure;  
Vous l'y retrouverez, sur son lit, à cette heure.  
Son visage était calme, et ses yeux refermés.

Hélène :

O pauvre roi que j'ai point assez aimé !

(Hélène gagne le palais, soutenue et ac-  
calée)

(Tantôt - Hélène - Hélène agitée et sortant  
du palais, agitée, l'échouant, au  
partir)

Hélène :

Quel ? quel ?  
Où l'enfer, ses yeux, ses yeux, ses yeux... le Roi !  
Rien, vous qui avez, dites... dites... mon frère ?

Pollux :

Hélène ! combien, ne pour, le sort nous ont contrain  
Et quel terrible houri se répand sur Hélène !

Hélène :

Mort ?

Pollux :

Castor, notre frère, a été blessé.

Hélène :

Dieux ! Dieux !

Pollux :

O la vengeance de terrible surprise !  
Et comme on nos deux coeurs frappa, tous deux se brisant  
Qui rattachaient notre âme à cet homme d'élite  
Le ventral on orna avec solennité  
L'on montrait la rage et notre forlun  
Le ferai sans en voir les cris de la nature.

Hélène :

Qu'on ne mène, là-bas, où Ménélas est mort !

Le berger (qui annonce)

Quand je suis accouru, on ramenait son corps  
Du côté des vergers vers sa haute demeure  
Vous l'y retrouvâtes, sur son lit, à cette heure.  
Son visage était pâle, et ses yeux refermés.

Hélène :

O pauvre Roi que j'ai point sans aide !

(Hélène s'agenouille le palais, se tordant et se  
-saisit -)

Pollux (au berger) :  
Electre accompagnait Ménélas. Que fit-elle ?

Le berger : (Allant vers Hélène)

Je l'ai vue étancher la blessure mortelle;  
Une fixe lueur brillait dans ses yeux fous :  
Elle rampait autour du corps, sur ses genoux  
Et sa plainte courait et s'exaltait dans l'ombre.-  
Soudain, elle a gagné, là-bas, les grands bois sombres  
Pour rejoindre Castor en leur dédale obscur.

Pollux :

Qu'on enlève les fleurs et les branches des murs;  
Qu'on pleure abondamment une telle victime  
Et que Sparte rehette avec horreur ce crime  
D'un homme aveugle et dangereux que je bannis.

(La foule grossit, notables, laboureurs,  
femmes, enfants, mais sans bruit).

Tu n'as pu savourer, roi Ménélas, les fruits  
Dont la paix diligente et ma loyauté franche  
Avait chargé dans ton pays toutes les branches.  
Tu étais juste et calme et sage, et ton renom  
Brillait plus clair que l'orgueil d'or d'Agamemnon.  
Ta main tenait un sceptre intact et ta puissance  
Marchait d'accord, toujours, avec ta bienveillance !  
Tu revenais vainqueur, simplement, sans orgueil  
Ne voulant rien, sinon qu'on oubliât les deuils  
Et la multiple horreur des lointaines tueries  
Et qu'on songeât à vivre heureux dans la patrie.  
Ta voix, pour te venger, en mon coeur retentit.

(Soudain, en ce remous, un second ber-  
ger dévale de la montagne et crie à  
Pollux) :

Le berger : (à Pollux) :

O le nouveau malheur qui fait frémir la nuit !  
Electre, qui suivait votre frère en sa course,  
Tandis qu'il s'arrêtait pour boire au creux des sources  
L'a frappé d'un coup sûr, et l'a tué.

Pollux :

Enfin !

Elle nous venge tous. Elle a compris soudain

Pollux (au berger) :  
Notre compagnie n'est-elle pas ?

Le berger :  
Je l'ai vu étendre la blessure mortelle ;  
Une fois l'air brisé dans ses yeux fous ;  
Elle rampait autour du corps, sur ses genoux  
Et sa plainte courait et s'exhalait dans l'ombre.  
Soudain, elle a gagné, là-bas, les grands bois sombres  
Pour rejoindre Castor en leur dédale obscur.

Pollux :  
Qu'on enlève les fleurs et les branches des murs ;  
Qu'on plie et s'écroule sous les pieds des victimes  
Et que Sparte rebelle avec horreur de crimes  
D'un homme aveugle et dangereux que je hannis.

(Les loups grognent, notables, laborieux,  
L'ennemi, enfants, mais sans bruit.)

Le nain du savoyard, roi Ménelas, les frères  
Dont la paix diligente et ma loyauté française  
Avait chargé dans son pays toutes les branches.  
Tu étais juste et calme et sage, et ton renom  
Brillait plus clair que l'orgueil d'or d'Agamemnon.  
Ta main tenait un sceptre intact et ta puissance  
Marchait d'accord, toujours, avec la discipline !  
Tu revenais vainqueur, simplement, sans orgueil  
Ne voulant rien, sinon qu'on oublie les hauts  
Et la mystérieuse horreur des jointures tortues  
Et qu'on songeât à vivre heureux dans la patrie.  
Tu vois, pour te venger, en non cour, restant.

(Soudain, en ce moment, un grondement  
Par derrière de la montagne et cri de  
Pollux) :

Le berger : (à Pollux) :  
O le nouveau malheur qui fait frémir la nuit !  
Notre, qui aimait votre frère en sa course,  
Tandis qu'il s'arrêtait pour boire au creux des sources  
L'a frappé d'un coup d'air, et l'a tué.

Pollux :  
Elle nous venge tous. Elle a compris soudain

En son âme superbe, ardente et meurtrière  
Que je ne pouvais pas, moi-même, tuer un frère,  
Elle a compris, vous dis-je, et frappé en mon nom.

(S'en allant vers Hélène)

Et ma soeur qui l'ignore, et pleure en sa maison.

SCENE IV

La foule - Pollux.

Un notable :

Voici Sparte qui se lamente encor,  
Après avoir souri un jour à peine un jour entier,  
Depuis l'aurore.

Le berger (continuant son récit) :

Castor fuyait par le hallier  
L'eau le tenta; la fièvre  
Brûlait ses lèvres;  
Il se pencha, il se mit à genoux  
Sur la terre dure;  
Quand tout à coup  
Avant même qu'il n'eût puisé l'eau pure,  
Le couteau se planta dans son dos, largement  
Un geste, un seul, avait tranché sa vie errante  
Son corps tombé resta sans mouvement  
Tandis qu'à ses côtés, soudain indifférente,  
L'étrange Electre regardait.

Un notable :

Les Dieux se sont servis de son audace  
Et de son cœur trop prompt à punir un forfait.

Le berger :

Aucun trouble secret ne contractait sa face  
Et son calme semblait à nous tous effrayant.

(un repos)

Alors deux bûcherons qui rentraient à cette heure  
Ont enlevé le corps béant,  
Et l'on couché dans leur demeure;  
Tandis que les bergers emportaient Ménélas.-

En son âme superbe, ardente et meurtrière  
Que je ne pouvais pas, moi-même, sur un frère,  
Ella a compris, vous dis-je, et frappé en son nom.  
(C'est en allant vers Hélène)

Et en nous qui l'ignore, et pleure en sa maison.

SCÈNE IV

La foule - Pollux.

Un notable :

Voilà Sparte qui se lamente encore,  
Après avoir couru un si pénible jour entier,  
Depuis l'aurore.

Le berger (continuant son récit) :

Castor fuyait par le hallier  
L'eau le font; la rivière  
Baignait ses lèvres;  
Il se pencha, il se mit à genoux  
Sur la terre dure;  
Quand tout à coup  
Avant même qu'il eût pu se lever,  
Le centaure se planta dans son dos, l'immobilisant  
Un geste, un seul, avait tranché sa vie errante  
Son corps tomba tout sans mouvement  
Tandis qu'à ses côtés, soudain indifférent,  
L'étrange Néstor regardait.

Un notable :

Les Dieux ne sont servis de nos prières  
Et de son cœur trop prompt à partir un forfait.

Le berger :

Qu'on trouble secret ne contractait sa face  
Et son calme semblait à nous tous effrayant.

(un râle)

Alors deux héros qui contractaient à cette heure  
Ont enlevé le corps devant  
Et l'on couché dans leur demeure;  
Tandis que les bergers emportaient Ménélas.

Un notable :

Le roi ne comptait plus sur une ample carrière;  
Mais lui, Castor, que les plaines de l'Eurotas  
Nourrissaient de vaillance et de force guerrière !

Vous êtes cachés sous le siège  
Et le ressortiment se dresse en vos discours.

Et maintenant que Ménélas n'est plus,  
Qu'Oreste a fui et que Pyrrhus charme Hermione,  
Qui donc tiendra en son pouvoir Lacédémone ?

Votre ardeur ne vous sert qu'à réveiller les héros;  
A soupçonner Pollux, alors qu'il  
Et console, dans ce palais en deuil.

Pollux, Pollux, Pollux ! Assurément, Pollux !

Simonide (poursuivant) :

Je reconnais qu'il fut assez longtemps un maître  
Que Sparte a proclamé fidèle, habile et droit;  
Que son règne fini, il a su se soumettre  
Sans révolte, comme il convient, à l'ancien roi,  
Qui revenait d'Asie et rapportait la gloire.  
Je sais qu'il aime Zeus et vénère Pallas,  
Qu'il est de conseil souple et d'aide méritoire  
Mais Castor est son frère et tua Ménélas.

Un berger :

Pollux jouit ici de l'estime unanime.

Simonide :

Qu'importe ! il est du même sang que l'assassin  
Et l'intérêt toujours est la raison des crimes.  
Aucun de nous ne sait quels furent ses desseins  
Et s'il prenait Castor pour dupe ou pour complice.

Tous les bergers :

Fourbe ! traître ! Il calomnie ! il ment ! il ment !

Le notable - Simonide :

Ne vous emportez pas : je parle sans malice,  
Mais je pense et je parle avec discernement.

Un berger :

Vous détestez en nous, ceux que Pollux protège.

Un notable :  
Le roi ne comptait plus sur une noble carrière;  
Mais lui, Castor, que les plaines de l'Épire  
Nourrissent de vaillances et de force guerrière !

Simonide :  
Et maintenant que Médée a-t-elle dit,  
Qu'importe à lui et que Pyrrhus osera-t-il  
Qui donc tiendra en son pouvoir l'assassin ?

(Cris nombreux)  
Pollux, Pollux, Pollux ! Assassin ! Assassin !  
Pollux, Pollux, Pollux ! Assassin ! Assassin !

Simonide (poursuivant) :  
Le reconnaît-il ? Il fut sans doute un maître  
Que Sparte a prodigé libelle, noble et droit;  
Que son règne fait, il a su soumettre  
Sans violence, comme il convient, à l'autorité  
Qui revient à l'État et rapporte la gloire.  
Le fils qu'il aime sans en rendre jaloux  
Qu'il est de concert, pour le bien de son pays,  
Mais Castor est son frère et son Médée.

Un berger :  
Pollux joint son cri de l'espérance immense.

Simonide :  
Qu'importe ! Il est de même sans que l'on sache  
Et l'intérêt toujours est la raison des crimes.  
Aucun de nous ne sait quels furent ses desseins  
Et s'il pressait Castor pour dire ou pour complaire.

Tous les bergers :  
Bourbe ! traître ! Il enlève ! Il enlève ! Il enlève !

Le notable - Simonide :  
Ne vous effrayez pas : je parle sans malice,  
Mais je pense et je parle avec discernement.

Un berger :  
Vous défendez en nous, ceux que Pollux protège.

Un vigneron :  
Vous voulez ranimer les querelles des bourgs.  
Hélas ! c'est la fleur et le fruit de la vigne,  
Et Pollux et Castor les ont cueillis.

Vos mots cachent sous eux et l'embûche et le piège  
Et le ressentiment se glisse en vos discours.  
Jamais, le fils de Zeus n'a subi tel affront !

Un notable (ami des bergers, à Simonide) :  
Simonide (à Euphoras) :  
Votre ardeur ne vous sert qu'à réveiller les haines;  
A soupçonner Pollux, alors qu'il est absent  
Et console, dans ce palais en deuil, Hélène.

Euphoras :  
Dussé-je à mon tour vous paraître offensant  
Je constate, depuis qu'Hélène est revenue  
Que le meurtre se lève et rôde parmi nous.

De toutes parts :  
Impie ! impie ! impie !  
Un berger (le voyant tendre vers Simonide) :

Euphoras (continuant)  
Et que rien n'atténue,  
Pas même de la voir pleurer sur son époux,  
La peur que j'ai de la sentir présente à Sparte.

Un berger :  
Que celui-là qui parle ainsi soit rejeté  
Par tous et que sa femme et ses enfants partent  
Et s'exilent au loin en des lieux sans clarté.

Un jeune homme :  
Pour elle, on combattit plus de dix ans à Troie;  
Aucun homme, jamais, n'y renia l'orgueil  
De provoquer la mort dont la vie est la proie.

Euphoras :  
Nulle beauté ne vaut qu'un pays soit en deuil.

Tous :  
Lâcheté ! lâcheté !

Un vigneron :

Vous voulez ramener les parcelles des bergers.

Les vôtres cachent sous eux et l'emblème et le blason  
Et le ressentiment se glisse en vos discours.

Un notable (est des bergers, à Simonide) :

Votre ardeur ne vous sert qu'à réveiller les haines  
à soupçonner Pollux, alors qu'il est absent  
Et consoler, dans ce palais en deuil, Hélène.

Euphoras :

Dans-je à mon tour vous paraître offendant  
Je constate, depuis qu'Hélène est revenue  
Que le mortuaire se lève et s'élève par son nom.

De ce genre l'air :

Impie ! impie ! impie !

Euphoras (continuant)

Et que rien n'atténue,  
Par signe de la voir pleurer sur son époux,  
Le pour que l'air de la sentir présente à Sparte.

Un berger :

Que celui-là qui parle ainsi soit jeté  
Par tous et que sa femme et ses enfants partent  
Et s'exilent au loin en des lieux sans espoir.

Un jeune homme :

Pour être en combat plus de dix ans à Troie,  
Avec honneur, jamais n'y renais l'orgueil  
De provoquer la mort dont la vie est la proie.

Euphoras :

Hélène peinte ne veut qu'un pays soit en deuil.

Tous :

Liberté ! liberté !

Euphoras :

Redoutez les familles  
Dont Hélène est la fleur et Tyndare le tronc,  
Et Pollux et Castor les sauvages ramilles.

Un berger :

Jamais, le fils de Zeus n'a subi tel affront !

Simonide (appuyant Euphoras) :

Euphoras a raison; il devine dans l'ombre  
Mille desseins cachés que vous ne voyez pas.

Un berger :

Nous voyons mieux que lui et nous sommes le nombre  
Et la ville, c'est nous !

Simonide :

Vous n'êtes que ses bras !

Un berger (le poing tendu vers Simonide) :

Que votre langue sèche et meure en votre bouche !

Un jeune homme (même geste que le berger) :

Que la foudre ravage et brûle votre toit !

Un autre (même geste) :

Que plus aucun de nous, avec vous, ne s'abouche.

(Gros tumulte. Pollux sort du palais et  
s'arrête sur la terrasse. Quelques uns  
se précipitent vers lui et un berger,  
le désignant, crie à tous) :

Le berger :

Voici Pollux qui sera maître et sera roi !

Pollux :

(Après un grand silence; il s'adresse  
surtout à ceux qui l'ont combattu et  
forment un petit groupe à gauche du  
théâtre) :

J'ai entendu gronder vos querelles fatales  
Et voulu que ma soeur ne les entendit pas :  
Elle est seule, à présent, et pleure Ménélas  
Loin de tout bruit, là-bas, au fond de la grand'salle.  
Si je n'estimais pas, plus que ma gloire altière  
Le bien de Sparte et votre orgueil d'être avant tout  
Ceux dont on dit : " Ils sont riches, puissants, jaloux  
Des troupeaux de leurs prés et des fruits de leurs terres "  
Vos cris pourraient passer, sans émuoir ma voix.  
Mais vous, dont le discours vers le blâme dévie  
Dites, quelqu'un a-t-il mieux employé sa vie  
Pour la grandeur de Sparte, et pour ses fils, que moi ?  
J'appris, pour vous l'apprendre, à mieux tailler la vigne;  
Je vous aidai par mes conseils et mes deniers  
A défricher le <sup>champ</sup> propice aux citronniers  
Au long de l'Eurotas et de ses bords insignes.  
Le sol vous est soumis comme un cheval dompté.  
Partout, autour des clos, s'épand l'eau salubre  
La fortune est à vous, féconde et tributaire  
Et Sparte - un bourg jadis - est, aujourd'hui, cité.  
Soyez ingrats - qu'importe ! Elle est à moi, la joie  
D'avoir été utile, et de m'en souvenir,  
Afin d'être plus prompt encore à vous servir,  
Même vous, dont la haine en cet instant tournoie  
Autour de mon front calme et de mes yeux sercins.

Simonide :  
Nul ne vous hait.

Un berger (au notable) :  
Alors, pourquoi l'amer reproche  
Surgissait-il et volait-il de proche en proche ?

Un berger (au berger) :  
Laissez parler Pollux, il apaise et convainc.

Le second notable opposant :  
Qu'il se défende !

Pollux :  
Hé ! je n'y suis point habile .....  
Mais si parmi nous tous, était présent, Nestor,  
Certes, son esprit clair et sa langue mobile  
Rappelleraient lequel je fus en ces temps d'or  
Où je partis, poussé par lui, vers la Colchide.

J'ai entendu grandir vos querelles fatales  
Et voulu que ma soeur en les entendit par :  
Elle est seule, à présent, et pleure éplorée  
Loin de tout bruit, le pas, au fond de la grande salle.  
Et je m'estimais par, plus que ma gloire vaine  
Le bien de Sparte et votre orgueil d'être avant tout  
Où l'on se dit : " Ils sont roches, mais sans danger  
Des troupes de leurs bras et des fruits de leurs terres "  
Vous n'êtes pourtant pas, sans écouler sa voix.  
Mais vous, dont le discours vers le dieu devait  
Dire, qu'un a-t-il en eux, en eux, en eux  
Pour la grandeur de Sparte, et pour son dieu ?  
L'orgueil, pour vous l'orgueil, à mieux tailler la vie  
Je vous attend par nos conseils et nos dangers  
A défrayer le sol, à défrayer le sol  
Au long de l'Argos et de nos bords indigènes.  
Le roi vous est soumis comme un cheval dompté.  
Partout, autour des dieux, a-t-il, dans l'air, dans l'air  
La fortune est à vous, le monde est tributaire  
Et Sparte - un pays, dans - est, aujourd'hui, est, est  
D'avoir été utile, et de m'en souvenir.  
Mais d'être plus prompt encore à vous servir.  
Loin vous, dont le haine en est instant fournie  
L'orgueil de mon front calme et de mes yeux ternis.

Un berger (au noble) :  
Alors, pourquoi l'avez-vous repoussé ?  
Un berger (au noble) :

Mais je veux oublier vos paroles étranges  
Et ne voir en vos coeurs qu'un émoi passager.  
(Tous l'acclament)  
Spartes doit ressembler plus haute de l'Epreuve  
Et du deuil où la plongez, hélas ! la mort du roi,  
Hélène est plus sacrée encor, puisqu'elle est veuve  
Et que de tous les siens, il ne reste que moi.  
Le meilleur s'est tué  
Le pire s'est acharné sur le meilleur des hommes  
Mais quand les hommes, plus sur son char, plus sur son char  
Où l'on se dit : " Ils sont roches, mais sans danger  
Des troupes de leurs bras et des fruits de leurs terres "  
Vous n'êtes pourtant pas, sans écouler sa voix.  
Mais vous, dont le discours vers le dieu devait  
Dire, qu'un a-t-il en eux, en eux, en eux  
Pour la grandeur de Sparte, et pour son dieu ?  
L'orgueil, pour vous l'orgueil, à mieux tailler la vie  
Je vous attend par nos conseils et nos dangers  
A défrayer le sol, à défrayer le sol  
Au long de l'Argos et de nos bords indigènes.  
Le roi vous est soumis comme un cheval dompté.  
Partout, autour des dieux, a-t-il, dans l'air, dans l'air  
La fortune est à vous, le monde est tributaire  
Et Sparte - un pays, dans - est, aujourd'hui, est, est  
D'avoir été utile, et de m'en souvenir.  
Mais d'être plus prompt encore à vous servir.  
Loin vous, dont le haine en est instant fournie  
L'orgueil de mon front calme et de mes yeux ternis.

J'étais tout jeune, et sur la nef Argo, longtemps,  
Le grand vieillard se fit mon conseil et mon guide.  
J'appris alors son souple et net enseignement,  
Son zèle sans répit, et sa force sans haine,  
Je sais conduire un peuple aux routes du bonheur,  
Je suis le fils de Zeus et le frère d'Hélène  
Et Castor n'eut jamais notre sang dans son coeur.

Euphoras :  
Castor est mort, Hélène est seule dangereuse.

Pollux :  
Ne parlez point ainsi et dites-vous plutôt  
Que sans elle, la gloire et ses ailes fougueuses  
N'eussent touché au front la Grèce et ses héros.  
L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes  
Et pour grandir encor, il leur faut le danger.

(un silence)

Amis, rappelez-vous, qu'à Troie, au long des portes,  
Quand le soir s'étendait sur les champs ravagés  
Et qu'Hélène marchait, seule, dans la lumière,  
Ceux qui la regardaient passer, du haut des tours,  
Disaient : " Que nous importe et la mort et la guerre,  
Et la chute des corps sanglants sur le sol lourd  
Et le fracas entre eux et des chars et des armes,  
Puisque rien de plus beau sous le ciel n'a vécu  
Que la femme qui met en nos coeurs tant d'alarmes " ?  
Ils raisonnaient ainsi, et c'étaient des vaincus !  
Et ma soeur s'en allait sans ouïr leur louange,  
Et vous, vous les vainqueurs, vous osez l'outrager.

(Personne plus ne parle, Pollux continue)

Mais je veux oublier vos paroles étranges  
Et ne voir en vos coeurs qu'un émoi passager.

(Tous l'acclament)

Spartes doit ressembler plus haute de l'Epreuve  
Et du deuil où la plongez, hélas ! la mort du roi,  
Hélène est plus sacrée encor, puisqu'elle est veuve  
Et que de tous les siens, il ne reste que moi.  
Le meilleur s'est tué  
Le pire s'est acharné sur le meilleur des hommes  
Mais quand les hommes, plus sur son char, plus sur son char  
Où l'on se dit : " Ils sont roches, mais sans danger  
Des troupes de leurs bras et des fruits de leurs terres "  
Vous n'êtes pourtant pas, sans écouler sa voix.  
Mais vous, dont le discours vers le dieu devait  
Dire, qu'un a-t-il en eux, en eux, en eux  
Pour la grandeur de Sparte, et pour son dieu ?  
L'orgueil, pour vous l'orgueil, à mieux tailler la vie  
Je vous attend par nos conseils et nos dangers  
A défrayer le sol, à défrayer le sol  
Au long de l'Argos et de nos bords indigènes.  
Le roi vous est soumis comme un cheval dompté.  
Partout, autour des dieux, a-t-il, dans l'air, dans l'air  
La fortune est à vous, le monde est tributaire  
Et Sparte - un pays, dans - est, aujourd'hui, est, est  
D'avoir été utile, et de m'en souvenir.  
Mais d'être plus prompt encore à vous servir.  
Loin vous, dont le haine en est instant fournie  
L'orgueil de mon front calme et de mes yeux ternis.

(une pause)

L'État tout jeune, et sur la mer, long temps  
Le grand victorieux se fit son conseil et son guide  
L'Épave alors non soulevée et non ensevelie  
Son âme sans repos, et sa force sans peine  
Le rais conduit au gouffre aux routes du porteur  
Le rais le fils de Zeus et le frère d'Hélios  
Et d'abord n'eut jamais notre sang dans son cœur.

Polux :

Gardez vos yeux, Hélios est dans les dangers.

Polux :

Le premier point était et dit-voilà plutôt  
Que sans elle, la terre et son air long temps  
N'eussent touché au front la Grèce et son héros.  
L'angoisse est nécessaire aux races qui sont fortes  
Et pour grandir encore, il leur faut le danger.

(un silence)

Ah, rappelez-vous, qu'à trois, au long des portes,  
Quand le soir s'étendait sur les champs ravagés  
Et qu'Hélios marchait, seul, dans la lumière,  
Ceux qui se regardaient passer, du haut des tours,  
Disaient : " Que nous importe de la mort et la guerre,  
Et la chute des corps engloutis sur le sol lourd  
Et le frisson entre eux et des chairs et des os,  
Puisque rien de plus bon nous le ciel n'a vu  
Que la femme qui fut en son cœur tant d'âmes ?  
Les raisonnements sont, et s'étaient des valeurs !  
Et sa mort n'en allait sans être leur langage,  
Et vous, vous les vaincus, vous êtes l'outrage.

(Personne plus ne parle, Polux continue)

Mais je veux oublier vos paroles étranges  
Et ne voir en vos discours qu'un bruit passager.

(Tous s'assoient)

18  
Sperte doit reconnaître plus haute de l'épave  
Et du dard de la Phéacé, Hélios ! la mort du roi.  
Hélios est plus accablé encore, mais qu'elle est venue  
Et que de tous les côtés il ne reste que mort.  
~~Les vaincus et les vainqueurs sur le sol de la Phéacé~~  
~~Les vaincus et les vainqueurs sur le sol de la Phéacé~~  
~~Les vaincus et les vainqueurs sur le sol de la Phéacé~~  
Qui s'assoient, et qui sont le silence  
(une pause)

44-

Et maintenant, je sais qu'un mot eût pu suffire  
Pour nous mettre soudain, comme autrefois, d'accord.  
Je dirai donc que Zeus, - mais pourquoi vous le dire -  
Que Zeus, mon père, à dès longtemps fixé mon sort,  
Et que j'entends sa voix, tout au fond de mon être;  
Il commande, j'écoute et suis sa volonté.  
Ce n'est pas moi, c'est lui qui dit : " Tu seras maître  
Et régneras dûment sur les peuples domptés ".  
Je voudrais me soustraire au poids des diadèmes,  
Mais Zeus est tout-puissant et son ordre est précis;  
Et puisque j'obéis au Ciel, malgré moi-même,  
Eh me proclamant roi, obéissez aussi.

(Acclamations, la toile tombe).

Et maintenant, je suis de un mot est en silence  
Pour nous autres hommes, comme au temps d'antan.  
Je dirai dans que l'on - mais pourquoi vous le dire -  
Que dans, non plus, à des longes fois non plus,  
Et que j'entends sa voix, tout au fond de son être,  
Il commande, j'écoute et suis sa volonté.  
Ce n'est pas moi, c'est lui qui dit : " Tu seras maître  
Et règneras d'abord sur les peuples d'Occident."  
Je voudrais ne souffrir au point de désirer,  
Mais dans est tout-puissant et son ordre est précis.  
Et puisque j'obéis au Dieu, malgré moi-même,  
Et ne proclamant toi, obéissant aussi.

(Acclamations, la toile tombe.)

Mes larmes, les dernières,  
Je te les donne à toi,  
O Médias, époux et roi  
Qu'à cette heure, reviens et salue la terre !  
O Médias, époux et roi  
Je répète par ta main au militaire  
Et tout ce qui ne reste en toi de mort.  
Mais sur la terre, sur la route du monde,  
Et dans les villes et dans les campagnes,  
Et dans les champs et dans les vallées,  
Et dans les forêts et dans les montagnes,  
Mes larmes, les dernières,  
Je te les donne à toi !

ACTE IV

J'aurais voulu tranquille et calme sous ton toit  
Dans le silence un peu de repos et de joie,  
J'aurais voulu sur ton hiver, mes fleurs d'automne  
Et simplement, j'aurais voulu loi.  
O Médias, époux et roi !  
Me voici seule et pauvre, et seule de ta terre  
Où hier, ton cœur pour la dernière fois,  
Vint me regarder, et ses yeux me pleurent,  
Entend le bruit de tes pas, et fait sa voix.  
Ils vont s'éteindre dans l'air, dans la terre,  
O Médias, époux et roi,  
Ils vont se rejoindre en la nuit éternelle  
Après toi, reviens  
Mes larmes, les dernières !

SCÈNE II

Pollux - Médias

Pollux :

Je t'apporte, au cœur, la joie et la victoire  
Ton deuil va s'effacer sous les fleurs de la gloire ;  
Tu ne pourras plus t'en plaindre un seul jour  
Et le peuple qu'en guide et qui suit, tout à l'heure  
A l'honneur de son Dieu, se lève et se dresse

*15 minutes dans*

*Ce pays ne doit rien*

ACTE IV

SCENE I

Hélène (sur le banc où elle était assise au 1er acte).

Mes larmes, les dernières,  
Je te les donne à toi,  
O Ménélas, époux et roi  
Qu'à cette heure, recouvre et consume la terre !  
O Ménélas, époux et roi

Je répands sur ta mort ma douleur solitaire  
Et tout ce qui me reste encor de sombre amour.  
Mon coeur, il s'est usé sur les routes du monde,  
Ma chair est devenue errante et inféconde,  
Mais tu fus oublieux et pardonnant toujours,  
Et tu rouvris ta couche à mon corps adultère.

Mes larmes, les dernières  
Je te les donne à toi !  
J'aurais vécu tranquille et calme sous ton toit  
Dans le silence uni des heures monotones,  
J'aurais penché sur ton hiver, mes fleurs d'automne  
Et simplement, j'aurais aimé subir ta loi.  
O Ménélas, époux et roi !

Me voici seule et pauvre, au seuil de ta demeure,  
Où hier, ton coeur parla pour la dernière fois.  
Vois mes regards vaincus, vois mes beaux yeux qui pleurent,  
Entends le bruit, les bruits derniers que fait ma voix.  
Ils vont s'éteindre aussi dans l'ombre, sous la terre;  
O Ménélas, époux et roi,  
Avant de te rejoindre en la nuit funéraire  
Reçois ici, reçois  
Mes larmes, les dernières !

SCENE II

Pollux - Hélène

Pollux :

Je t'apporte, ma soeur, la joie et la victoire;  
Ton deuil va s'effacer sous les feux de ma gloire; / s'absorber sans  
Tu ne cesseras point d'être reine un seul jour  
Et le peuple qu'on guide et qui sait, tour à tour  
A chacun de ses rois que les destins désignent

SCÈNE I

Hélène (sur le banc où elle était assise au  
ter. acte).

Non larmes, les dernières,  
te se les donne à toi,  
O Ménélas, époux et roi  
Qu'à cette heure, reconnois et connais la terre !  
O Ménélas, époux et roi  
le répands sur ta mort au doléur solitaire  
Et tout ce qui se trace enger de sombre amour.  
Mon cœur, il n'est pas sur les routes du monde,  
Ma chair est devenue aveugle et insensible,  
Mais tu fais oublier et pardonnant toujours,  
Et tu revivras ta souche à mon corps adhésif.  
Non larmes, les dernières,  
te se les donne à toi !  
L'aurait-elle transmise et calmé son tour ?  
Dans la silence un des heures monotones,  
L'aurait-elle sur son hiver, son élève d'automne  
Et simplement, l'aurait-elle aimé après la loi.  
O Ménélas, époux et roi !  
Me voit seule et seule, au sein de ta demeure  
Où hier, ton cœur parla pour la dernière fois.  
Vos mes regards vainement, vos mes beaux yeux qui pleurent,  
Rendez le fruit, les fruits derniers que fait le vent.  
Ils vont s'éteindre dans l'ombre, dans la terre,  
O Ménélas, époux et roi,  
avant de se rejoindre en la nuit funéraire  
Reçois toi, reçoit  
Non larmes, les dernières !

SCÈNE II

Pollux - Hélène

Pollux :

le t'apporte, au bout, la joie et la victoire;  
Ton doulx va t'effacer les larmes de sa gloire;  
Tu ne cesseras point d'être reine un seul jour  
Et le peuple qu'on guide et qui suit, tout à tour  
à chacun de ses rois que les destins désignent

Ce pays où sont nés

Donner sa confiance et son amour insignes,  
Tu maintiens sur le trône, et m'y range avec toi :  
Tu demeures la reine, et je deviens le roi.  
Ce pays ~~de la terre~~ notre mère et Tyndare,  
Pour ses enfants divins tout à coup se déclare  
Et si les dieux, un jour, veulent, superbement,  
Que nous brûlions, tels deux astres au firmament  
Préparons-nous, tous deux en dominant la terre,  
A ce règne éternel dans l'ombre autoritaire.

Hélène :  
O Ménélas ! ton nom est oublié déjà :  
Pollux :  
Je viens à toi pour te voir et te revoir.

Laissons, laissons les morts dormir. La vie est là,  
Magnifique, soudaine, impatiente et belle;  
Elle te fut, jusqu'aujourd'hui, rude et rebelle,  
Mais pour tout l'avenir, je te la dompterais .....

Hélène :  
Trop tard, trop tard !

Pollux :  
Non, non, il n'est trop tard, jamais,La fortune se lève et suit mon char qui passe  
N'importe en quels chemins du frémissant espace :

Mes plus vagues désirs deviennent de la chair  
Réelle, et prennent ~~des~~ corps, et se meuvent dans l'air.  
Je viens, et l'on m'écoute, et tous mes stratagèmes  
Que je les voile ou non, réussissent quand même;  
J'apaise, quand je veux, la haine ou la fureur,  
Et mes gestes distraits façonnent le bonheur.

Hélène :  
O la folie humaine !

Pollux :  
O la puissance vraie !

L'orgueil est le froment; le désespoir, l'ivraie;  
Dans Sparte, à l'Agora, tout le peuple t'attend  
Les yeux conquis, les bras levés, le cœur battant,  
Les pères et les fils, les filles et les mères  
Jettent vers toi leurs cris, leurs vœux et leurs prières;  
Leur unanime ardeur m'a dépêché vers toi.  
Viens entendre l'amour qui halète en leur voix,

*Ce pays ne vaut rien*

Donner sa confiance et son amour fragiles  
Tu restais sur le signe, et n'y regardes plus  
Tu demeurais la reine, et je devenais le roi.  
Ce pays ne vaut rien, ce pays ne vaut rien  
Pour nos enfants divins tout à coup se déclare  
Et si les dieux, un jour, veulent, superbe  
Que nous prisonniers, tous deux, en dormant  
Préparons-nous, tous deux en dormant la terre,  
A ce régime éternel dans l'ombre surplombante.

Hélène :

O Médée ! ton nom est oublié dans l'air !

Pollux :

Laissez, laissez les morts dormir, la vie est là  
Médée, Médée, Médée, Médée, Médée  
Médée, Médée, Médée, Médée, Médée  
Médée, Médée, Médée, Médée, Médée  
Médée, Médée, Médée, Médée, Médée

Hélène :

Trop tard, trop tard !

Pollux :

Non, non, si n'est trop tard, jamais  
La fortune se lève et suit son char qui passe  
N'importe en quels chemins de l'étrange essence  
Mes plus vagues desirs deviennent de la chair  
Médée, et prennent son corps, et se souvenant dans l'air  
Je viens, et j'en ai vu, et j'en ai vu, et j'en ai vu  
Que je les vois en non, roulement foudroyant  
L'attente, quand je veux, la haine ou le farou  
Et mes gestes distraits l'annoncent le bonheur.

Hélène :

O la folie humaine !

Pollux :

O la puissance vraie !  
L'orgueil est le front ; le désespoir, l'ivresse  
Dans Sparte, à l'Argos, tout le peuple attend  
Les yeux couverts, les bras levés, le cœur battant  
Des héros et les fils, les filles et les héros  
L'attente, quand je veux, la haine ou le farou  
Et mes gestes distraits l'annoncent le bonheur.

Viens te brûler dans ton triomphe et dans leur âme;  
C'est moi qu'ils ont nommé, mais c'est toi qu'ils acclament.

Hélène :

Pourquoi connaître encor ce que j'ai trop connu ?

Pollux :

La terre entière exulte et baise tes pieds nus  
Avec la bouche en feu de ses foules ardentes;  
Laisse apaiser enfin tes angoisses grondantes  
Renaiss : l'heure est unique et je me sens au cœur  
Tant de force assurée et de pouvoir vainqueur  
Qu'il n'est rien pour nous deux, au monde, que je craigne.  
Je tiens le sort en main : je suis maître et je règne.

Hélène :

Et que m'importe, à moi, que tu règles ou non  
Sur ce pays funeste et désormais sans nom  
Dont les eaux des torrents et les eaux des abîmes  
En vain déborderaient pour effacer ses crimes.  
Ma volonté est morte et ne tend plus à rien,  
Ton insolent bonheur me fait haïr le bien;  
Tout mon être est brisé jusqu'au fond de mon âme;  
Il n'est plus un orgueil, il n'est plus une flamme  
Dans mon sein dévasté, ni dans mes yeux déserts.

Pollux :

Tu mérites, ma soeur, ta peine et tes revers.  
Quand hier, tu m'implorais et que tremblait ton âme  
Au bondissant assaut de deux amours infâmes,  
Je surprénais en toi, debout, malgré les deuils  
La fermeté, l'ardeur, la révolte et l'orgueil  
Et je te promettais mon secours et mon aide;  
Aujourd'hui, sans raison, soudain, ta force cède,  
Tu ne demandes plus mon fraternel appui;  
Tu vas comme une aveugle au-devant de ta nuit;  
Plus un cri de fierté ne sonne en ta poitrine;  
Ta beauté se prépare à n'être que ruine;  
Et tout cela t'arrive, et tout cela se fait  
Parce qu'un homme est mort que tu n'aimas jamais.

Hélène :

L'aimer ! Je faisais mieux, je lui vouais ma vie.  
Un zèle, une tendresse intime, inassouvie  
Encor, et que jamais je n'avais découverts  
Aux replis de ce cœur que foula l'univers,

Viens te brûler dans ton triomphe et dans ton sang.  
C'est moi qu'il a tué, mais c'est toi qu'il a sacrifié.

Hélène :

Pourquoi connaître encore ce que j'ai trop connu ?

Pollux :

La terre entière existe et dans son pied nu  
Avec la bouche en feu de ses lèvres ardentes  
Laisse respirer enfin tes sanglots grondants  
Rien n'est : l'heure est unique et je me sens au cœur  
Tant de forces saines et de pouvoir vainqueur  
Qu'il n'est rien pour nous deux, au monde, que je craigne.  
Je tiens le sort en main : je suis maître et je régné.

Hélène :

Et que m'importe, à moi, que tu régnes ou non  
Sur ce pays fumé et dévoré sans nom  
Dont les yeux des torrents et les yeux des arbres  
En vain débordent pour offrir nos crimes.  
Ma volonté est morte et ne tend plus à rien,  
Ton instant bonheur ne fait plus le tien.  
Tout mon être est pris jusqu'au fond de mon âme  
Il n'est plus un orgueil, il n'est plus une flamme  
Dans son sein dévot, ni dans ses yeux de verre.

Pollux :

Tu mérites, au cœur, de pain et de repos.  
Quand hier, tu m'ignoraient et que tremblait ton âme  
Au bondissant saut de deux années infimes,  
Je surpris en toi, debout, malgré les baillies  
La fureur, l'ardeur, la révolte et l'orgueil.  
Et je te promis mon secours et mon aide.  
Aujourd'hui, sans raison, soudain, ta force cède.  
Tu ne demandes plus mon secours, aujourd'hui.  
Tu vas comme une aveugle au-devant de ta nuit.  
Plus un cri de fièvre ne sonne en ta poitrine.  
Ta bouche se prépare à n'être que rance.  
Et tout cela t'arrive, et tout cela se fait  
Parce qu'un homme est mort que tu n'as jamais.

Hélène :

L'air ! le lâche air ! je lui voue ma vie.  
Un air, une tendresse infinie, inconnue  
Et que jamais je n'avais découverte  
Aux replis de ce cœur que l'on a l'air de

Renouvelaient pour moi jusques au fond, mon être.  
Le roi était heureux, rien qu'à me voir paraître,  
A me sentir, le soir, assise auprès de lui.  
J'étais le feu paisible incliné sur sa nuit,  
Et certes, il me sentait tout entière fidèle  
Tant ma main était calme et presque maternelle.  
Non, tu ne peux comprendre, hélas ! comme sa mort  
A tue, dans mon âme et tué dans mon corps,  
Jusqu'au dernier désir, jusqu'au dernier rêve,  
Jusqu'au dernier ferment de la dernière sève.

Pollux :

Adieu ! tu es vaincue et je ne tente plus  
De hausser jusqu'au mien ton front irrésolu ;  
Tu n'es plus rien au monde, et tu n'es plus Hélène,  
Je sépare d'un coup ta fortune incertaine  
De la mienne, trop belle, et qui court le danger  
En s'attardant ici, de choir ou de changer :  
Le malheur est fatal à celui qui l'approche.  
Dans l'orage et le vent, la pourpre s'effiloche :  
J'ai peur de ta présence. Adieu ! Adieu !

Hélène :

Va !

SCENE III

Electre (qui débouche sur la scène lentement et comme lassée)

Hélène :

Toi !

Electre :

J'erre, depuis hier soir, seule, dans l'ombre blême  
A travers la forêt, par des chemins étroits ;  
Je ne retrouve plus, dans le fond de moi-même  
Ce cœur sauvage et noir qui vers la mort hurlait ;  
Je sens tomber enfin ma haine héréditaire  
Et sur mon front, passer quelques heures de paix.

Hélène :

Tu vengeas mon époux en immolant mon frère.  
Tu ne tuas l'un d'eux, hélas ! que pour calmer,  
Que pour noyer dans le sang frais de ta victime

La jalouse fureur qui te porte à m'aimer;  
Tu es en même temps la justice et le crime  
Comme l'étaient, les tiens, à Mycènes, jadis.

Electre :

*Ménélas*

C'est Ménélas, lui seul, lui seul que vos yeux pleurent,  
Lui seul qui vous fut tendre et pardonnant, tandis  
Que les désirs montaient vers vous dans sa demeure  
Et que, traîtreusement, sa mort se préparait.  
O roi ! on t'a frappé lorsque j'étais ton guide,  
On t'a frappé, sous mes regards, dans la forêt,  
Sous mes regards à moi, ta nièce, une Atride ....  
Et tu t'es affaissé entre mes tristes bras,  
D'un coup, la bouche close et morne et sans paroles.  
C'est toi qui vers Castor a dirigé mes pas,  
Quand la brusque vengeance emplit ma tête folle,  
Qui m'as armée et soutenue - o grand vieillard !  
O cœur fait de bonté, de paix et de sagesse -  
Et qu'on assassinait lâchement, à l'écart,  
Sans reculer devant l'aspect de ta faiblesse.

(à Hélène, directement)

*Vous m'avez aimé pour Castor  
Qu'auriez-vous fait ?  
Qu'auriez-vous fait ?*

Hélène :

*O Dieux !*

Hélène :

Electre :

Son sang coula sur moi,  
Sur ma main qui tâchait de fermer sa blessure;  
Je regardais ses yeux qui entendaient ma voix  
Crier ma plainte aux Dieux sous la sombre ramure.  
Hélas ! que n'étiez-vous, Hélène, auprès de nous  
Ou que n'entendiez-vous, d'ici, mon cri sauvage  
Avant que Ménélas, mon roi et votre époux  
Eût raidi dans la mort les traits de son visage.  
Son corps, je le sentis bientôt se refroidir.  
J'aurais voulu donner et ma vie, et mon âme,  
Pour rappeler vers lui ses jours prêts à s'enfuir,  
Mais je n'avais, hélas, que mon souffle de femme  
Qui n'a pu réchauffer son grand torse fendu.

Hélène :

O douleur qui ravage ! O vengeance qui brûle !



Electre :  
Depuis que j'ai frappé mon coeur a'est débattu  
Et le crime est tombé avec le criminel  
Comme un large rayon sur mon être égaré  
L'air vu la vaste nuit dont les ténèbres l'éclaircissent  
Sans peur, garder vers moi ses regards ardents  
L'air songe au destin de sa jeune famille  
Et j'angoisse, avec douleur, l'air longuement plaintif  
Tant de forlans ! tant de pourvoyeurs ! tant de victimes !  
Tant de sang répandu à travers les épinets  
Et le plus anodin meurtre et le dernier des crimes  
Qui se plaignent dans cette heure, on ne sait  
Et ne vague raison, et non esprit nocturne  
Flottent sur tant d'horreur et se complaisent pas  
Et toujours nos longs pleurs, comme gorgées d'une vaine  
S'élevaient de nos yeux et tombaient sur nos pas.

Hélène :  
Hélène ! non que tu me trompes et te déesses  
Moi, j'ai fait le mal, comme toi, tu l'as fait  
Et néanmoins, je reste à tes côtés, car  
Et je trouve en tes pleurs, je ne sais quel attrait  
O son flux et reflux de maux qui nous enveloppent  
O l'air de ces temps notre brûlant comme un veau  
Oh ! tout ce sang versé pour nos regards de venge  
Pour de leur tour, a'y heurtant les dents saines  
Nous venons de si loin, du fond de nos ténèbres  
L'une vers l'autre, et, lentement, nous contondons  
Nos détresses, nos cris, et nos sanglots larmoyants  
N'ayant nous dire encore que nous nous pardonnons  
Le t'ai connue enfant, chez sa mère, sa mère  
Ton yeux tristes luisaient sous ton grand front pâle  
Un soir, que tu pleurais déjà sur tes aïeux  
On t'apparut chez toi pour donner en son lit  
Le t'ai connue enfant, je pensais la chevelure  
Et tu t'es endormie en hochant sa voix  
Comme un bon fruit d'été, sous la rampe obscure

Hélène :  
Hélène ! non que tu me trompes et te déesses  
Moi, j'ai fait le mal, comme toi, tu l'as fait  
Et néanmoins, je reste à tes côtés, car  
Et je trouve en tes pleurs, je ne sais quel attrait  
O son flux et reflux de maux qui nous enveloppent  
O l'air de ces temps notre brûlant comme un veau  
Oh ! tout ce sang versé pour nos regards de venge  
Pour de leur tour, a'y heurtant les dents saines  
Nous venons de si loin, du fond de nos ténèbres  
L'une vers l'autre, et, lentement, nous contondons  
Nos détresses, nos cris, et nos sanglots larmoyants  
N'ayant nous dire encore que nous nous pardonnons  
Le t'ai connue enfant, chez sa mère, sa mère  
Ton yeux tristes luisaient sous ton grand front pâle  
Un soir, que tu pleurais déjà sur tes aïeux  
On t'apparut chez toi pour donner en son lit  
Le t'ai connue enfant, je pensais la chevelure  
Et tu t'es endormie en hochant sa voix  
Comme un bon fruit d'été, sous la rampe obscure

Electre :  
Franz Garde ! prends garde, Hélène, égarée-toi !  
Hélène :  
Hélène ! non que tu me trompes et te déesses  
Moi, j'ai fait le mal, comme toi, tu l'as fait  
Et néanmoins, je reste à tes côtés, car  
Et je trouve en tes pleurs, je ne sais quel attrait  
O son flux et reflux de maux qui nous enveloppent  
O l'air de ces temps notre brûlant comme un veau  
Oh ! tout ce sang versé pour nos regards de venge  
Pour de leur tour, a'y heurtant les dents saines  
Nous venons de si loin, du fond de nos ténèbres  
L'une vers l'autre, et, lentement, nous contondons  
Nos détresses, nos cris, et nos sanglots larmoyants  
N'ayant nous dire encore que nous nous pardonnons  
Le t'ai connue enfant, chez sa mère, sa mère  
Ton yeux tristes luisaient sous ton grand front pâle  
Un soir, que tu pleurais déjà sur tes aïeux  
On t'apparut chez toi pour donner en son lit  
Le t'ai connue enfant, je pensais la chevelure  
Et tu t'es endormie en hochant sa voix  
Comme un bon fruit d'été, sous la rampe obscure

Electre :  
Franz Garde ! prends garde, Hélène, égarée-toi !

La furie en mon coeur n'est jamais qu'endormie  
Oh ! tes mains sur mon front ! tes mains sur mes cheveux !  
Oh ! ton souffle soudain sur ma chair ennemie  
Et tes doigts, et tes bras, et ton corps, et tes yeux !

Hélène (qui s'est levée) :

Oh ! les bonds de ton coeur, à travers sa misère !

Electre (égarée) :

Hélène ! Hélène !

Hélène (qui s'est reprise) :

Eloigne-toi ! Séparons-nous !  
Le moindre instant de paix m'est refusé sur terre,  
Il n'est plus que la mort qui nous convienne à tous.

Electre :

Hélène !

Hélène :

Hélène ! je m'oubliais à être bonne  
Mais rien ne m'est permis, pas même le pardon !  
Tous les malheurs humains en mon être résonnent  
Et se heurtent entre eux, sans en trouver le fond.  
O mon sort douloureux ! O ton âme effrénée !  
Séparons-nous sans pleurs, éloignons-nous sans bruit  
Et poursuivant toutes les deux nos destinées,  
Achevons de mourir, n'importe où, dans la nuit.

SCENE IV

Hélène - Zeus - Deux Bergers -

Hélène gagne le haut de la terrasse.  
Electre n'osant la suivre, continue à  
errer en silence autour de la demeure  
de Ménélas et finit par disparaître.

Hélène (sur la terrasse)

A l'avant-plan, deux bergers se sont  
glissés et causent en désignant le bois.

Il luit en son cœur n'est jamais qu'adorable  
Oh ! tes mains sur son front ! tes mains sur son épaule !  
Oh ! ton souffle tendre sur sa chair vermeille  
Et ton regard, et tes bras, et ton corps, et tes yeux !  
Hélène (qui s'est levée) :  
Oh ! les bonds de ton cœur, à travers sa robe !  
Hélène (égarée) :  
Hélène ! Hélène !  
Hélène (qui s'est levée) :  
Éloigne-toi ! Éloigne-toi !  
Le motard instant de paix n'est resté sur terre  
Il n'est plus que la mort qui nous convie à tous.  
Hélène :  
Hélène !  
Hélène :  
Hélène ! je m'oubliais à être bonne  
Mais rien ne m'est parvenu, pas même la parole !  
Tous les malheurs humains en mon être résonnent  
Et s'entrechoquent entre eux, sans en trouver le fond.  
O mon sort douloureux ! O ton sort effrayant !  
Éloigne-toi sans pitié, éloigne-toi sans pitié  
Et pourrissant toutes les deux nos destinées,  
Achevons de mourir, n'importe où, dans la nuit.  
SCÈNE IV  
Hélène - Deux bergers -  
Hélène s'assoit au haut de la terrasse.  
Hélène n'osant la suivre, continue à  
errer en silence autour de la demeure  
de Médée et finit par disparaître.  
Hélène s'assoit à terre.  
A l'avant-plan, deux bergers se sont  
assis et causent en défilant le bois.

1<sup>er</sup> berger  
Je te dis que la base brille de yeux sans nombre  
Et que bougent les fuis de que vivent leurs ombres  
Si tu n'as vu le Satyre nous sous les voûtes...

2<sup>m</sup> berger  
J'ai peur

1<sup>er</sup> berger  
Ne crains donc rien : ils me connaissent  
Avec le lait de mes chèvres je les engraisse  
Regarde : l'un d'eux s'accroche à l'abreuvoir.  
Le bois entier remue et chante ; écoute, écoute...  
Ou entend des bruits de feuillage  
de nuit.

2<sup>ème</sup> pâtre : Berger

C'est le cahot d'un char, quelque part, sur la route.

1<sup>er</sup> berger :

Ce sont leurs voix folles, te dis-je, ils vont parler ;  
C'est à nous deux qu'il appartient de démêler  
Ce que, ce soir, les bois touffus disent aux plaines.

Les satyres :

Toi qui t'en vins du côté de l'Asie, Hélène,  
Lourde d'amour souffert et de sanglots captifs,  
C'est nous, c'est nous, c'est nous, les satyres furtifs  
Qui t'appelons, ce soir, en nos cris de folie ;  
La terre est molle et chaude et les arbres feuillus  
Tout s'efface dans l'ombre et la nature oubliée,  
Et parmi nous, ton cœur ne se souviendra plus.

2<sup>ème</sup> berger :

O prodige !

1<sup>er</sup> berger :

Tais-toi !

(Hélène se penche du côté d'où vient  
le bruit).

Regarde au loin, là-bas, où d'incurve le stade :

Le berger :

Je te dis que le bois était rempli d'ombres  
Que des regards, là-bas, s'illustraient sans nombre  
Et tu n'as vu les satyres, vêtus dans les bois.

Le berger :

Un air pour...

Le berger :

Ne craignez rien; ils ne connaissent  
Les monts fougueux, mais s'illustrant; je les connais  
Avec le lait de mes chèvres... Ecoute... Ecoute...

(On entend de vagues bruits de feuilles  
et de voix)

Le berger :

C'est le chant d'un chat, d'un chat, sur la tonde.

Le berger :

Ce sont leurs voix folles, ce sont leurs voix folles  
C'est à nous deux qu'il appartient de parler  
Ce que, ce soir, les bois seules disent aux plaines.

Le berger :

Toi qui t'en vas au bord de l'eau, Hélène,  
Lourde d'un amour naïf et de regards égarés  
C'est nous, c'est nous, c'est nous, les satyres furtifs  
Qui t'appelons, ce soir, en nos cris de folie  
La terre est molle et chaude et les arbres tendus  
Tout s'efface dans l'ombre et la nature capiteuse  
Et nous, ton cœur ne se souviendra plus.

Le berger :

O prodige !

Le berger :

Le berger :

(Hélène se penche au bord d'un ruisseau  
le bruit)

Les satyres :

Nous sommes la dégence  
Et l'étreinte du vent qui s'accouple au bois roux;  
Velue est notre chair, et le désir immense  
Danse, se tord et bat la terre en nos pieds fous;  
L'herbe, le sol, le mont et les combes profondes  
Et les halliers troués de soudaines lueurs,  
C'est nous-mêmes quand nous aimons : notre sueur  
Lascive et bestiale est la sève du monde.

Hélène :

Dieux ! Dieux !

Le berger :

Hé bien ?

2ème berger :

J'entends confusément,  
Mais je ne comprends pas.

Le berger :

Mais ils crient vers Hélène;  
Les feuillages remuent tout au long de la plaine,  
Et l'air, lourd de parfums n'est que frémissement.  
Ecoute encor. Je vois luire l'eau des rivières  
Là-bas, dans l'ombre, et les Nymphes vont parler.

Une naïade :

Hélène, ô toi qui vis et respirez sur terre,  
Dans un corps plus brillant que le ciel étoilé,  
Nos grottes de lumière et nos flots translucides  
Te feront un palais bougeant de bijoux clairs.  
L'amour est souple et doux entre nos bras liquides  
Et de longs baisers d'or glisseront sur ta chair.

Hélène :

Oh ! ne plus voir, ne plus toucher, ne plus entendre !  
O Dieux, qu'ai-je donc fait aux fleuves et aux bois  
Pour que l'eau sinueuse en des brusques méandres  
M'angoisse tout à coup et se tende vers moi ?

Le berger (il gagne, avec son compagnon, le fond  
de la scène)

Regarde au loin, là-bas, où s'incurve le stade :

Les satyres :  
Et l'étrange du vent qui s'écoupe au bois roux  
Vaine est notre chair, et le dard immense  
Danse, se tort et bat la terre en nos pieds fous;  
L'herbe, le sol, le mont et les ombes profondes  
Et les ballons troués de soudaines lueurs,  
C'est nous-mêmes dans nous-mêmes : notre œil  
L'écrit et battiste cette robe du monde.  
Hélène :  
Dieux ! Dieux ! Dieux !  
Un berger :  
He bien ?  
Un berger :  
Mais je ne comprends pas.  
Un berger :  
Mais ils ont vu Hélène  
Les louillages remuent tout au long de la plaine,  
Et l'air, l'air de paroles n'ont que l'émouvement.  
Ronde encore, la voix luit, l'air des rivières  
Là-bas, dans l'ombre, et les ballons vont parler.  
Une naïade :  
Hélène, ô toi qui vis et respire sur terre,  
Dans un corps qui brille et que le ciel étale,  
Nos gouttes de lumière et nos fleurs tremblantes  
Te font lever un palais bougeant de joyaux éblouis.  
L'écrit est simple et doux entre nos bras l'écrit  
Et de l'écrit parler d'écrit l'écrit sur ta chair.  
Hélène :  
O ! ne plus voir, ne plus toucher, ne plus entendre !  
O Dieux, qu'as-tu donc fait aux fleurs et aux bois  
Pour que l'écrit s'écrit en nos bruyants mémoires  
M'écrit tout à coup et se tache vers moi ?  
Un berger (il regarde avec son œil, son, le fond  
de la scène)  
Regarde au loin, là-bas, où s'écrit la scène :

Des bacchantes en feu y courent sur les monts;  
Ecoute, écoute encor.

Une bacchante :

Nous sommes les Thyades  
Et nos corps sont de flamme, Hélène, et nous t'aimons;  
L'ombre comme un vin noir nous enivre et nous brûle  
Et nos danses, la nuit, font trembler les forêts.  
Les rocs parlent et nous disent, au crépuscule,  
Quand ils te voient passer, leur songe et leurs secrets;  
Et les rocs et le sol et les ~~rochers~~ mêmes *troussailles*  
Sentent courir en eux des frissons inconnus  
Et même le caillou s'émeut, tressaille et t'aime  
Quand ta marche l'offleure avec tes talons nus.

Hélène :

Je veux mourir, mourir, mourir et disparaître !  
Où désormais marcher, où désormais dormir,  
Où respirer encor sans que souffre mon être  
Et qu'il sente soudain toute sa chair frémir !  
Retirez-vous de moi, brises, souffles, halcines,  
Lèvres fraîches des eaux, feuilles des bois mouvants  
Aubes, midis, et soirs, et toi, lumière !

Un satyre :

Hélène !

Hélène :

Et toi, ombre des monts, et vous, gestes des vents,  
Et vous, regards aigus qui brillez dans les pierres.

Naïades :

Hélène ! Hélène !

Hélène :

O misère de tout mon corps !  
O larmes de mes yeux dans la vaine *pourriture* !  
L'espace entier me tient et m'affoie et me mord !

Une bacchante :

Hélène ! Hélène ! Hélène !

Des paschans en feu y courent sur les monts  
Ecoute, écoute encore.  
Une paschante :  
Nous sommes les Thyades  
Et nos corps sont de flammes, Hélène, et nous t'aimons  
L'ombre comme un vin noir nous enivre et nous brille  
Et nos danses, la nuit, font frémir les forêts.  
Les rocs parlent et nous disent, au hasard,  
Quand ils se voient passer, leur songe et leur secret;  
Et les rocs et la nuit et les paschantes nous  
Sont court en eux des frissons inconnus  
Et nous le sentons s'élever, croissant et t'aimer  
Quand tu marches l'effluve avec ton talon nu.  
Hélène :  
Je veux mourir, mourir, mourir et disparaître !  
Où désormais marcher, où désormais dormir,  
Où respirer encore sans que souffre mon être  
Et qu'il sente soudain toute sa chair t'aimer !  
Retenez-vous de moi, brises, ventelles, balades,  
Légers frissons des eaux, feuilles des bois mouvantes  
Ames, nids, et noirs, et noirs, et noirs !  
Un pasteur :  
Hélène !  
Hélène :  
Hélène :  
Et toi, ombre des monts, et vous, gazon des vents,  
Et vous, regards étus qui brillent dans les sources.  
Hélène :  
Hélène ! Hélène !  
Hélène :  
O miracle de tout mon corps !  
O larmes de nos yeux dans la vague éternelle !  
L'espace entier ne tient et n'alloit et ne mourit !  
Une paschante :  
Hélène ! Hélène ! Hélène !

Hélène :

O l'impossible asile !

La terre en mon tombeau ne sera-t-elle pas  
Celle qui <sup>recouvrant</sup> ~~recouvrant~~ mon corps froid et docile  
Incendiera ma chair <sup>serais</sup> ~~serais~~ entre ses bras ?  
O Zeus ! roi de l'éther subtil, force du monde,  
Voici mes bras tendus vers toi, voici mes vœux :  
J'ai l'horreur de la terre effrayante et profonde,  
J'y crains encor l'amour et sa douleur en feu,  
Et puisque désormais, plus rien ne m'est refuge,  
Ni sous le ciel ouvert, ni dans le sol béant,  
Anéantis mon être entier, ô toi qui juges,  
Je repousse la mort et je veux le néant.

(Une grande lueur se fait, tombant des frises, au devant de la scène, - les deux bergers revenus au milieu de la scène voient l'apparition de Zeus et lèvent vers elle leurs bras)

Zeus (invisible) :

Ecoute, ô toi, qui fus pour les hommes, Hélène,  
Je ne dévoile ici, moi Zeus, maître des Cieux;  
Ton cœur ~~ne~~ <sup>ne</sup> subdompter ni le deuil ni la peine,  
Bien qu'il connût l'amour, plus fort que tous les Dieux.  
Le noir néant que ton désir invoque et prie  
N'existe pas sous l'or tournant des firmaments,  
Tout s'épouse et s'épuise, et tout se déparie,  
Mais pour s'unir ailleurs et vivre infiniment.  
Affres, sanglots et cris ne passent sur la terre  
Qu'ainsi que des brouillards sur les ravins des monts.  
Ils n'entament jamais l'immobile mystère  
Qu'est la réalité des rocs durs et profonds.]  
Il te fallait saisir l'adversité rebelle  
Pour en tordre la force et la suprême ardeur :  
Mais tu n'étais que femme et si ta chair fut belle  
Ton front n'imposa point l'orgueil de sa splendeur;  
Meurs donc; meurs, mais renais; si tu souffres, qu'importe !  
Ton sort ancien fait place à ton destin nouveau :  
Voici ma foudre et mes tonnerres, ils t'emportent  
Vers mes amours de Dieu et de père, là-haut.

(Un coup de tonnerre, Hélène est enlevée au ciel.- La toile tombe).



